Yeo-Yin

Chronique d'une vampire

Par KELLER David

Version : 0.2

Contact : wolfgang_ling@yahoo.fr

Statut : ce document n’est pas la version finale. Il est nécessaire de faire encore un gros travail de correction orthographique dessus. De plus, l’histoire en elle-même n’est pas terminée.

Patchnote :

1. poursuite de l’histoire.
2. suppression d’un texte allant sur le forum mais pas dans l’histoire.
3. correction de fautes dans tout le texte.

—… Et là elle m'dit que j'la considère pas assez, qu't'y crois ça ?

Silian Valius reprenait lentement pied dans la réalité.

« *Où suis-je ?* »

Immédiatement l'odeur d'alcool fort et le brouhaha environnant qui le parvenait difficilement au travers des brumes dans lequel il était le lui rappela. L'auberge. Puis lentement les événements qui l'avaient amené là lui revinrent en mémoire. Sa ferme, la maladie et l'emprunt pour payer les soins. Puis l'usurier et la fuite éperdue alors que deux tranche-gorges essayaient de l'attraper. Puis sa fuite, ponctuée d'instants où ils avaient bien failli le faire passer de vie à trépas, plusieurs fois. Mais il avait trouvé la solution : boire, boire et laisser tomber ce monde pourri, boire et attendre une mort qui ne pourrait que le conduire dans un monde meilleur. C'était tellement facile qu'il se surprenait de ne pas y avoir pensé plus tôt. Cependant cette solution avait des inconvénients, le premier étant ce mal de tête qui lui donnait l'impression qu'un orc était en train de lui taper sur le crâne à grands coups de marteau.

—… alors que j't'y mets un grand coup d'savate et qu'là qu'elle s'met à chougner…

L'autre inconvénient était qu'il n'arrivait pas à trouver ni la force ni l'envie de retourner une beigne à ce poivrot qui lui racontait sa vie depuis ce matin. Ce poivrot … Silian se dit que lui-même n'était pas dans un meilleur état, même si l'alcool n'avait pas réussi à lui faire vraiment quitter le plancher des vaches. Holà, il commençait à nouveau à réfléchir, c'était signe qu'il était temps d'en remettre une couche. Heureusement qu'il était parvenu à prendre la bourse du récolteur de fond, la dernière fois qu'ils avaient tenté de le tuer. Elle ne contenait pas grand-chose mais c'était bien assez pour se payer une cuite continue pendant une bonne semaine à grand coup de picrate infecte. De toute façon, avec tout ce qu'il avait déjà avalé il n'en sentait plus le goût. Il tenta de redemander un verre au barman.

—Aque gneume gneume.

Pas très convainquant, sa langue ne répondait pas comme il l'espérait.

—…qu'j'lui dit d'se calmer et qu'elle continue alors j'y r'met un coup d'pied …

Mais jamais il s'arrêtait celui-là ? Silian lui aurait bien jeté un regard noir mais il craignait que l'autre ne le prenne pour une marque d'intérêt. Son esprit reprenait pied bien trop vite, bientôt il allait se remettre à penser au fait qu'il allait crever bientôt et … zut, il venait d'y penser. Il frappa sur le comptoir avec une force qui le surprit lui-même et lâcha un :

—À qu'à boire.

Comme en réponse à son geste, la porte s'ouvrit, laissant entrer un souffle glacé et de la neige.

« *Ca y est. Au moins je n'aurai pas à ingurgiter un autre verre de ce breuvage dégueulasse* ».

Il se retourna comme il put pour contempler son bourreau. Étrangement, la silhouette qui se dessinait dans l'encadrement de la porte n'avait pas du tout la carrure attendue. Alors que tous les précédents avaient été des forces de la nature, le nouvel arrivant semblait maigre et ce malgré le manteau ample dont il était vêtu. De plus, il ne devait pas faire plus d'un mètre soixante. Surement un assassin professionnel.

« *Je suis à vous. Essayez de me tuer proprement, sans douleur* »

—Gné suis bon. Pas bobo.

Dommage, il aurait aimé mourir avec un minimum de dignité. Mais il faudrait bien faire avec. La silhouette encapuchonnée s'avança vers lui … et s'assit sur la chaise à côté de la sienne. Soit c'était une ruse, soit il y avait erreur sur la personne. Comme pour répondre à sa question l'inconnu leva une main à l'adresse du tavernier.

—Un verre. De costaud.

Une femme ! Il n'était pas le seul à être étonné, un silence s'abattit dans la pièce en écho à cette voix claire et cristalline. Puis, après quelques instants, le bruit repris. Il n'était pas courant qu'une femme rentre dans cette auberge, mais c'était déjà arrivé. Il était probable que le mari allait passer la porte à son tour d'une minute à l'autre.

—Foutredieu !

Cette interjection venait de l'outre à vin. Il était donc possible de le sortir de ses histoires ?

—V'la qu't'y ben une ben belle fille. 'Cherchez un peu de compagnie ma-de-moi-selle ?

Il essayait de prendre une voix plus grave – sûrement son argument choc pour séduire les filles – mais la seule chose que cela donnait était une voix qui montait dans les aigus pour redescendre immédiatement à chaque syllabe.

« *Tu recommences à faire des phrases !* »

La jeune fille n'avait même pas réagit à l'interpellation. Les choses auraient pu en rester là mais …

—Z'êtes timide ?

Toujours pas de réaction.

—Mam'zelle oh, mam'zelle, j'vous cause.

Il lui attrapa le menton et la tourna vers lui, visiblement décidé à l'embrasser. Un jour normal dans un monde normal. Silian se dit qu'il aurait sûrement fait quelque chose s'il y avait eut une chance pour que ses membres réagissent de façon normale. Mais au vu de son état la seule chose qu'il pouvait espérer c'est que ce tas de bidoche fasse ça sur le comptoir pour qu'il puisse au moins se rincer l'œil.

La jeune fille rabattit son capuchon en arrière, révélant ses oreilles d'elfe, et saisit l'homme à la gorge.

« *Jolies mains. Mais je ne suis pas sûr que ça serve à grand-chose de lutter… enfin, chacun son trip* ».

À sa grande surprise l'agresseur s'immobilisa. Il semblait même avoir du mal à respirer. Ses yeux s'étaient écarquillés et il essayait maintenant de desserrer les doigts pourtant si minces d'autour de son coup.

« *T'as encore trop bu !* »

Sa tête avait viré au rouge et de la où il était il pouvait voir que ses yeux étaient injectés de sang. Il sembla tout de même trouver la force d'ouvrir la bouche et de lâcher :

—Vam … vampire !

Le son était à peine un souffle mais cette fois-ci le silence s'abattit pour de bon sur l'auberge. Un fracas retentit : l'aubergiste venait de laisser tomber ce qu'il tenait.

La fille relâcha finalement son étreinte et repoussa son agresseur qui tomba à la renverse de sa chaise, visiblement inconscient et saignant par tous les orifices. Elle remit son capuchon et reprit sa position, les deux coudes sur le comptoir et la tête baissée.

—Ça vient, ce que j'ai demandé ?

Silian s'en voulut de constater que même après ce qu'il venait de voir la seule chose qui faisait écho à cette voix dans sa tête était : « *quel beau timbre* ». Puis il se dit que tant qu'à crever autant que ça soit par des mains aussi belles que celles de cette personne. Il n'affectionnait pas particulièrement les lames rouillées avec lesquels on avait déjà essayé de l'assassiner.

—Mademoiselle ?

Il constata avec plaisir que cette petite escarmouche semblait avoir réveillée ses fonctions vocales.

Le ton de sa voix était irrégulier et sa langue était pâteuse mais c'était mieux que rien.

—Silian Valius, répondit-elle d'une voix monocorde. Allez dessaouler, nous reparlerons demain.

Elle connaissait son nom ! Il ne parvenait pas à déterminer si c'était ou nom une bonne chose qu'un vampire connaisse son nom mais d'un seul coup cela n'eut plus d'importance. Il sentit une vague de sommeil déferler en lui et tomba tête la première sur le comptoir avant de dégouliner sur le sol. Cependant, avant même que sa tête ne heurte le bois de comptoir il dormait déjà.

Le froid était pénétrant. Yeo-Yin ne portait qu'un manteau de voyage et si elle avait été une mortelle elle n'aurait pas tenu bien longtemps sous ce vent. Cependant, cela faisait bien longtemps qu'elle avait abandonné ce statut pour embrasser une autre vie, ou plutôt une non-vie. La solitude la gagnait parfois, mais la recherche de connaissances et de savoir était toujours parvenue à surmonter ce sentiment. Elle était curieuse, et même si les siècles avaient réussit à éroder bon nombre de ses émotions pour n'en laisser que des plaines, sa curiosité était restée, elle, inflexible.

Si le froid ne la gênait pas, le vent, en revanche, rendait sa progression difficile.

« Quel pays ! »

Une brève image de son village natal passa devant ses yeux mais elle secoua la tête pour chasser cette pensée. Mais trop tard, l'image suivante, celle qu'elle redoutait s'imposa à elle. Ce jour-là …

« *—Il doit en rester dans les maisons là-bas.*

Sa voix résonnait, claire et propre, contrastant avec le charnier qui l'entourait. L'odeur du sang flottait dans les airs, tellement forte que Yeo-Yin était presque ivre. Elle était pourtant repue, mais le plaisir de tuer mêlé à celui de faire souffrir était exacerbé par cette odeur si entêtante. Leur victoire était totale et les colonnes de fumées noires qui s'élevaient vers le ciel étaient un message adressé au reste de la contrée et même au monde.

—Mes frères !

Sa voix s'éleva au-dessus du brouhaha et immédiatement tous ses fidèles se tournèrent vers elle.

—Mes frères, reprit-elle. Aujourd'hui est un grand jour pour nous tous. Nous étions divisés, je nous ai réunis. Nous étions honteux, je nous ai rendu notre fierté. Nous étions crains et maintenant nous méritons cette crainte. Mais notre combat n'est pas finit. Nous, immortels, avons la patience de bien faire les choses. Nous, dieux vivants, avons le devoir de les faire. Aujourd'hui est un grand jour pour nous, mais plus encore, c'est un grand jour pour le monde.

Elle dégaina son épée et se tourna vers les prisonniers qu'elle avait fait amener un peu plus tôt. Son père sa mère et ses deux frères. Elle les avait haïs, tous. Ils avaient prétendu qu'elle n'était qu'une gueuse, comme eux.

—Aujourd'hui, nous coupons notre lien avec notre passé définitivement et nous entamons une ère de prospérité pour les nôtres…

Son bras se baissa, et la tête de son père roula dans la poussière. Elle releva sa lame et du sang dégoulina sur son visage.

—…Une ère de soumission pour les inférieurs…

Baisser. Lever. Sa mère et son frère la regardait, terrorisé, sans comprendre. Les imbéciles. Il n'y avait rien à comprendre.

—…Une ère d'ordre et de justice…

Baisser. Lever.

—…Une ère qui ne se terminera qu'avec le monde lui-même.

Sa mère garda les yeux ouverts jusqu'au bout. Cela ne dérangea pas Yeo-Yin le moins du monde.

Un silence suivit cette déclaration, un silence presque assourdissant malgré le bruit des flammes et les râles d'agonie. Beaucoup ici, malgré leur statut de vampire, avaient conservé une part de leur ancienne vie en eux. Finalement, elle reprit la parole, plus doucement.

—Et je dirigerai ce monde. Si une personne ici a quelque chose à redire à ça, qu'il s'exprime.

Nouvel instant de silence. Puis l'ovation et les acclamations éclatèrent, d'un seul coup. Elle les avait conquis, elle les avait unifiés et maintenant elle leur offrait le monde. Malgré ses seize ans son regard était plus froid que l'acier et plus implacable que la marée. Elle avait haï le monde depuis ses six ans, elle l'avait rejeté et renié. Maintenant, dix ans plus tard, elle affirmait haut et fort cette séparation. »

Une bourrasque un peu plus forte que les autres failli la faire tomber et cela la ramena à la réalité. Elle avait fait du chemin depuis cette époque, et sa route n'était pas terminée, pas plus que ne l'était le voyage qu'elle était en train d'entreprendre. Une lumière frappa soudain sa rétine. Une auberge de route ! Elle hésita un court instant puis décida de s'arrêter là le temps que la tempête se calme. Le froid ne pouvait pas la tuer, mais il n'en était pas moins désagréable. Elle posa sa main sur la poignée de la porte en essayant de se rappeler quel patois était utilisé actuellement dans ces contrées. Les langues évoluaient à une vitesse qu'elle trouvait beaucoup trop rapide mais, fondamentalement, elles n'avaient rien de compliquées.

Sitôt qu'elle eut ouvert la porte elle eut un mouvement de recul. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait plus côtoyé le bas peuple mais une chose était sur : même si les modes et les langues évoluaient les rebuts de la société restaient inchangés au cours des siècles. Refoulant son aversion elle alla s'installer devant une table et commanda un verre. Elle avait demandé quelque chose de fort mais elle savait qu'elle le trouverait fade. Une vie trop riche pour pouvoir encore apprécier les …

—Foutredieu !

Elle aurait sursauté si elle n'avait pas été si fatiguée. C'est cette fatigue également qui l'empêcha de faire passer prestement cet énergumène de vie à trépas. L'individu en question lança une autre tirade plus construite et, même si Yeo-Yin n'en comprit pas exactement tous les mots la signification générale était assez claire. Le mieux à faire était encore de l'ignorer, avec un jeu de chance il finirait par se rendre compte que la seule idée qu'elle réponde à ses avances était une hérésie et il retournerait picoler dans son coin. Il était en tout cas hors de question qu'elle se donne la peine d'utiliser sa magie contre un individu de son espèce.

—Mam'zelle oh, mam'zelle, j'vous cause.

Elle se demanda comment elle pouvait parvenir à garder encore de l'espoir en l'humanité ? L'individu visiblement mécontent de son dédain lui saisit le menton.

« *Tu n'aurais pas dû faire ça* ».

Elle répugnait à le toucher mais elle n'avait pas le choix. Tant qu'à faire et maintenant qu'il était évident qu'elle ne pourrait pas passer inaperçu ici, autant faire un exemple. Vive comme un serpent, sa main alla enserrer le cou de son agresseur. Elle devait retenir sa force et sa colère, car sinon elle lui aurait brisé la nuque en un instant. Sous ses doigts et à travers la couche d'huile visqueuse et les poils de barbe elle pouvait sentir le cœur de sa victime pulser. Et ralentir. Elle se rappela fugacement et avec nostalgie de l'époque où ce genre de sensation l'aurait émoustillée. Elle avait rabattu son capuchon en arrière et elle pouvait lire la peur se dessiner dans ces yeux, une peur qui parvenait à passer au travers d'années et d'années d'alcool et de travail abrutissant, une peur atavique, incontrôlable, celle de la proie face à son prédateur. Il suffisait de gratter un peu pour que

l’animal ressorte.

— Vam … vampire !

Lorsqu’elle sentit qu’elle approchait du point de non retour elle relâcha son emprise. Ce n’était pas par pitié, mais elle souhaitait rester ici encore un moment et sans devoir être sur ses gardes constamment. Elle n’était pas ici pour tuer, elle était ici de passage et souhaitait s’attirer le moins d’ennuis possible.

L’incident était clos. Elle remit sa capuche et comme pour bien marquer qu’il n’y avait plus rien à voir rappela à l’aubergiste qu’elle avait commandé une boisson.

—Mademoiselle ?

Elle poussa un soupir intérieurement. Faire celle qui n’avait pas entendu n’aurait servi à rien, et la violence n’était visiblement pas un message assez clair dans ces contrées. Il ne lui restait qu’à employer la magie, même si cette idée ne l’enchantait pas. Elle projeta son esprit dans celui de l’homme qui l’avait interpellé.

« *Est-ce que j’en fais un chien ? Ou juste un légume ? Ou alors, je le rends muet jusqu’à la fin de ses jours* ».

À sa grande surprise, elle découvrit dans cet esprit quelque chose qui l’émerveilla. Celui-là était digne d’intérêt. Elle lui intima de dormir et il s’écroula comme une masse. Même au travers des siècles un esprit demeurait un esprit. Et tout esprit était son jouet. Dommage que ce jouet ne suscite plus en elle l’amusement des premiers jours.

Silian émergea de son sommeil brutalement, comme si on venait de lui renverser un seau d'eau sur la tête. Pourtant, il n'y avait personne d'autre dans la pièce et le seul bruit qui lui parvenait était distant. Un rapide coup d'œil autour de lui lui apprit qu'il était toujours dans l'auberge. La douleur qui irradiait de sa tête dans tout son corps lui apprit, elle, que la cuite dont il avait le souvenir avait bel et bien existé. Mais il ne parvenait pas à se rappeler comment il était arrivé dans cette chambre.

—C'est moi qui vous ai fait porter ici.

Il sursauta. Sur le pas de la porte se tenait la jeune fille — non, la vampire — qu'il avait vu la veille. Elle portait encore son manteau de voyage mais son capuchon était baissé et il pouvait maintenant la voir clairement. Elle était belle, vraiment belle malgré ses yeux rouges qui ne permettaient pas d'oublier qu'elle était un vampire. Il avait envie de lui faire la cour mais il n'avait jamais appris quoique ce soit qui ressemble à de la musique ou à des poèmes. Elle était vampire, mais il était prêt à le rejoindre dans cette condition et à aller vivre loin du monde et …

—Arrête de penser avec ta queue. Tu n'as aucune chance de concrétiser et si tu poses la main sur moi je te casse le bras. Trois fois.

Sans attendre une réponse elle attrapa les vêtements de Silian qui étaient posés sur la table et les lui balança à la figure.

—Habille-toi et descend. On mange et on part.

Il avait retrouvé un peu de contrôle et lâcha un osé :

—Et si je refuse ?

—Je te tue.

C'était énoncé sans cruauté, sans colère, un simple fait. Elle sortit de la pièce et il se retrouva seul avec lui-même… et avec des questions à ne plus savoir qu'en faire. Se faire tuer par des mercenaires venus chercher de l'argent qu'il n'avait pas, ça, il l'acceptait. C'était des règles d'une vie qu'il connaissait et même si elles étaient implacables elles avaient le mérite d'êtres prévisibles. Se faire tuer de la main d'une vampire qu'il avait rencontré la veille et qui lui ordonnait de la suivre sans aucune raison…

« À *moins qu'elle ne veuille faire de toi son esclave et sa réserve personnelle de sang !* »

Ah, cet esprit, toujours trop réveillé par rapport au reste de son corps. C'était pourtant plausible. Malgré son statut de fermier Silian savait lire – ce qui était exceptionnel. Il se rappelait avoir lu dans un ouvrage relatant une expédition la mention d'esclave vampire et aussi de ce qu'ils appelaient du bétail. Alors que son esprit essayait de trouver une autre explication à ce départ imminent une autre partie de lui-même se rappela de comment avait finit l'histoire. Les aventuriers avaient ouvert des tonneaux contenant un liquide explosif et les avaient jetés dans la grotte, en plein jour. Puis, ils avaient mis le feu et l'explosion avait tué sur le coup la plupart des vampires. La grotte s'était effondrée et les décombres ajoutés à la lumière du soleil avait finit de les achever. Ce détail le frappa.

« *Il fait plein jour et elle veut partir maintenant, il n'y a rien qui te choque ?* »

Il se remercia intérieurement de s'ajouter encore plus de questions sans réponse. Il finit de s'habiller et descendit. La mystérieuse vampire était assise à une table sur laquelle elle avait posé un pot d'encre et, plume à la main, elle écrivait dans un livre. Elle releva la tête et lui fit signe de s'asseoir à l'autre extrémité de la table où on avait mis un plateau contenant viande et fruit, ainsi qu'un pichet d'eau. Il s'assit et elle retourna a ses écritures sans prononcer un mot. Il mangea en silence pendant quelques minutes puis essaya d'entamer une conversation.

—Vous écrivez un livre ?

« *Mais non, elle cultive des patates. Bien joué mec, maintenant elle va penser que t'es un imbécile. »*

« Ça *serait trop te demander que de me soutenir parfois ?* »

Elle sourit et déposa sa plume.

—Ce que je fais ne t'intéresse pas, inutile de nier. Mais tu te demandes pourquoi, pourquoi est-ce que ta vie dont tu avais si bien planifié la fin semble ne plus aller comme tu l'avais prévu. Tu n'as pas peur et c'est une qualité que je respecte, même si cette absence de peur et actuellement plus due à un désintérêt total vis-à-vis de ta propre vie qu'à un courage exacerbé.

Elle avait un accent indéniable mais s'exprimait avec des phrases plus construites que la plupart des personnes – non, que toutes les personnes – qu'il connaissait. Il le lui fit remarquer.

—Pour l'accent, je n'ai aucune prétention à le faire disparaître ou à le dissimuler. Je n'ai pour les personnes qui parlent cette langue que le respect qu'ils méritent, c'est-à-dire aucun. Pour ce qui est de ma façon de parler … disons que lorsque j'apprends quelque chose j'aime le faire bien.

À ce moment l'aubergiste vint s'adresser à eux, ou plutôt à la vampire. Il semblait terrorisé et gêné à la fois.

—Mademoiselle, les chevaux que vous avez demandé sont attelés devant l'auberge. Et, si je puis me permettre …

Sa phrase s'étrangla dans sa gorge tellement il avait peur.

—Continuez, je vous prie, fit-elle d'une voix douce.

—Si je puis me permettre et sans vouloir vous paraître offensant je vous demanderais de ne plus jamais revenir ici. Comprenez-moi, les gens viennent ici pour se détendre et la réputation de cet établissement est très importante pour sa fréquentation. S'il venait à se dire que je reçois des vampires …

Elle l'interrompit de la main.

—Je comprends parfaitement, d'autant que vous avez été très discret le temps que je suis restée ici. Vous ne me reverrez plus à compter de la minute où nous franchirons cette porte.

Il repartit à reculons en s'excusant, encore et encore. Silian réalisa alors qu'effectivement il n'avait pas assez peur, pas assez par rapport à ce qu'il aurait dû ressentir. Elle avait un peu raison : au fond de lui, l'idée de se faire tuer ne le dérangeait pas plus que ça. C'était la curiosité plus qu'un réel intérêt qui l'avait poussé à engager la conversation et à lui poser ces questions.

Il termina ce qu'on lui avait servit et, comme la vampire rangeait ses affaires et se levait, il l'imita. Elle déposa quelques pièces d'or sur le comptoir, qui n'étaient pas des septim.

—Voila pour le repas et la nuit. J'ai déjà payé les chevaux.

Voila le moment qu'il attendait – et à en juger par l'expression d'incompréhension de l'aubergiste il n'était pas le seul. Ils sortirent et il étudia attentivement son étrange compagnon de voyage. Elle ne semblait pas affectée du tout par la lumière du soleil. Était-elle vraiment un vampire ? Il pensa à lui demander, puis se ravisa. D'une part elle avait déjà prouvée sa force la veille lorsqu'elle avait presque tué l'ivrogne a la seule force de ses doigts. D'autre part il n'avait pas réellement envie que la réponse fut oui et qu'il en fasse les frais de la preuve.

Les chevaux étaient attelés à l'endroit indiqué. Ce n'était pas des chevaux de prestiges – leur robe était parsemée de taches irrégulières sans aucun coté esthétique – mais il savait que ces bêtes tiendraient la longueur.

—Où allons-nous ?

—Tu n'as pas besoin de le savoir.

Exacte, il n'avait pas besoin de savoir grand-chose pour se contenter de la suivre. Mais …

—Mais j'en ai envie.

Le sourire de la vampire le déstabilisa. C'était la réponse qu'elle attendait.

—Nous nous rendons à Helgen. Je ne t'en dirai pas plus.

Ce furent ses dernières paroles de la journée. Plusieurs fois Silian tenta d'entamer une conversation mais ses tentatives se heurtèrent toutes à un mur de silence. Finalement, il décida de regarder le paysage et de profiter autant que faire ce peut du voyage. La route était très irrégulière, car la vampire évitait visiblement les voies trop fréquentées. Les chevaux peinaient parfois à gravir les pentes et alors elle descendait de son cheval et le tirait par le mors – imitée par le jeune homme qui n'avait pas envie de la contrarier. Elle ne semblait pas ressentir la fatigue du voyage, même si c'était assez difficile à estimer étant donné qu'elle ne parlait pas. Silian se surprit plusieurs fois à admirer les courbes élégantes de sa mystérieuse vampire. Elle était vraiment devenue vampire à l'âge idéal, même s'il aurait aimé qu'elle ait quelques années de plus.

Ils marchèrent ainsi en silence pendant toute la journée puis s'arrêtèrent dans une clairière. Finalement, après des heures sans prononcer un mot, elle se remit à parler.

—On s'arrête là.

Silian la regarda attacher la bride de son cheval à un arbre son cheval en hésitant. Une fois qu'elle l'aurait attaché il aurait une bonne longueur d'avance s'il décidait de partir à toute allure sur son cheval. Mais il n'en fit rien et finit par l'imiter. Après avoir déchargé et nourri les chevaux elle alluma un feu de camp. Puis, elle sortit son livre et son encrier et se remis à écrire, à la lueur du feu.

—Qu'est-ce que vous écrivez ?

Contrairement au matin, la question était cette fois posée avec sincérité et non pas comme une manière détournée d'engager le dialogue. Elle sembla s'en rendre compte puisqu'elle répondit.

—L'histoire de ma vie.

Elle fit un signe en direction des fontes.

—Si tu as faim il y a à manger là-bas.

Il avait faim, mais plus encore il avait faim de savoir.

—Vous pourriez me laisser le lire ?

—Tu ne comprendrais pas ce qui est écrit, car cette langue n'est plus gère parlée que par quelques petits villages.

—Alors vous pourriez me faire la lecture !

Elle sembla réfléchir puis acquiesça.

—Va chercher de quoi te sustenter et revient. C'est une histoire longue, très longue et nous ne la finirons pas ce soir. Je vais parler, mais dors quand tu le souhaites.

Lorsqu'il se fut installé elle revint à la première page du journal et commença. Silian mangeait, mais plus encore il regardait le reflet des flammes dans ces yeux si beaux et se laissa emporter par l'histoire.

« Ce livre est l'histoire de ma vie. J'ai connu de nombreuses époques, et mon chemin a été parsemé de cadavres. Pourtant, aujourd'hui, j'ai décidé de livrer ici ce récit d'une existence si particulière. Le lecteur pourra être offensé, choqué ou émerveillé.

Tout commence un jour au cœur de l'hiver, à une année si lointaine que nul ne s'en souvient. Ce jour-là, alors qu'un maigre feu crépite dans une masure délabrée une femme souffre de la douleur de l'enfantement. Ses cris s'élèvent mais sont happés par le vacarme de la tempête qui a lieu dehors. Là, un homme seul essaie de faire son possible, mais ses maigres connaissances sur le sujet ne peuvent l'aider à soulager sa femme et il ne peut que lui promettre que tout ira bien. Il n'y a pas de

sage femme, car aucune n'a voulu se déplacer avec ce temps et pour une famille si pauvre. Finalement, après maints cris et contractions une nouvelle vie sort de la matrice. Quelques instants plus tard, une troisième voix s'élève dans cette demeure. C'est une fille, à la grande déception de son père. Une nouvelle bouche à nourrir et ce n'est même pas un héritier. Il va devoir commencer à mettre de côté une dote pour la marier, il va devoir travailler encore plus dur et lorsqu'elle sera adulte il ne profitera même pas de cet investissement. Mais la mère à l'air heureuse alors qu'elle donne le sein à son premier enfant. Elle demande comment ils vont l'appeler. Le père est en colère de ne pas avoir eut un garçon.

—Enfant indésiré, dit-il. »

Elle s'interrompit puis dit une nouvelle fois mais sans le traduire :

—Yeo-Yin.

« La décision est catégorique. L'enfant s'appellera maintenant Yeo-Yin. Après l'hiver le printemps arrive. Les neiges dégèlent tard cette année, comme si l'hiver refusait de se terminer. Ainsi, lorsqu'arrivent les premières fleurs c'est l'occasion pour l'enfant nouvellement né de dire son premier mot. Ça ne sera ni « papa » ni « maman » mais « fleur ». L'enfant est très précoce, mais alors qu'il grandit sa constitution se confirme. C'est un enfant fragile à la peau très pâle et à l'ossature mince. Selon les critères paysans cela sera une femme laide et le père en est d'autant plus fâché, car il aura du mal à lui trouver un mari. Alors qu'elle n'a pas encore un an et demi elle contracte sa première maladie grave qui manque de la tuer. Son père refuse de faire venir un guérisseur, car il estime que ça n'en vaut pas la peine. Sa femme est de nouveau enceinte et il espère avoir un garçon pour oublier au plus vite cette erreur qu'il a engendré. Pendant une semaine la température de Yeo-Yin ne descend pas et elle reperd le peu de poids qu'elle avait acquis pendant l'été. Sa mère la réconforte, mais uniquement quand son père n'est pas là. Lorsqu'il rentre, elle fait semblant de ne pas s'en être occupée, pour ne pas le contrarier, car sinon il la bat, au visage, pour ne pas risquer de perdre l'enfant qu'elle porte. De sa couche, Yeo-Yin perçois tout ce qu'il se passe. Elle ne comprend pas pourquoi les choses vont ainsi, mais elle comprend qu'elle est la cause et l'origine de ces problèmes. Déjà à cet âge elle possède ce qui sera plus tard montré comme un don exceptionnel. Laissée seule trop souvent et trop longtemps elle finit par apprendre à contacter l'esprit de sa mère pour essayer d'y trouver un réconfort et l'esprit de son père qui la terrorise pour se soustraire à son attention. Lorsque le nouvel enfant né c'est un garçon et son père oublie complètement sa première fille. »

« Il était à bout de souffle mais il ne pouvait pas s'arrêter de courir. Derrière lui il entendait ce pas lourd qui faisait trembler la terre et semblait être plus proche à chaque instant. Il ne savait pas de quoi il s'agissait mais il refusait de se retourner pour le voir. S'il le faisait la terreur le clouerait sur place et ça en serait finit de lui. Soudain il perdit l'équilibre et trébucha. Comme au ralenti, il vit le sol venir vers lui et ses jambes trop épuisées par la course qu'il venait de faire le trahissait en refusant de se rattraper. Son esprit criait « cours » mais son corps venait de lâcher. Il s'étala de tout son long dans la boue et fit un dernier effort pour se retourner sur le dos, pour au moins regarder la mort en face.

Mais le sol ne tremblait plus. Derrière lui, à l'endroit où il s'attendait à trouver une créature aussi colossale qu'effrayante se tenait une petite fille qui ne devait pas avoir plus de six ans. Elle le fixait de ses grands yeux bleus, ses cheveux noirs et épais cascadant sur ses épaules. Elle tenait dans ses bras … un lapin mort et en décomposition ?! Elle ouvrit la bouche et une voix beaucoup trop aigue dissonante et cassée pour être la sienne en sortit.

—Je VeUx Ma MaMan !

Le son lui vrilla la tête et sa vue se brouilla. Il voulait fuir mais son corps ne pouvait pas bouger. Elle s'avança lentement vers lui, puis tendit les mains dans sa direction. Il tenta de repousser mais

alors que ses mains rentraient en contact avec celles de l'enfant il vit sa propre peau devenir noir et pourrie, puis sa chair tomber en morceau, suivit des os. Cela remontait le long de son bras rapidement et … »

—Réveille-toi.

Il ouvrit les yeux et se rendit compte qu'il était en train de hurler. S'ensuivit un moment de silence. Yeo-Yin était là en face de lui, et même si le soleil n'était pas encore levé la lumière des étoiles et des lunes suffisait à distinguer clairement ses yeux rouges dans l'obscurité. En cet instant il eut peur, peur d'elle, plus que si s'était retrouvé face à un Smilodon. Puis il sentit quelque chose d'étrange se produire en lui et sa peur disparu.

—Tu es enfin réveillé. Je pense qu'il n'y a pas une personne, dans une lieue à la ronde, qui ne t'ai entendu. Et puis…

Elle désigna son bas-ventre.

—Si j'en crois l'odeur tu t'es fais dessus.

Il aurait voulu pouvoir s'en défendre mais la vérité était là, évidente. Yeo-Yin alla chercher quelques ingrédients dans les fontes et les mélangea dans un flacon qu'elle lui donna.

—Va te laver à la rivière. Cette mixture devrait te donner un coup de chaud pour que tu supportes la température de l'eau. J'avais prévu de partir un peu plus tard mais ça ne sert à rien de se rendormir pour une heure, pas vrai ? Quand tu seras propre nous partirons.

Il se sentait honteux mais il n'y avait rien à dire. Il prit le flacon et se dirigea vers la rivière. Sa tête était pleine de pensées. Il n'avait jamais fait un tel cauchemar et jamais un cauchemar n'avait semblé aussi réel. De plus il ne s'était jamais fait dessus depuis qu'il était devenu propre à un âge ni plus ni moins avancé que le reste des enfants. L'eau était glacée mais lorsqu'il eut pris une rasade de l'étrange breuvage il eut l'impression que sa peau le brûlait et il ne sentit plus le froid de l'eau. Il hésita à laver ses vêtements mais il du se résigner à ne pas le faire, car voyager par ce froid avec des vêtements mouillés aurait été suicidaire. Il lava cependant son caleçon et décida de porter sa tunique à même la peau. Il était en train de frotter le vêtement lorsqu'un bruit le fit réaliser qu'il n'était pas seul. Il n'avait pas identifié la silhouette mais il se rendait compte maintenant qu'elle avait été là depuis son arrivé. Un loup ! Il ne comprenait pas pourquoi celui-ci ne l'avait pas attaqué avant lorsqu'un bruit, derrière lui, lui apporta la réponse. Ils étaient plusieurs et il était encerclé. La seule fuite possible était de sauter dans la rivière mais avec cette température il était sur d'y rester. Il pouvait crier mais Yeo-Yin n'arriverait pas à temps et le cri pouvait déclencher l'attaque. Il essaya de trouver un caillou acéré sur la berge, sans faire de geste brusque mais il ne trouva que des galets. Il saisit le plus gros possible et le leva pour en menacer les loups. Cela sembla être un signal. Le plus gros d'entre eux bondit sur lui. Le temps sembla ralentir, s'étirer alors qu'il pouvait apercevoir le fond de la gorge et les crocs sales qui allaient le déchiqueter dans une seconde.

« *Et dire que tu aurais pu mourir tranquillement d'une dague dans le dos à l'auberge…* »

Son bras était partit pour asséner un coup mais il savait déjà qu'il n'arriverait pas à le porter. Il sentait chacun de ses muscles se contracter mais il était évident qu'il était trop lent.

Soudain, une ombre le survola et le loup disparu. Les autres loups s'enfuirent en glapissant et il mit quelques secondes à retrouver ses esprits. Puis à tourner la tête. Et voir un dragon s'envoler en emportant dans ses serres l'animal mort sur le coup. Quelques instants plus tard Yeo-Yin arriva et le héla.

—Magne-toi, il faut qu'on le rattrape.

Il ne réagit pas, encore sous le choc.

—Magne-toi !

« *Ouais, magne-toi ! »*

Cette fois cela sembla marcher. Son esprit était encore en train de repasser la scène devant ses yeux mais son corps semblait agir de lui-même. Ils revinrent aux chevaux qui étaient en train de piaffer et après que Yeo-Yin leur ait intimé de se calmer, ils montèrent et partirent au galop dans la direction qu'avait prise le dragon. Celui-ci était cependant déjà loin et après quelques minutes de galop ils durent se rendre à l'évidence : ils l'avaient perdu. Yeo-Yin lâcha un juron et arrêta le cheval pour consulter la carte. Silian, qui avait repris ses esprits, lui demanda pourquoi ils étaient partit à sa poursuite. Elle ne répondit pas tout de suite, visiblement fort occupée avec la carte. Lorsque finalement elle parla elle semblait préoccupée.

—Tu te rappels que je t'ai dit que nous allions à Helgen ? Eh bien, voilà la raison. Un dragon a été aperçu là-bas, et il me le faut.

Il réfléchit un instant.

—Mais nous ne somme pas …

—Nous ne somme pas du tout près de Helgen, je sais. Nous en somme encore à plus d'une journée de marche. Cela veut dire qu'il y en a plusieurs, ou qu'il s'est déplacé. Dans les deux cas c'est une mauvaise nouvelle, dans le premier pour Bordeciel et dans le second pour moi.

—Mais … pourquoi voulez-vous ce dragon ?

Elle le regarda longuement puis dit finalement.

—Tu ne pourrais pas comprendre.

Sa réponse était assez catégorique pour qu'il sut immédiatement qu'il ne servirait à rien d'insister. Elle reprit :

—Comme nous n'en savons pas plus, nous allons poursuivre le projet initial et nous rendre à Helgen. Nous allons cependant faire un détour. Si j'en crois ce plan il y a un village sur notre route. Avec un peu de chance les habitants pourront nous renseigner sur ce dragon.

Ils se mirent en route sans plus attendre. Une heure plus tard le soleil commença à se lever et Silian s'interrogea une fois de plus sur l'aptitude de son étrange compagne de voyage à résister à la lumière du soleil. N'y tenant plus, il lui posa la question.

—C'est expliqué dans mon livre. Tu l'apprendras quand je te le lirai.

Le silence retomba pendant encore une minute puis il se remit à parler.

—Qu'est-ce que ça fait d'être vampire. Vous ne semblez pas être une vampire vraiment … classique, mais peut-être pouvez-vous m'en dire plus ?

—C'est long. En fait, c'est particulièrement long pour moi, car je ne dors pas. Une personne normal naît, vit et meurt. Et chaque jour de sa vie se déroule comme une vie, commençant par le réveil, continuant par une journée ou elle commence et accompli certaine choses tandis que d'autres restent inachevée, puis finalement le sommeil vient la soustraire a ses activités de son appel implacable. Bien sur, on peut faire des efforts pour rester réveillé, mais finalement comme la mort le sommeil finit toujours par gagner. Chaque journée est une petite vie. Moi, je me suis soustraite à ce cycle de naissance-vie-mort il y a très longtemps mais en faisant ainsi je me suis aussi soustraite au cycle du sommeil. Je suis incapable de dormir. Le soleil poursuit sa course dans le ciel et les nuits succèdent aux jours qui eux-mêmes suivent les nuits mais pour moi la vie est comme une longue journée qui ne finirait pas. Au bout d'un moment, le temps peut paraître très long.

Il mit un moment à digérer l'information.

—Si vous ne dormez pas, pourquoi vous êtes-vous arrêtée à l'auberge ?

—J'essaie de garder un cycle de vie normal. Je mime les vivants et essai de faire le point sur ma journée et de reposer mon corps.

—Et tous les vampires sont comme vous ?

Elle rit. C'était la première fois qu'il la voyait quitter son air sérieux. Loin de le rassurer ce rire le mit mal à l'aise.

—Non, pas du tout. Il existe de nombreuses sortes de vampires qui sont en générales groupées en clans. Les autres vampires dorment et craignent la lumière du soleil qui les brûle comme du vitriol.

Ils continuèrent leur voyage en silence jusqu'au moment où ils arrivèrent à Rivebois. Le garde préposée à la surveillance de l'entrée de la ville leur fit signe d'arrêter.

—Holà, qui va là ?

À sa grande surprise Silian entendit des mots sortirent de sa propre bouche.

—Nous sommes des voyageurs qui allons rendre visite à notre famille, à Helgen. Nous souhaitons faire une halte ici pour que nos chevaux puissent se reposer avant d'attaquer la montagne.

Le garde secoua la tête.

—J'ai bien peur que votre voyage ne s'arrête ici. Les portes d'Helgen ont été fermées et ses habitants ont été évacués dans les villes voisines. Si vous avez un peu de chance votre famille est ici. Sinon, le mieux sera probablement d'attendre que la crise passe pour les chercher, car aucun messager n'accepte de se déplacer.

—La crise … ?

—Rien n'est sûr encore. Certaine rumeurs font état d'un dragon, d'autres parlent d'une éruption volcanique et d'autres encore annoncent déjà la fin du monde.

Yeo-Yin prit la parole de sa voix la plus douce et gentille.

—Je vous remercie bien, mon brave. Avec des soldats comme vous pour protéger nos murs je n'ai aucune crainte pour l'avenir. Bordeciel peut s'enorgueillir de posséder des éléments tels que vous dans son armée. Nous allons donc suivre votre conseil et nous rendre à l'auberge. Si d'aventure nous ne parvenions pas à y trouver notre famille, auriez-vous l'extrême amabilité de nous permettre de voir s'ils n'auraient pas laissé un document dans leur demeure ? Ils étaient au courant de notre visite et s'ils ont pris le soin de laisser à notre attention une note indiquant où nous pourrions les retrouver ce serait tellement dommage que je ne n'en ai pas connaissance à temps.

Était-ce aussi simple ? Visiblement oui : même au travers de son armure on pouvait voir que le garde était sous le charme. Il bomba le torse et s'il n'avait pas porté un casque qui dissimulait son visage Silian était certain qu'il aurait arboré un grand sourire.

—Ce n'est pas tout à fait autorisé mais je comprends votre inquiétude. De toutes façons, les portes ont été fermées pour éviter que des pillards ne viennent se servir. Si vous n'allez que dans votre maison il n'y a aucun problème. Et puis, je serais là.

—Oh, je ne sais comment vous remercier. Je … je ne sais même pas comment vous vous appelez.

—Leonde Valeiu. Bienvenus à Rivebois. Aujourd'hui je suis de garde toute la journée mais demain nous pourrons y aller dès le lever du soleil. Venez me trouver ici demain si vous voulez partir.

—Ce sera avec grand plaisir. Et escorté par une personne telle que vous je suis sûr que nous ne risquerons rien.

Il s'inclina puis s'écarta pour les laisser entrer. Ils entrèrent dans la ville et constatèrent qu'une certaine agitation y régnait. Les gens murmuraient dans les coins, d'autres pleuraient et certains encore restaient prostrés à regarder le sol. Sans accorder plus d'attention à ce décor surréaliste ils se dirigèrent vers l'auberge. Là aussi l'agitation était palpable mais l'alcool avait le don de donner à l'atmosphère une certaine uniformité et une apparence plus habituelle. Les personnes tristes buvaient, les personnes inquiètent buvaient et même les personnes de passages en profitaient pour

boire un coup. Au final, tout ce beau monde se rejoignait dans l'alcool et oubliait au moins pour un temps ses soucis personnels. Comme toutes les tables étaient occupées ils allèrent s'asseoir dans un coin de la pièce où on leur apporta deux choppes d'hydromel. Silian attaqua la sienne goulûment mais Yeo-Yin n'entama même pas la boisson. Elle semblait préoccupée.

—Lorsque j'ai appris qu'il y avait un dragon j'ai pensé qu'il n'y en aurait qu'un seul. C'était logique, personne n'en avait vu depuis des siècles. Il était vraisemblable qu'un dragon soit réapparu après s'être terré pendant tout ce temps. Mais ça ne colle pas. Les dragons sont des animaux territoriaux, celui que nous avons vu près de la rivière …

Elle s'interrompit et tendit l'oreille, stupéfaite. Puis, elle se leva et se dirigea droit vers une table où un monsieur d'un âge avancé parlait avec une personne qui devait être sa fille vu qu'elle ne semblait pas avoir plus de 8 ans. Yeo-Yin s'exclama.

—Babette !

La fille – qui visiblement répondait à ce nom – tourna la tête pour voir qui l'appelait. Lorsque son regard tomba sur Yeo-Yin ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche s'entrouvrit.

—Ye … Ye … Yeo-Yin ?!

Elle semblait terrifiée. Le monsieur tenta de s'interposer.

—Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Sans même le regarder Yeo-Yin lâcha un « dors » et il tomba endormit alors même qu'il était debout. Yeo-Yin reprit :

—Babette. Contente de voir que tu te souviens de moi. Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vu.

Comment pouvaient-elles se connaître ? À moins que … la dénommée Babette ne fusse aussi un vampire ? Celle-ci prit la parole à son tour et sa voix bien trop sérieuse et assurée pour une enfant de son âge lui confirma qu'il avait vu juste.

—Qu'est-ce que tu veux ? Tu es venue finir ce que tu avais commencé ? À moins que …

Il perçut une lueur d'espoir dans sa voix.

— … À moins que tu ne sois là pour recommencer à …

—Non, l'interrompit Yeo-Yin. Je ne suis là ni pour l'un ni pour l'autre. D'autant que pour ce premier je n'ai plus rien à faire. Regarde le monde tel qu'il est aujourd'hui.

De quoi parlait-elle ? Il songea à le lui demander mais il avait peur de s'immiscer dans une discussion d'une façon qui pourrait lui être fatal. Il ne connaissait pas encore assez sa vampire pour prévoir ses réactions. Celle-ci s'assit à côté de Babette et reprit :

—Non, ma présence ici est le fait du hasard. En fait, je suis venue pour le dragon.

—J'aurai du m'en douter. Toujours ta quête, n'est-ce pas ? Même après des siècles je n'arrive toujours pas à te comprendre.

—C'est parce que tu n'es qu'une petite enfant.

Il s'agissait visiblement d'une pique et l' « enfant » réagit au quart de tour. Rouge comme une pivoine elle commença à crier.

—Je ne suis pas une …

Sa voix s'affaiblit puis se tut. Elle reprit entre ses dents.

—Je ne suis pas une enfant et tu le sais. Qu'est-ce que tu veux ?

—Tout d'abord prendre de tes nouvelles. Et je suis sincère. Cela fait des années pour ne pas dire plus, et tu es encore … toi-même. De plus, tu te souviens encore de moi. Rares sont ceux qui

peuvent en dire autant. Comment as-tu fait ?

—Je ne sais pas, honnêtement.

—Et tu n'as pas essayé de savoir comment cela était arrivé ?

—Non, et je n'ai aucune envie de le faire. Tu n'as pas changé toi non plus.

Silian ne comprenait pas un traite mot de ce qu'il se passait mais il se dit que le mieux à faire était de ne pas s'en mêler. Il aurait tout le temps de demander des explications plus tard. Comme si elles avaient lu dans son esprit elles se retournèrent vers lui comme une seule femme.

—C'est ton compagnon de voyage ? demanda Babette.

—On peut dire ça.

Yeo-Yin désigna l'homme qui dormait par terre et qui parlait avec Babette quelques minutes plus tôt.

—Tu continues à faire tes petites affaires ? Tu t'en prends toujours à des personnes âgées à ce que je vois.

—Oh, tu sais, vieux ou jeune, ça a le même goût de toute façon.

Le brouhaha ambiant avait des hauts et des bas et cette dernière phrase était tombée dans un bas. Il sembla avoir du mal à revenir à un niveau normal, la phrase ayant probablement été mal comprise par ceux qui l'avaient entendu. Ils attendirent une minute que le malaise se dissipe puis finalement la plus jeune – ou, au moins, celle qui avait l'air la plus jeune – des vampires repris la parole.

—Quoi qu'il en soit, je ne sais rien sur ce dragon. La région est sans dessus-dessous et on a l'impression que chacun y va de sa petite histoire lorsqu'il n'a aucune information. Peut-être que le mieux à faire est de se rendre sur place.

—C'est déjà prévu. Mais nous sommes contraints d'y aller demain, alors nous allons nous arrêter ici pour la nuit. Comme toutes les chambres sont prises je me demandais …

—…si je pouvais vous accueillir dans la mienne.

Elle hocha de la tête.

—Ça ne serait pas de refus. J'ai toujours peur qu'on vienne fouiller dans mes affaires pendant mon absence. Mais je dors dans la cave … pour des raisons que tu peux imaginer.

—Ça sera parfait. Nous partirons pour Helgen demain matin, à une heure où tu seras probablement déjà rentré.

—Il parait que la montagne est magnifique dans la lumière du matin…

Sa voix et son regard s'étaient fait lointains. Elle, elle était une vampire « ordinaire » et ne supportait pas la lumière du soleil. Se souvenait-elle seulement encore d'à quoi ressemblait un lever de soleil ? Il n'en était pas sûr et préférait ne pas se poser la question tellement cela lui collait le bourdon.

Ils prirent congés et commencèrent à s'éloigner quand Babette héla Yeo-Yin. Celle-ci se retourna et Babette repris :

—Yeo-Yin, tu ne repenses jamais à …

—Bien sûr que si. Il ne se passe pas un jour sans que je n'y pense.

—Et tu n'as jamais regretté de …

—Pas une seule fois.

La cave était un endroit fort bien aménagé et propre. Il n'y avait pas de source de lumière, hormis celle qui filtrait par les interstices de la porte. Les sons extérieurs parvenaient très affaibli, ce qui était assez incroyable si on tenait compte du fait qu'une seule porte les séparait de la salle principale. Yeo-Yin pouvait voir dans le noir et était capable de lire son livre à Silian. De toute façon, même si elle avait été aveugle son histoire était tellement présente dans son esprit qu'elle aurait pu la raconter sans même relire ce qu'elle avait écrit. Une fois de plus Silian s'installa pour dormir et Yeo-Yin entama son récit. Elle était troublée d'avoir revu Babette et qui plus est de l'avoir revu en parfaite santé aussi bien mental que physique mais très vite le chant des mots qu'elle prononçait l'entraînèrent elle-même dans son récit :

« Après cette première période de sa vie où elle frôle la mort plusieurs fois Yeo-Yin grandie et avec son corps se développe sa curiosité. Elle abhorre les jeux des enfants de son âge qui consistent à répéter inlassablement les mêmes activités et préfère se plonger dans l'observation des insectes et des plantes. Elle découvre également que sa faculté à créer des liens télépathiques avec ce qui l'entour n'a pas disparue et elle commence à essayer de la maîtriser. Elle s'entraîne d'abord sur les insectes jusqu'à parvenir à les diriger. Hélas, lorsqu'elle fait ainsi l'insecte perd définitivement toute volonté propre et n'agit alors plus que sur ses ordres. Il lui faudra de longs mois pour parvenir à imposer sa volonté à l'animal sans écraser à tout jamais toutes traces de volonté déjà présente. Elle utilise également ce don pour diminuer la violence des coups que lui porte son père lorsqu'il la bat, mais lorsqu'il s'en rend compte les coups redoublent de violence. Elle est une fille et en soit c'est un crime. De plus, elle semble plus douée que son petit frère ce qui n'arrange pas son cas. S'élever contre l'autorité suprême est une faute grave qui lui vaut de perdre ses dents de laits beaucoup trop tôt. Malgré cela elle parvient une fois encore à se soustraire à son attention et ne montre plus à personne ce qu'elle fait. Elle continue ses expériences pour finalement arriver à faire voler les oiseaux comme elle le souhaite. C'est aussi là qu'elle tue son premier cobaye, l'oiseau mourant d'épuisement. Effondrée mais trop apeurée pour en parler, elle se glisse la nuit suivant dans la nécropole de son village pour y déposer le cadavre de son infortuné oiseau. Ce lieu la terrorise et pour cause : personne n'y rentre plus depuis des années, depuis qu'il est avéré que les morts peuvent y revenir à la vie pour y attaquer les vivants. Yeo-Yin n'a alors que 5 ans et, alors qu'elle essaie de progresser en silence, un bruit retentit derrière elle, l'informant que ce dont elle avait peur est bien réel. C'est un squelette et, même si l'homme ne devait pas avoir une stature particulièrement imposante de son vivant, il est tout de même deux fois plus haut que Yeo-Yin. Elle n'a pas d'arme et même si elle en avait une elle n'aurait aucune chance de rivaliser avec ses bras faibles contre l'épée à deux mains que brandit le mort-vivant. Elle a peur, mais aussi effrayant que soit ce mort-vivant il l'est, pour elle, bien moins que ne l'est son père. Alors que la lame se lève pour s'abattre sur elle, Yeo-Yin fait la seule chose qu'elle sait faire. Elle projette son esprit vers ce revenant et impose sa volonté à la sienne. Elle voit cette flamme en lui qui fait de lui ce qu'il est et parvient à la calmer à la maîtriser. Mais l'esprit est trop fort pour être contenu longtemps et déjà elle sent qu'elle lâche prise, lentement mais sûrement. Puisant dans ses dernières ressources elle impose alors un unique ordre à cet être réincarné.

« Meurt ! »

Ce n'est qu'un souffle qui sort de sa bouche mais mentalement c'est tout son être qu'elle envoie. Comme une poupée désarticulée le squelette tombe en morceaux. Il n'y a plus d'âme dans ces os et contrairement à l'oiseau auparavant aucune âme ne s'en est échappée non plus. Plus que le corps, c'est l'esprit même qu'elle est parvenue à tuer. Elle découvre ainsi que ses capacités vont au-delà de la simple manipulation des corps et cela la terrifie. Elle se jure de ne plus jamais utiliser son pouvoir, car pour sauver sa vie corporelle elle a renvoyé au néant une âme perdue. « Jamais plus ». Ces mots, elle les répétera sans arrêt pendant une semaine, malgré les coups de son père qui se sont remis à pleuvoir depuis qu'elle ne lui impose plus son absence. Cela durera un an. »

« Alors qu'elle va avoir six ans – son anniversaire approchant à grands pas – elle se promène dans la forêt pour y trouver des plantes particulières à étudier. L'hiver est particulièrement doux et, là où la tempête obligeait les gens à rester chez eux lors de sa naissance, l'air sec et l'absence de vent permettent aux gens de poursuivre des activités en extérieurs comme si l'automne ne s'était pas achevé. N'ayant rien trouvé d'intéressant elle revient tout de même avec des champignons qu'elle sait comestible pour en préparer un plat. Alors qu'elle approche de sa maison elle entend son père en vive conversation avec une personne qui, à en juger du ton qu'il emploie, n'est pas sa mère. Elle s'approche et découvre un homme en armure en pleine conversation avec son père. Elle est inquiète mais aussi émerveillée de découvrir ainsi un représentant de ces protecteurs du peuple. L'émerveillement prend d'abord le pas alors qu'elle observe les reflets du soleil sur cette carapace métallique et ces armoiries dorées. Mais plus encore, c'est la curiosité qui la pousse à se rapprocher, curiosité qui arrive à son comble alors qu'elle voit le garde sortir quelques pièces d'or et les donner à son père, faisant ainsi tomber l'explication de la présence de ce garde par une arrestation de son père. Mais lorsque son père se tourne vers elle avec un sourire se voulant amicale c'est la peur qui l'envahit. Elle retient avec peine son envie de briser sa promesse pour aller chercher derrière ses yeux une explication à ces événements. Sa gorge se desserre un peu lorsque l'attention de son père revient au garde mais c'est pour se nouer complètement lorsqu'elle l'entend prononcer ces mots :

—'lez-y, emmenez-la. Mais vous m'l'abimez pas.

Le garde fait un signe de tête puis se tourne vers elle. Elle veut fuir, mais ses jambes sont comme clouées au sol par la peur. Puis, elle se dit que si elle fuit maintenant son père va probablement la battre à mort lorsqu'elle rentrera, car il sera obligé de rendre l'argent pour la transaction dont elle est visiblement l'objet. Elle effleure juste un instant l'esprit du garde pour y déceler une menace mais à son grand étonnement n'y voit que du dégoût et de la lassitude et surtout rien qui ne soit intensément dirigé vers elle. Elle s'en veut d'avoir paniqué pour rien et d'avoir en quelque sorte rompu sa promesse, même si cela n'a duré qu'une seconde.

—Allez, viens.

Il s'agenouille et lui tend une main.

—Je dois t'emmener voir le légat. Il a …

Il pousse un soupir, à peine perceptible.

—Il a demandé à te voir.

Elle ne comprend pas du tout ce qu'il se passe, mais se refuse à faire une nouvelle entorse à son interdiction. Que ce soit physiquement ou mentalement, rien de ce qu'elle a vu de ce garde ne semble menaçant. Et un garde est là pour faire régner l'ordre, c'est ce qu'on lui a dit depuis la première fois qu'elle en a aperçu, de loin, et a demandé de quoi il s'agissait.

Elle prend donc la main tendue et la voila partie. Le garde ne dit rien, elle non plus. Elle perçoit une certaine agitation autour d'elle mais garde les yeux rivés au sol pour ne pas être tenté de lire dans un de ces esprits la façon dont ils la voient. Elle se répète que tout va bien se passer, autant pour se convaincre elle-même que pour faire taire les pensées parasites qui parviennent bien malgré elle a son esprit. En temps normal elle parvient à inhiber son don suffisamment pour les dissimuler, mais à cet instant précis elles sont toutes dirigées sur elle au lieu d'êtres éparses et variées. Sa vue se trouble tant elle fait des efforts, puis elle n'arrive plus à marcher. Comme son pas s'est fait hésitant pour finalement s'arrêter les quelques pensées qui étaient dirigées vers le garde sont maintenant tournée vers elle.

—Arrêtez !

Elle a crié. Ce cri a surpris et les réactions sont variées et différentes. Les pensées qui s'étaient unies comme une seule pour enfoncer le mur mental qu'elle dressait se dispersent car les réactions que les gens ont à ce cri ne sont pas unanimes. Ils ne pensent plus comme une seule personne. Profitant de cette accalmie elle se remet à avancer et tire la main du garde. Celui-ci qui s'était arrêté est d'abord

surpris puis se remet en marche. Ils arrivent finalement devant l'auberge et le garde met une fois de plus un genou en terre pour lui parler en face. Elle ne peut pas voir son visage à cause du casque mais ses seuls yeux trahissent une profonde tristesse.

—Écoute ma petite, je ne sais pas pourquoi tu as crié tout à l'heure. Je ne sais pas si … Enfin, je veux juste que tu saches que je me serai opposé à ça si mon opposition n'avait pas signifiée que ma tête roule dans la poussière et … J'ai une famille, je … écoute, je veux juste que tu sois forte et que …

Il cherche quelque chose du regard et semble finalement le trouver. Il le lui montre du doigt.

—Tu vois ça, c'est une chrysalide. Tu sais ce que c'est ?

—Bien sur !

Elle avait étudié les chrysalides il y a deux hivers et s'était émerveillé d'en voir sortir une autre bestiole que celle qui y était rentrée. L'hiver suivant elle avait essayé d'en ouvrir une et avait découvert un insecte à moitié papillon … et mort, par sa faute. Elle s'en était voulu.

—C'est bien, tu es une fille intelligente. Lorsque l'hiver arrive, les petites chenilles s'enferment là-dedans pour dormir, pour ne pas avoir froid. Elles dorment et, lorsqu'elles se réveillent, le mauvais moment est passé.

Elle l'écoute, sans l'interrompre. Dans sa tête, elle se demande si c'est pour ses connaissances qu'elle a été appelée. Le garde lui prend les deux mains.

—Je veux que tu sois une chenille. Je veux que tu fasses une belle chrysalide là-dedans…

Il pose une de ses grosses mains sur sa tête.

—Je veux que tu fasses une belle chrysalide et que tu n'en sortes que lorsque le mauvais moment sera passé.

Ces mots lui font peur, mais ce garde semble si gentil que plus que jamais elle refuse de rentrer dans sa tête pour y trouver des réponses. C'est un garde, il est la pour faire régner l'ordre. Ce qu'il dit à l'air sensé, se protéger quand des mauvaises choses arrivent. Elle est curieuse, car trop de choses arrivent d'un coup dans sa vie sans qu'elle ne les comprenne. Mais elle est aussi patiente, car on lui a appris à l'être. Elle décoche donc un grand sourire au garde et hoche fièrement la tête.

—Promis !

Le garde lui ébouriffe les cheveux puis se relève et pousse la porte de l'auberge. A l'intérieur il y a plusieurs gardes en train de consommer, assis aux tables. Mais maintenant elle en a déjà vu un et ne se laisse pas impressionner. Un garde se lève et se dirige vers eux.

—C'est elle ? Oui, je suppose. Bon, le légat est à l'étage, je l'amène là-haut.

Comme le garde qui a amené Yeo-Yin ne réagit par l'autre reprend.

—'Te mine pas la santé. Va boire un coup et essaie d'oublier tout ça, c'est pas nos affaires.

Finalement le premier garde lui lâche la main pour la donner à l'autre. Alors qu'ils s'éloignent et montent l'escalier Yeo-Yin se tourne vers celui qui l'a amené qui les regarde. Elle voit sous le casque, par les trous des yeux, les pommettes du garde monter et descendre et elle devine qu'il lui articule « chrysalide ». Elle ne comprend pas pourquoi autant d'insistance mais elle n'a pas le temps de s'interroger longtemps. Ils arrivent en face de la chambre et à peine le garde a-t-il frappe à la porte qu'une vague de pensées assaillie Yeo-Yin de façon si soudaine et imprévue qu'elle a du mal à les repousser.

—Monseigneur le légat, c'est pour … ce que vous avez demandé.

—Entrez, entrez, ne faites pas de manières.

Yeo-Yin qui est occupée à lutter pour ne pas écouter les pensées tournées vers sa personne rentre

dans la chambre en compagnie du garde. Elle repense à ce mot, « chrysalide » et à la façon dont le garde le lui en a parlé et elle comprend pourquoi il lui a donné ce conseil. Impossible de se soustraire à ces pensées, même en fermant les yeux ou en se bouchant les oreilles. La voix nasillarde qui s'élève lui fait penser qu'elle aurait mieux fait de le faire, se boucher les oreilles.

—Mais elle est magnifique ! Bon, c'est une elfe, mais je suppose que dans ces contrées on ne peut pas avoir mieux. Vous avez très bien travaillé, je suis fier de vous.

« Chrysalide, chrysalide, chrysalide … ». Comme il s'adresse au garde son attention sur elle est diminuée et le carcan qui l'oppressait se desserre un peu. Un peu.

—Redescendez et dite a l'aubergiste de servir une tournée générale. C'est moi qui paie.

—À vos ordres.

Elle sent une pointe d'amertume dans la réponse du garde mais n'y prête pas attention, trop occupée à surnager et à s'évader de ces pensées hostiles. Lorsque la porte se referme elle sent toute l'attention du légat se porter sur elle et sent qu'elle est sur le point de s'évanouir.

« C'est peut-être ce que je devrais faire. Quelle belle chrysalide que le sommeil »

Mais elle ne s'évanouit pas. Le légat s'approche et à mesure qu'il s'approche elle sent qu'elle arrive a ses limites. Il la touche, sur l'épaule, mais elle ne sent pas ce contact. En revanche, elle est submergée par une vague qu'elle ne peut contenir et elle adresse une dernière pensée au garde qui l'a amené.

« Pardon, mais j'ai échoué ».

Elle abandonne la lutte et encaisse le flot de pensées de plein fouet. Elles sont malsaines, mauvaises, dérangées mais cette fois elle est en position de riposter. Elle n'a jamais eut aussi peur, même pas lorsque son père la battait ou lorsqu'elle a affronté ce squelette dans le souterrain. Son père la haïssait pour ce qu'elle était mais cela n'avait paradoxalement rien de personnel. Le squelette voulait sa mort, mais il s'agissait là d'une tentative pour s'extraire de sa condition d'âme condamnée à errer. Cette personne veut lui faire du mal pour lui faire du mal. Il n'y a pas d'autres buts. Elle a peur et fait alors la seule chose qu'elle sait faire : rentrer en contact avec son esprit. Indirectement elle y déverse tout ce qu'elle subit et le légat qui n'a pas sa résistance recule et ouvre la bouche pour hurler.

« Ferme-là »

La bouche du légat se ferme, tellement fort que toutes ses dents cassent. C'est elle qui commande maintenant. Elle n'est plus une proie, elle n'est plus une personne qui se cache dans une chrysalide en subissant ce qu'on lui inflige. Elle plonge plus profondément dans l'esprit de son agresseur et y trouve sa plus grande peur, qu'elle lui impose. Il se fait dessus, mais il ne peut pas crier, il ne peut pas bouger. Elle veut le tuer mais se retient. La mort serait trop douce pour lui. Elle plonge encore et trouve cette partie de son esprit qui lui permet d'être heureux. Et la détruit.

« Tu n'auras plus besoin de ça ».

Finalement, elle découvre la source du mal, l'origine de ces pensées qui l'agressaient. Elle regarde à l'intérieur d'elle-même pour savoir ce qu'elle va en faire et voit alors ce qu'elle y avait déposé, un an plus tôt. Ce « jamais plus » qui l'avait bridé, ce « jamais plus » qui l'avait ravalé au rang de proie, ce « jamais plus » qu'elle s'était infligée à elle-même…

Délicatement, elle extirpe cette promesse qui était devenue omniprésente dans sa vie et la dépose sur la source du mal.

« Jamais plus tu ne pourrais désirer quoi que ce soit ».

Puis, elle se retire. Le calme de la pièce fait contraste avec la bataille qui s'est menée mentalement. Pourtant, aucun bruit ne s'est élevé. Le légat est tordu de convulsions sur le sol, bavant et nageant

dans ses propres excréments. Mais il ne fait pas beaucoup de bruit, il faut bien l'admettre. Ceci est dû au fait qu'il est désormais muet. Yeo-Yin ressent une grande fatigue en elle et se rend compte qu'elle ne peut pas rester ici. Ce qu'elle a fait est grave et même si c'était mérité – et ô combien mérité – elle sait qu'elle pourrait être condamnée. Elle ressort de la pièce et descend. Les gardes sont d'abord surpris, puis elle leur intime l'ordre de ne pas faire attention à elle. Sauf à celui qui l'a amené.

Libérée des contraintes qu'elle s'était imposée, elle plonge son esprit dans le sien, déterminée à y découvrir le moindre sentiment malsain qu'il pourrait nourrir à son égard. Cet homme n'est pas pur, il a eut de nombreuses pensées malsaines par le passé. Mais concernant Yeo-Yin il n'y a rien de malsain. Il est désolé, profondément désolé, mais trop lâche pour s'opposer à ce qu'on lui demandait de faire. « … ma tête roule dans la poussière ». Mais ce n'est pas ce qu'il craignait. Cet homme n'avait pas sacrifié la vie de Yeo-Yin pour sauver la sienne. Il avait sacrifié Yeo-Yin pour sauver sa femme et sa fille à lui qui, sans l'argent qu'il gagne en tant que garde n'auraient pas pu survivre. « … ma tête roule dans la poussière et le sol alterne au ciel sous mes yeux. Finalement cette partie de mon corps s'arrête et alors que je n'ai plus de souffle pour parler et que je sens mes paupières se fermer pour la dernière fois j'aperçois ma femme qui tient notre fille dans ses bras. Et elles pleurent. J'ai tué à la guerre et j'ai fais les pires choses que l'on me demandait de faire pour les rendre heureuse mais même en faisant cela, même en me condamnant aux yeux des 8 divins, j'ai échoué. Je n'ai été qu'un monstre dans ma vie et même dans ma mort j'en suis encore un. »

Yeo-Yin se retire de son esprit choqué. Elle sent également à cet instant une grande fatigue s'abattre sur elle et ses jambes l'abandonnent. Trop d'effort et de chocs en trop peu de temps pour une fille de 6 ans. Mais a-t-elle encore six ans ? Au fond d'elle, elle sent qu'elle a terriblement vieilli. Elle a découvert l'horreur du monde, la lâcheté, l'amour, la haine et la pitié. Elle essaie de se raccrocher à quelques choses mais ses yeux refusent de voir et elle finit par tomber comme un tas de chiffons sur le sol. Le garde, ce garde en qui elle avait tant cru et qui l'a tellement déçu, vient, la soulève et la pose sur son épaule.

—Allez, il est temps de rentrer chez toi.

Elle acquiesce en silence, puis sombre dans les ténèbres rassurant de l'évanouissement. »

« Encore ce lieu. Ces arbres qui semblaient tendre leurs branches griffues pour l'attraper, ce sol bien trop nu pour être réel … il était dans ce rêve, une fois encore, mais cette fois il savait que c'était un rêve. Cela aurait du le rassurer et pourtant la peur qui lui nouait le ventre ne le quittait pas. C'était ici qu'il s'était arrêté de courir la fois dernière, ici que la petite fille l'avait touché et que sa main … il repensa à cet instant et, regardant sa main, s'aperçut avec horreur que même si la nécrose avait cessé de progresser elle était restée dans un état de décomposition avancée. Ses dernières phalanges étaient tombées et sa chaire était boursouflée et craquelée jusqu'au poignet. Un liquide noir suintait de ses plaies mais étrangement il ne souffrait pas. Un bruit soudain l'arracha à la contemplation morbide de son membre en décomposition, comme un unique battement de tambour, immédiatement suivit par un tintement de cloche. Puis des voix s'élevèrent à l'unisson, entonnant ce qui aurait pu être une mélodie pour enfant mais qui lui donna des frissons dans le dos.

—Je veux ma maman.

Puis, à nouveau le tambour et la cloche, suivit d'une reprise.

—Je veux ma maman.

Les voix semblaient se rapprocher à chaque fois qu'elles recommençaient mais il ne voyait personne et ne percevait aucun bruit dans les fourrés. Et cette fois il ne pouvait pas fuir, car les voix semblaient venir de toutes les directions. Tant qu'à devoir se battre…

—Je veux ma ma…

—Ferme-la !

La chanson s'était arrêtée à l'instant où le premier son qu'il avait prononcé était sortit de sa bouche. Puis le sol se mit à trembler mais cette fois-ci cela ne ressemblait plus à des pas mais à un tremblement de terre.

—T'eS uN vIlAiN !

Il devait se réveiller, vite. Il ferma les yeux pour se concentrer pour se réveiller. Il ne s'agissait que d'un rêve, la meilleure chose à faire était de ne pas regarder et alors ce rêve n'aurait aucune emprise sur lui. « Un champ fleuri avec un beau soleil et des super jolies filles qui n'attendent que moi ». Il hésitait à ouvrir les yeux, ignorant si cela avait marché ou non. « … Et elles m'appellent ». Aucun son. C'était mauvais signe mais il ne supportait plus de ne pas savoir ce qu'il se passait et ouvrit les yeux. Non seulement il était toujours dans cette forêt mais la petite fille était là, juste en face de lui, le fixant de ses grands yeux. Elle ne tenait plus de lapin mort dans ses bras mais une de ses mains semblait traîner un cadavre d'ourson dans le même état. « Cours ». Mais impossible de bouger, ses jambes ne répondaient plus. « A ce propos… ». Il se rendit compte seulement alors que la partie basse de son corps était complètement nécrosée. Il avait fermé les yeux, elle l'avait touché et maintenant … »

Silian se réveilla en sueur mais sans hurler cette fois-ci. La pièce n'était pas silencieuse et il perçut des chuchotements. Pas encore tout à fait remis de son cauchemar il essaya néanmoins de dresser l'oreille pour entendre ce qu'il se disait. A priori Yeo-Yin et la dénommée Babette était en pleine conversation.

—Je ne veux pas que ça ait l'air naturel. Vous avez bien une signature ou quelque chose comme ça, non ?

Ca c'était Yeo-Yin. La réponse de Babette ne l'éclaira pas sur le sujet de la conversation.

—On a eut quelque chose comme ça dans le temps, mais ça fait un moment que l'on ne s'en sert plus.

—Au pire laisse un message. Je te fais confiance, je sais que c'est ton métier.

—Ne t'inquiète pas, je le ferai bien. Mais je ne comprends pas pourquoi tu veux que je fasse ça.

—Ca serait trop long à t'expliquer et je ne suis même pas certaine que tu serais capable de comprendre. Je peux te payer.

—Je n'ai pas besoin d'argent.

—Alors je verserai l'argent à ta famille. Je ne suis plus ta reine et tu ne me dois rien. Mais cette conversation est terminée.

Elle murmura autre chose mais bien plus bas et il ne réussit pas à savoir ce qu'elle disait. Puis, elle se redressa et se dirigea vers lui. Il ferma les yeux et fit mine de dormir mais son subterfuge ne marcha bien évidemment pas.

—Ce n'est pas bien d'écouter les conversations privées. Mais je te pardonne. Aussi, j'ai pu voir que tu as fait encore un cauchemar cette nuit, mais j'ai bloqué certaines de tes fonctions et tu peux me remercier pour ne pas devoir te laver encore une fois. Maintenant que tu es réveillé, je peux lever tes blocages.

Il rougit comme un petit garçon. Cela faisait maintenant un moment qu'il l'entendait parler mais il était surpris de se rendre compte une fois encore que sa voix était magnifique, comme si cela n'avait pas eut d'importance ces deux derniers jours et que cela le frappait à nouveau comme une évidence. Il n'y avait pas du tout fait attention pendant tout ce temps mais, d'un seul coup, il avait à nouveau envie de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui et …

—Ah, j'ai peut-être enlevé un peu trop de choses.

Alors qu'elle finissait sa phrase toute la passion qui l'avait envahit s'évapora aussi soudainement qu'elle était revenue. Il mit quelques secondes à comprendre pourquoi.

—Eh, mais je ne vous permets pas de …

Elle l'interrompit.

—Tu crois que j'ai besoin de ta permission ? Il me suffirait de le vouloir pour que tu te prennes pour une petite fille de six ans pour le restant de tes jours. Si ce n'est pas assez clair pour toi, je commande et tu obéis. Comme je n'apprécie pas d'être l'objet de tes fantasmes je bloque cela. Soit heureux que je ne t'ai pas rendu impuissant par la même occasion. Je sais que tu ne t'es pas bien rendu compte d'avec qui tu voyages mais il faudra bien que ça finisse par rentrer. Je suis patiente et même très patiente mais je déteste par-dessus tout que l'on me manque de respect, tient le toi pour dit.

Il réfléchit. Il n'avait pas l'habitude de se laisser donner des ordres par une femme mais après réflexion il n'y avait pas de raisons pour que cela ne soit pas normal. Une seule chose le troublait.

—Mais pourquoi me laissez-vous vous manquer de respect ?

Même malgré la faible luminosité il la vit sourire.

—Tu comprendras plus tard, quand nous aurons avancé dans l'histoire de ma vie. Mais maintenant nous devons nous rendre à Helgen, tu te souviens ? J'ai déjà été voir le garde et il nous attendra devant la porte de la ville, dans une demi-heure. Tu as le temps d'avaler un truc et de t'habiller mais guère plus. Dépêche-toi.

Il se demanda si toute sa vie allait être ainsi faite de voyage et de départ au réveil. Et si Yeo-Yin vivait ainsi. Jusqu'à maintenant l'histoire qu'il avait entendu d'elle était triste mais il sentait qu'entre une enfant martyrisée et une vampire itinérante avec visiblement un passé de reine il y avait encore un long chemin à parcourir. Lorsqu'il comparait cette histoire à celle de sa propre vie il se sentait bien fade. Né de deux parents fermiers il avait lui-même toujours exercé ce métier, même si sa curiosité naturelle et un concours de circonstances assez exceptionnelles lui avaient permit d'apprendre à lire. Sa mère était morte lorsqu'il avait atteint la majorité, exécutée par les gardes qui l'accusaient – à tort – d'avoir cachée des Sombrage. À partir de là la situation avait empirée assez rapidement, car leur réputation étant entachée les clients menaçaient d'aller acheter à la concurrence s'ils ne baissaient pas leurs prix. En fait le chantage était encore plus abject que ça puisqu'on leur avait fait comprendre que s'ils n'acceptaient pas ces nouveaux prix ridiculement bas on aurait tôt fait de les dénoncer de complicité avec l'ennemi et que, avec leur passé, le jugement serait assez rapide. Finalement, son père était tombé malade et la coopérative des fermiers qui était censée les aider dans ce genre de cas leur avait tourné le dos, malgré les années de cotisations payées rubis sur l'ongle. Silian avait dû emprunter de l'argent pour payer le traitement et son père avait pu être soigné. Cependant, il n'avait pas pu rembourser la somme et finalement il s'était enfui après avoir été tabassé plusieurs fois et lorsqu'on lui avait fait comprendre que la prochaine fois on lui couperait un pied. Un fermier infirme, c'était une condamnation sans appel pour une famille. Ne souhaitant ni être un poids mort pour sa famille ni devenir handicapé il s'était enfui et avait finalement rencontré Yeo-Yin. Son histoire n'était pas si banale lorsqu'il y repensait, mais il n'y avait rien de fracassant ou d'exceptionnel non plus. Sa famille était devenue pestiférée à cause d'une décision arbitraire d'un envahisseur et tout le monde s'était retourné contre eux car personne ne voulait être le prochain à servir d'exemple. Alors qu'il arrivait au bout de son raisonnement il se rendit compte que Yeo-Yin ne l'avait pas quitté des yeux. Maintenant qu'il connaissait une partie de son histoire il savait ce qu'elle était en train de faire : lire dans ses pensées. Elle demanda :

—Tu voudrais te venger de ceux qui t'ont fait ça ?

Il réfléchit un instant avant de répondre.

—Non. Je pense que si je m'étais trouvé à leur place j'aurai fait la même chose. Il se trouve que c'est sur notre famille que l'anathème a été jeté, mais cela aurait pu être sur une autre. Les

coupables dans l'histoire, c'est les Thalmors. Et eux sont inatteignables, alors ce n'est pas utile d'en parler.

—Personne n'est inatteignable, mais je ne pense pas qu'ils soient le problème. Enfin, tout ça c'est de la politique et j'en ai mangé jusqu'à l'écœurement autrefois alors, effectivement, nous n'allons pas en parler.

Il finit de s'habiller et ils se rendirent à la porte de la ville ou un garde les attendait, torche à la main même si le soleil pointait doucement à l'horizon. Elle lui demanda pourquoi il n'avait pas de cheval à quoi il répondit que les bêtes ne pouvaient pas être utilisées n'importe comment et qu'il fallait une autorisation pour les sortir, laquelle n'était délivrée à peu près que pour les unités affectées à la surveillance des routes entre les villes. Yeo-Yin l'invita à prendre place sur sa monture ce qu'il fit avec un plaisir à peine dissimulé.

—Mon cheval est calme, fit-elle, mais j'ai toujours peur d'en perdre le contrôle et qu'il me jette à terre.

Silian se demanda s'il s'agissait d'un jeu pour elle. Il l'avait suffisamment vu en action pour savoir qu'elle n'avait pas du tout besoin de faire de tel simagrées pour le contrôler. Le garde se lança bien entendu dans une belle tirade visant à la fois à flatter le cheval et sa cavalière et à se donner un air faussement modeste. C'est sur ces belles paroles qu'ils se mirent en marche, au pas. Persuadé qu'ils étaient des étrangers, le garde se mit à leur conter les merveilles des paysages de Bordeciel. Si Silian n'avait pas vécu ici depuis toujours il se serait lui-même laissé emporter par ces descriptions qui laissaient rêveurs. La vérité était pourtant assez différente : l'endroit était dangereux et même extrêmement dangereux dès que l'on se risquait hors des limites d'un village. Les décors pouvaient être beaux mais ils étaient surtout incroyablement froids à tel point que personne de normalement constitué n'aurait eut l'idée d'aller escalader une de ces falaises abruptes pour admirer le paysage. C'était un coup à glisser et à se rompre le cou ou à tomber sur un troll et à finir dans son estomac. Les dragons, s'ils étaient bel et bien de retour, étaient une menace de taille pour la civilisation mais certainement pas la seule. C'était pour cette raison que le nombre de garde était aussi élevé atteignant des proportions qui auraient été ridicule dans n'importe quelle autre contrée. La vérité c'est qu'il suffisait de gratter cette surface faite de paysages grandioses et magnifiques, de douce neige déposée dans un creux de vallée et de rayons du soleil perçant entre les pics des sapins le matin, qu'il suffisait de gratter cela pour découvrir une faune – et une flore – sauvage qui semblait n'avoir pour seul but que de faire passer l'autre de vie à trépas. Lorsque ce n'était pas les trolls c'étaient les smilodons et lorsqu'on parvenait à éviter les deux c'était pour se faire dévorer par un loup ou vider de son sang par un vampire. Comme pour marquer un point final à cette réflexion Yeo-Yin enleva d'un geste brusque le casque du garde et lui asséna un coup sec derrière la tête. Elle maintint le garde sur la selle, arrêta le cheval, descendit et souleva délicatement le corps inerte mais visiblement encore en vie avant de le déposer sur le bas coté de la route. C'était assez surréaliste de voir une frêle jeune fille déplacer une telle montagne de muscle de d'acier mais cela ne semblait lui poser aucun problème. Elle sortit ensuite un couteau et un bol et lui entailla le poignet avant de faire s'écouler le sang dans le bol. Il ne comprenait pas et sans qu'il n'ait à poser la question elle lui expliqua :

—Si je bois à même la plaie je risque de le contaminer. Ce n'est pas mon but, pas plus que je ne souhaite le tuer. La blessure que je lui ai faite ne le gênera plus d'ici une semaine et il n'y pensera plus dans un mois. Mais il faut un certain doigté pour arriver à ce résultat, car la plupart du temps on coupe soit trop soit pas assez profond, ce qui entraîne soit une perte trop importante de sang et donc la mort soit n'est pas suffisant pour répondre aux besoins nutritifs. Et je ne te parle même pas des débutants qui s'y reprennent à plusieurs fois et qui déchiquettent plus qu'ils ne coupent.

Elle porta le bol à ses lèvres et but goulûment. Elle sembla reprendre une teinte plus rose, plus humaine, alors que, depuis qu'il la connaissant, elle n'avait eut qu'un teint blanc. Elle replaça ensuite le bol sous la blessure de laquelle le débit de sang avait déjà commencé à diminuer puis se dirigea vers les fontes et en sortit des ingrédients qu'il reconnut : c'était les mêmes que ceux qu'elle

avait utilisé la fois où il avait du aller se laver à la rivière. Elle refit le mélange mais y ajouta quelques herbes en plus. Il ne parla pas mais il savait qu'elle entendait les questions muettes qu'il lui adressait.

—C'est effectivement une potion de chaleur, fit-elle en évaluant le mélange du regard, au travers de la bouteille, pour en vérifier la consistance. Seulement, j'y ajoute quelques ingrédients qui diminuent l'effet sur le court terme mais prolongent son temps d'activité. Ce pauvre homme ne se réveillera pas avant une heure et il ne faut pas qu'il meure de froid.

Elle sortit également quelque pièce de sa poche et les glissa dans la bourse du garde.

—À une époque, j'ajoutais également une lettre expliquant ce que j'avais fait et disant qu'il n'avait pas besoin de s'inquiéter pour sa santé. Je pensais qu'une personne pouvait comprendre que j'avais besoin de me sustenter et que je ne voulais tuer personne dans le processus. Et cela était vrai, car la plupart du temps lorsque je retrouvais les personnes à qui j'avais ponctionné un peu de sang elles semblaient avoir moins peur de moi et parfois même me proposait une autre « pinte ». Bien sur, les choses ne se passaient pas toujours ainsi. J'ai surtout arrêté de laisser ce genre de message lorsque je me suis rendue compte que les personnes à qui je le laissais ne savaient pas lire et qu'elles étaient obligées de demander à une tierce personne de leur faire la lecture. La tierce personne en question ne manquait, bien entendu, pas de rapporter l'incident à des oreilles plus officielles et la personne que j'avais épargnée finissait le plus souvent exécutée, pour éradiquer tout risque de vampirisme. Les gens ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas et on ne peut pas le leur en vouloir. Maintenant, je me contente de leur glisser quelques pièces et de les faire oublier jusqu'à mon existence.

Elle ajouta ensuite quelques vivres à côté du corps inconscient, but ce qu'il restait dans le bol et le remis dans les fontes avant de remonter sur le cheval et de reprendre la marche comme si cela n'avait été qu'une étape classique. Ils mirent encore une bonne heure pour atteindre les portes de Helgen qui étaient, comme prévu, fermées. Sans se laisser démonter pour autant, Yeo-Yin s'attela à ouvrir le verrou qui ne lui résista pas plus de quelques essais avant de pivoter complètement et de laisser les portes s'ouvrirent en grand. Le silence qui régnait dans cette ville qui avait été une ville pleine d'activité peu de temps avant était oppressant. L'odeur de chair carbonisée était encore très présente et ce pour une bonne raison : les corps qui avaient été retrouvés avaient été mis en tas à quelques mètres de la porte en attente d'avoir une sépulture décente. Silian ouvrit la bouche pour poser une question mais elle lui mit un doigt sur les lèvres avant même que le premier son ne sorte de sa bouche. Il dressa l'oreille et compris pourquoi elle lui imposait ce silence : il entendait des bruits de pas dans la neige qui, même s'ils étaient faibles, étaient tout de même perceptibles. Il n'y avait pas de bruit d'armure, ce qui signifiait qu'il s'agissait probablement de pillards. En faisant le moins de bruit possible ils allèrent se cacher dans une maison qui avait été en partie dévorée par les flammes et dont la porte avait mystérieusement disparue. De là, elle lui fit signe d'attendre là et retourna dehors. S'avançant bien au milieu de la rue elle fit mine d'être surprise et figée sur place lorsqu'elle les aperçut.

—Tient, tient, tient, mais que voila.

Ils étaient trois et c'était celui du milieu – visiblement le chef – qui avait parlé. Elle recula d'un pas ce qui eut pour effet de les faire bondir en avant pour l'encercler.

—Alors, ma jolie, on est perdue ?

Silian voulu sortir de sa cachette pour aller la défendre mais il se rendit compte que ses jambes ne lui obéissaient plus. Il n'avait pourtant pas particulièrement peur et il mit un instant à comprendre ce qu'il se passait : une fois de plus Yeo-Yin lui avait imposée sa volonté. Il ne pouvait donc rien faire d'autre que de regarder et attendre.

—Je ne vous veux aucun mal. Partez et tout se passera bien.

Ca c'était Yeo-Yin. Il admira le courage qu'elle avait, car il était évident qu'une telle phrase n'avait aucune chance d'obtenir pour effet de les faire partir. D'ailleurs, celui qui semblait le chef sortit sa

dague et un grand sourire révélant ses dents cassées se dessina sur son visage.

—J'crois qu't'as pas bien compris qui c'est qui va faire du mal à l'autre, ma jolie.

—Tant pis.

Ce qui suivit fut très rapide. La main de Yeo-Yin vint claquer sur l'arête du nez du chef, nez qui s'enfonça complètement dans la figure sous le choc. Silian sut que l'homme était mort avant même de toucher le sol, le cerveau déchiqueté par les éclats d'os. Sous le coup, l'homme lâcha sa dague que la main de Yeo-Yin saisit au vol avant d'aller la planter au milieu du front de l'homme à sa droite. Le dernier eut le réflexe de s'enfuir mais, toujours d'une seule main, elle dégagea la lame de son écrin de chair et d'os d'un coup sec, puis la fit virevolter pour la rattraper par la lame et la lança sur le fuyard. Fauché au bas du dos, celui-ci s'étala dans la neige les jambes paralysées. Elle s'approcha de lui tranquillement alors qu'il tentait de s'enfuir en se traînant avec les bras, puis, arrivé à sa hauteur, se pencha et récupéra la dague.

—Non, pitié, non !

Le cri de l'homme était déchirant. Elle sembla réfléchir un instant puis … s'abattit sur lui et avec une vitesse dans les gestes qui les rendaient à peine visible le larda de coups. Cela ne dura qu'un instant mais le résultat était spectaculaire. Elle laissa finalement la lame dans le corps – qui vivait encore ! – et revint vers Silian.

—Je ne l'ai pas achevé, fit-elle tranquillement. Oh, il mourra d'ici une heure au plus, mais j'ai fait attention à ne pas toucher les organes vitaux qui auraient pu mettre un terme trop rapide à sa vie. Il va donc se vider de son sang progressivement et si le froid ne le terrasse pas les loups s'en chargeront.

Silian ne répondit pas, encore choqué par ce qu'il venait de voir et pas rassuré par ce qu'il venait d'entendre. Pendant l'espace d'un instant la douce et belle Yeo-Yin était devenue un monstre et avait éliminée sans effort – et d'une seule main – trois bandits. Il se rappela alors le soir où il l'avait vu pour la première fois, lorsqu'elle avait mis hors d'état de nuire le poivrot qui l'embêtait. Ce soir-là elle aurait pu le tuer et maintenant il savait qu'elle aurait aussi pu exterminer toutes les personnes présentes dans la salle et sans se fatiguer. Elle disposait réellement d'une force qui dépassait de très loin tout ce qu'il pouvait imaginer et ce n'était que par choix qu'elle n'en faisait pas usage. D'après l'histoire qu'elle lui avait racontée elle avait pu tuer une créature uniquement en prononçant un seul mot « meurs ». Depuis, ses pouvoirs avaient probablement considérablement augmentés.

Silian se mit à trembler, mais cette fois ce n'était pas à cause du froid. Ces derniers jours il avait rencontré des assassins, des loups et même un dragon. Mais il venait de réaliser que le plus grand danger de tous il l'avait côtoyé pendant plusieurs jours et qu'il ne s'était douté de rien, allant parfois même jusqu'à défier la Mort – car si elle voulait s'approprier se titre personne ne pourrait s'y opposer. Yeo-Yin s'approcha de lui et il se mit à trembler encore plus, de manière incontrôlée. Lorsqu'elle vit ça, elle s'agenouilla à côté de lui et lui passa une main dans les cheveux.

—N'aie pas peur.

Et sa peur disparue, bien malgré lui.

Certaines choses ne changeaient jamais. C'était ce que se disait Yeo-Yin alors que les malandrins l'entouraient. Des hommes guidés par un instinct sexuel hypertrophié, plus idiot en groupe qu'individuellement et aussi faible qu'aveugle de leurs propres limites. Elle caressa de l'esprit la lame qu'elle avait à la ceinture, dissimulée sous ses vêtements mais se refusa à la sortir. De tous les vampires elle était communément admise comme étant la plus puissante et le fait de devoir s'occuper de ces demi-êtres la répugnait déjà assez. Cette fois, cependant, il n'y avait personne d'autre dans les environs et elle pouvait laisser libre cours à ses pulsions – au moins davantage qu'à l'auberge.

—Je ne vous veux aucun mal. Partez et tout se passera bien.

Elle allait les tuer, mais elle ne voulait pas les prendre par surprise, car cela n'aurait définitivement aucun intérêt. Un instant elle songea à les faire s'entre-tuer puis se dit qu'elle l'avait déjà fait et refait et que cela ne lui procurerait aucun plaisir. Sa pique avait eut son effet et l'homme dégaina une dague. La lame était abîmée et la facture de l'objet était pauvre mais cela aurait probablement suffit à terroriser une voyageuse ordinaire. Elle chercha encore dans son esprit une façon agréable de mettre fin à leurs jours mais rien ne lui vint. Elle finit par se résigner.

« Peut-être que si je n'utilisais qu'une main ? »

Distraitement elle brisa le nez du premier homme, puis occis le second avec la lame du premier. Pas très amusant. Le dernier pris la fuite et le voir courir réveilla – enfin ! – en elle son instinct de prédateur. Elle pouvait bondir sur lui et lui briser la nuque ou simplement lui sectionner les jarrets puis le pendre par les bras pour l'utiliser comme une fontaine de sang. Mais pour cela elle avait besoin de ses deux mains. Elle opta donc pour la solution du lancé de couteau et lui sectionna la colonne vertébrale entre la deuxième et la troisième lombaire. Elle sourit intérieurement en constatant qu'elle n'avait pas perdu sa précision. Il était maintenant temps de finir cette parodie de combat, et toute cette odeur de sang lui avait donné des idées. Tuer cet individu aurait été facile et elle ne visait ni la simplicité ni la mort comme une fin en soit. Elle voulait faire souffrir, aussi se concentra-t-elle sur le foie et l'estomac dans son découpage. Elle hésita à s'en prendre aux poumons mais cela risquait d'entraîner une mort rapide par étouffement et elle se décida à plutôt perforer méticuleusement tous les os alors même qu'il implorait la pitié. Cela avait été un peu distrayant. Un peu. Laissant le futur cadavre en place elle se dirigea là où elle avait laissé Silian pour découvrir qu'ayant vu toute la scène il avait été terrorisé. C'était compréhensible mais cela ne servait aucunement les projets qu'elle nourrissait à son égard. Aussi, elle s'introduisit une fois encore dans son esprit pour y fermer le robinet de peur. Elle avait ce don d'effrayer les mortels car elle était à la fois trop proche et trop différente d'eux. Une fois encore elle l'avait calmé à l'aide de magie mais elle ne pouvait pas continuer éternellement à faire ainsi. Non pas qu'elle risquait de ne plus y arriver, mais l'esprit était une chose fragile et si les émotions ressenties venaient à être trop éloignées de ce qu'elles auraient du être l'esprit pouvait céder. Si elle voulait le garder elle devait lâcher quelque chose. Elle lui demanda :

—Tu sais te battre ?

—Je, heu…

La question l'avait visiblement prise au dépourvu. Puis elle réalisa qu'il devait probablement être en train de comparer ce qu'il savait faire avec ce qu'il venait de la voir faire, elle.

—Réponds simplement, ne te compare pas à moi. C'est une vraie question, j'aimerai connaître tes aptitudes au combat.

—Eh bien, j'ai plus ou moins appris sur le tas comme à peu près tout le monde. Je sais manier la hache pour avoir coupé pas mal de bois, mais je ne pense pas que je serai capable de m'en servir en combat réel. Enfin, de toute façon je ne vais pas me promener avec une hache sur moi pour me défendre, ça serait un peu ridicule.

Elle réfléchit un instant puis lui intima de la suivre et se dirigea vers la place du village.

—Tu sais, fit-elle, autrefois il existait un art de combat qui se basait uniquement sur les mains et le corps, sans arme. Aujourd'hui, avec les guerres, c'est tombé dans l'oubli tout comme le combat sans armure qui était aussi une discipline très respectée. Bien entendu, je ne peux pas tout t'apprendre, car tu es déjà bien trop âgé pour assimiler le volume de connaissance nécessaire pour prétendre maîtriser cette technique. Je vais tout de même t'enseigner les bases.

Le reste de la matinée fut consacrée à cet entraînement. Elle lui apprit d'abord à tomber ce qui les occupa pendant une bonne heure. Contrairement à un entraînement ordinaire où l'élève devait se contenter d'observer et d'écouter pour apprendre, l'exercice était ici enrichit par des instants où elle

prenait le contrôle du corps de son élève pour lui faire exécuter le bon mouvement. Cela ne suffisait pas à lui faire apprendre, bien sur, mais au moins il pouvait sentir quels étaient les muscles qui entraient en jeu et constater que le mouvement n'était pas hors de la portée de son corps. Lorsque le soleil eut atteint le milieu du ciel ils interrompirent l'entraînement et elle lui dit d'aller se reposer. Elle avait pu sonder son esprit pendant ces heures et constater avec un plaisir à peine dissimulé que peu à peu elle pouvait lever certaines barrières sans pour autant qu'ils ne retombent dans la peur ou le ressentiment. C'était curatif. Silian qui était en sueur malgré la neige s'assit sur une pierre et entama les provisions pendant que Yeo-Yin allait explorer le reste de la ville en ruine. Au vu des traces de brûlé et des maisons détruites il y avait bel et bien eut un dragon ici. Aucun bandit ni incendie n'aurait pu exploser les murs de brique de cette façon. Des corps jonchaient le sol par endroit et elle fut heureuse d'être venue maintenant. D'ici une semaine ils auraient commencé à pourrir et la pestilence aurait été insupportable. La fouille de ces corps ne lui appris rien et elle s'apprêtait à abandonner lorsqu'elle finit par trouver ce qui ressemblait à un livre sur l'un d'eux. C'était une liste de nom avec la race à côté de chacun d'entre eux. Vu l'endroit où elle l'avait trouvé – à côté du billot – il s'agissait vraisemblablement d'une liste de condamnés. Comme aucun des noms ne lui évoquait quoique ce soit elle alla demander à Silian son avis. Elle sut que ça avait été une bonne idée lorsqu'elle le vit ouvrir de grands yeux stupéfaits.

—Ulfric Sombrage s'est fait exécuter ?

En face du nom était indiqué « Jarl » et même si elle n'y connaissait pas grand-chose au système politique de Bordeciel elle savait qu'il s'agissait de personnes importantes. Elle indiqua qu'elle n'avait pas trouvé de corps ce qui sembla soulager Silian. Il s'expliqua :

—Ulfric est une personne assez importante dans le paysage de Bordeciel. Il aspire au trône et même si ça ne serait pas le chef idéal, car ayant trop tendance à penser à lui-même et pas assez au peuple il n'en demeurerait pas moins un atout important pour lutter contre le Thalmor et l'Empire, surtout maintenant que le haut-roi est mort.

Les luttes intestines pour le pouvoir, voilà une autre constante qu'elle avait pu observer dans l'histoire de la civilisation. Et y prendre partit, à une époque. Elle aurait pu trouver cela amusant mais elle était davantage préoccupée par le fait qu'il n'y avait aucune information sur l'endroit où le dragon avait pu se rendre. Elle resta encore une heure à fouiller les décombres carbonisés puis abandonna. Un dragon avait été aperçu ici et elle en avait vu un autre de ses propres yeux lorsqu'ils étaient près de la rivière. Le mieux à faire était d'attendre. Ils se remirent en route mais, avant cela, elle prit le soin d'achever sa victime paralysée et d'y mettre le feu. Dans l'hypothèse invraisemblable où des personnes trouveraient le corps agonisant il ne fallait surtout pas qu'il puisse leur expliquer ce qui était arrivé. Le corps brûlé ferait passer son cadavre pour une victime du dragon.

Le chemin du retour aurait pu être plus facile, car en descente mais ils durent plusieurs fois descendre des bêtes qui avaient peur de marcher dans une tel pente avec un poids sur le dos. Il était vrai que le sol était verglacé et que les pavés sur la route n'aidaient pas. Silian avait l'habitude de ce temps mais il s'aperçu plusieurs fois que Yeo-Yin, malgré un masque d'indifférence qu'elle affichait au quotidien, laissait transparaître un peu d'agacement. Il aurait pu en rire, mais elle l'aurait probablement tué pour cela, littéralement. Pour changer ses pensées – qu'il savait accessibles à Yeo-Yin – il aborda une question qu'il s'était posé la veille.

—Hier quand tu parlais avec Babette tu as dit que … enfin, tu as dit qu'elle était encore elle-même, je n'ai pas compris. En fait, c'est toute la conversation que je n'ai pas compris.

—Tu n'es pas encore familier avec le monde des vampires, c'est pour ça. Comme tu le sais sûrement, car cela est assez répété dans toutes les chaumières du monde, nous vivons éternellement, sans jamais vieillir. Ce n'est pas notre seule caractéristique mais c'est celle qui m'intéresse pour répondre à ta question. Le corps d'un vampire ne vieillit pas, mais son esprit ne cesse d'accumuler

des informations et des expériences. Mais nous ne pouvons pas nous souvenir de tout et peu à peu la plupart des événements disparaissent de notre esprit. Cela n'a l'air de rien, mais cela a pourtant des implications énormes. Par exemple, les souvenirs cessent petit à petit d'avoir un ordonnancement dans le temps. Un vampire peut se rappeler de plusieurs choses et être incapable de se rappeler dans quel ordre elles sont arrivées. Tu me diras que cela peut arriver à un humain, mais il faut replacer ça dans son contexte : pour un vampire qui vit éternellement ce nombre de souvenirs sans contexte va augmenter et augmenter inexorablement. Paradoxalement ce ne sont pas les connaissances académiques qui disparaissent mais les souvenirs d'expériences vécues. Ainsi, le vampire devient un étranger par rapport à lui-même, avec des souvenirs qui ne le concernent plus et qui n'évoquent que des lieux et des circonstances qui n'évoquent désormais plus rien en lui.

—Donc les vampires s'enferment dans des caveaux dans le noir pour ne pas avoir de nouveaux souvenirs et ne pas perdre les anciens ?

—Non, ils s'enferment dans les caveaux parce qu'ils sont persécutés et qu'ils craignent la lumière du soleil. Mais revenons-en à ta question. Pour pallier à ce problème les vampires peuvent avoir plusieurs réactions. Certains deviennent fous, d'autres se suicident. D'autres encore en arrivent à ingérer une potion particulière appelée « potion d'oubli » qui, comme son nom l'indique, fait oublier. Ainsi, ils décident d'oublier complètement leur passé et de repartir sur une vie neuve, même si ce sont encore des vampires. Hélas – ou plutôt heureusement – cette potion est compliquée à bien doser et les effets secondaires sont assez importants. L'effet le plus connu et d'enlever toute partie humaine, pensante, à celui qui l'ingère. Les vampires qui sont sous cet effet deviennent des bêtes sauvages qui ne vivent plus que pour se sustenter. Cela arrive lorsque l'on ingère une trop grande quantité de potion. Mais d'autres effets peuvent apparaître, comme par exemple de faire disparaître une partie des souvenirs mais pas tous ce qui ne fait qu'aggraver l'état du vampire, lui retirant tous ses repères.

—Et Babette ?

—Elle fait partie des très rares vampires qui parviennent malgré les siècles à garder un esprit sain.

—Et le fait que vous lui ayez dit que vous étiez sa reine avant ?

—Tout d'abord, ceci était une discussion privée. Ensuite, cela sera expliqué dans l'histoire que je te raconte, alors soit patient. Cette histoire ne fait que commencer.

Cela sembla mettre un terme à la discussion et ils poursuivirent leur route en silence. Silian réalisa alors qu'il avait passé un cap. Il ne se souciait plus de vivre ou mourir, il ne se souciait plus de ce qu'il pouvait lui arriver. Mais, aussi longtemps qu'il vivrait, il voulait apprendre. En fait, ce besoin avait couvé en lui depuis qu'il était enfant et c'est ce qui l'avait poussé à saisir la chance d'apprendre à lire lorsqu'elle s'était présentée, car il voyait dans cette faculté une porte vers la connaissance. Hélas, la lecture en elle-même ne lui avait rien apporté, à cause du faible nombre d'ouvrage qu'il avait pu consulter et du contenu peu intéressant de ces derniers. Avec Yeo-Yin s'ouvrait un nouveau monde et il espérait bien le dévorer jusqu'à la dernière miette. Dès qu'elle parlait, dès qu'elle bougeait, tout transpirait d'une connaissance ancestrale et souvent perdue. Elle détenait le savoir et il savait maintenant que cela était une raison suffisante pour lui pour la suivre. Il avait encore de nombreuses questions sans réponses, mais il venait de répondre à l'une d'entre elle : ce qui le poussait à la suivre c'était la promesse d'apprendre de nouvelles choses. Cependant, cela souleva une nouvelle question, plus pénible que celle à laquelle il venait de répondre : que se passerait-il le jour où elle déciderait qu'elle n'avait plus besoin de lui ? L'idée de revenir à sa vie terne et ennuyeuse l'exécrait mais il ne pouvait pas négliger cette possibilité. La seule chose qu'il pouvait faire pour que cela n'arrive pas était de se rendre indispensable, mais elle semblait tout à fait à même de pouvoir se débrouiller toute seule. Il se décida alors de l'observer pour découvrir de quelle façon il pourrait l'aider.

Le retour à Rivebois se passa sans encombre et lorsqu'ils arrivèrent une nouvelle dois devant les portes de la ville le garde était là, pâle mais tenant encore son post. Comme Yeo-Yin l'avait indiqué il semblait les avoir complètement oubliés. Elle lui expliqua qu'ils venaient de Helgen et qu'ils demandaient l'hospitalité, leur maison ayant été détruite. Elle expliqua que les gardes avaient fermés les portes de la ville et que pour cette raison ils avaient été enfermés à l'intérieur jusqu'à ce qu'ils parviennent à trouver une façon de passer par-dessus le mur. Cela n'expliquait pas la présence des chevaux mais le garde sembla accepter l'explication et les laissa entrer sans poser plus de questions. L'auberge était telle qu'elle avait été la veille : agitée et bondée. Cependant, l'inquiétude pure semblait un peu dissipée pour laisser place à une peur plus présente. Les gens avaient eut le temps de se renseigner et l'existence des dragons leur faisait peur. Comme ce n'était pas encore le soir il y avait un peu moins de monde, mais suffisamment pour maintenir ce brouhaha incessant. Ils parvinrent cependant à trouver une table et s'installèrent. Ils commandèrent deux choppes d'hydromel – à défaut d'une autre boisson – puis restèrent là à les regarder sans vraiment les entamer. La journée était trop avancée pour repartir en expédition et pas assez pour commencer à faire les préparatifs pour aller se coucher. Ils auraient pu aller interroger les habitants mais il leur suffisait de dresser l'oreille pour entendre tout ce qu'il voulait et même plus. Finalement ce fut Silian qui prit la parole.

—Et maintenant ?

—Maintenant, on attend. Je peux te dire que la situation n'est pas prête de se calmer, pas avec un dragon en liberté.

Elle n'avait pas dit « des dragons » pour ne pas risquer de provoquer un mouvement de panique dans l'établissement mais ils savaient tous les deux que cette éventualité était tout à fait possible. Finalement, il se dit que ce n'était pas plus mal que ça, d'attendre, il avait eut sa dose de cheval pour un moment. Puis il eut une idée qu'il regretta aussitôt d'avoir eut, car il savait que Yeo-Yin l'avait entendu. Elle dit :

—Si tu ne me dis pas cette idée de vive voix je ferais comme si je n'avais rien entendu. J'ai un minimum de respect pour la vie privée des gens.

Il hésita puis se dit que le mieux à faire était d'en parler.

—Nous devrions nous rendre à Fort-Dragon. La légende dit qu'un dragon, Numinex, est enfermé ou a été enfermé dans ce château. Ce n'est qu'une légende mais au train où vont les choses ça m'étonnerait qu'à moitié que cela soit vrai.

—Je n'avais pas connaissance de cette légende. Effectivement, il faudrait aller jeter un coup d'œil là-bas. À quelle distance est-ce d'ici ?

—Si on part maintenant on arrivera au milieu de la nuit. Je pense qu'il y a une surveillance jour et nuit devant la porte de la ville alors on devrait pouvoir y entrer si on arrive à convaincre le garde de nous laisser passer.

—Pour ça, je m'en charge. Si tu connais la route et si tu es d'accord on part maintenant.

Il était étonné qu'elle tienne compte de son avis.

—Je suis d'accord pour qu'on parte maintenant, mais le garde à l'entrée ne nous laissera peut-être pas passer.

—Encore une fois, je m'en occupe. Fais-moi confiance.

Elle laissa une pièce sur la table de l'aubergiste pour payer les boissons et ils allèrent chercher les chevaux à l'écurie. Silian regrettait déjà d'avoir accepté tant la douce chaleur du feu lui manquait. Ils sortirent de la ville et marchant au milieu de la route et le garde leur ouvrit la porte sans poser de questions. La vampire avait visiblement fait des siennes. Les chevaux renâclèrent lorsqu'ils eurent compris que le trajet allait encore durer des heures alors qu'ils ne s'étaient pas reposés mais Yeo-Yin eut tôt fait de les calmer.

—Les gros paresseux. Nous allons devoir marcher au pas pour ne pas les épuiser, au moins pour le début de la r…

Sa phrase fut coupée par un son énorme, une voix qui semblait venir du ciel et résonner a l'horizon dans toutes les directions. C'était un chant et, même si Silian ne parlait pas cette langue, il savait qui était en train de chanter. Il murmura, émerveillé :

—Les grises-barbes…

Yeo-Yin semblait, elle aussi, sous le charme. Ils avaient arrêté les chevaux et se laissait emplir de ce chant guerrier qui résonnait jusqu'au fond d'eux. Lorsque le chant pris fin Silian se rendit compte qu'il retenait son souffle et était sur le point d'étouffer. Alors qu'il reprenait sa respiration il entendit sa compagne de route murmurer.

—Ça faisait très longtemps que je n'avais pas entendu ce chant. Je l'avais presque oublié.

—Tu connais les grise-barbes ?!

—J'ai étudié avec eux il y a fort longtemps, pendant une courte période de quelques dizaines d'années. J'y ai appris plusieurs choses mais la vie là-bas est lente, même pour une immortelle comme moi. Il ne s'y passe jamais rien et même lorsqu'il devrait se passer quelque chose à cause d'événements extérieurs on a l'impression qu'ils font tout pour que cela n'arrive pas à l'intérieur des murs. Ce sont de grands sages mais leur connaissance semble les avoir dévorés et ils ne vivent plus que pour l'immobilité du savoir intemporel. Ils vivent dans un monde où ils peuvent contempler des vérités qui étaient vraies avant les hommes et qui seront encore vraies après et considèrent la connaissance comme une fin et non comme un moyen.

Elle se rendit compte qu'elle était partie un peu trop loin dans ses explications et résuma :

—J'ai adoré vivre en leur compagnie et ce que j'y ai appris était réellement intéressant. Mais je n'ai aucun regret d'en être partie et ne souhaite pas du tout y retourner.

Il l'écoutait à moitié, encore ébahit devant la majesté du chant. Finalement et pour une fois ce fut Yeo-Yin qui rompit le silence.

—Nous devrions nous dépêcher si nous ne voulons pas arriver trop tard dans la nuit.

Ils repartirent avec une vitesse un peu plus soutenue. Les bêtes sortaient à cet heure-ci mais Silian remarqua que les quelques-unes qu'il avait pu apercevoir restaient à bonne distance d'eux. Un voyageur a pied était une cible facile, deux à chevaux l'était beaucoup moins. Lorsqu'ils arrivèrent à Blancherive il devait être à peu près une heure du matin. Comme prévu des gardes étaient présents devant la porte mais Yeo-Yin n'eut même pas à dire un mot pour qu'ils les laissent entrer. Silian était surpris qu'elle utilise ainsi ses pouvoirs sans aucune retenue et il n'eut pas besoin de lui poser la question pour qu'elle y réponde.

—Ça ne présenterait aucun intérêt de procéder autrement. Tu es fatigué et je veux d'abord retrouver une piste pour ce qui m'intéresse, le dragon. Je mets donc mes distractions personnelles de côté pour un moment et je chasse de notre route les petits cailloux que sont les gardes et les bêtes sauvages, comme les loups ou les ours. Je suis toujours prête à relever les défis et je n'aime pas les gâcher mais là il ne s'agit pas de défis, juste de contretemps.

La vie ne se résumait-elle qu'à un immense jeu pour elle, un univers où elle pouvait influencer toutes les ficelles mais où elle s'abstenait de le faire pour avoir l'illusion de travailler pour obtenir le résultat ? L'idée était assez étrange mais la fatigue qui l'envahissait l'empêchait de penser clairement. L'auberge était pleine et Yeo-Yin négocia avec un des villageois pour qu'il l'accueil chez lui. Elle lui dit qu'elle reviendrait le lendemain au matin et s'en alla.

Une fois de plus Silian rêvait. Pourtant cette fois le décor était différent. Le ciel était toujours aussi étrange, un ciel uniformément noir sans étoiles ni lune. Il inspecta rapidement son corps pour

découvrir avec soulagement qu'il était entier. Mais il savait que ce rêve n'était pas un rêve normal, car, une fois encore, tout semblait trop réel. Il n'était plus dans la forêt, mais à côté d'un ruisseau, et le bruit de l'eau coulant lentement le rassura. Un peu. Il ne souhaitait pas revoir la petite fille et rester en place était une mauvaise idée. Ne sachant où aller il se décida à suivre le cours d'eau et il arriva très vite en face d'un mur en pierre qui semblait marquer les limites d'un village. Le ruisseau passait sous le mur mais celui-ci était trop haut pour que Silian passe par-dessus, aussi se décida-t-il à le longer pour en trouver l'entrée. Il n'eut pas à chercher longtemps, les portes de la ville étant après le premier angle. Elles n'étaient pas gardées ce qui le mit mal à l'aise. Lorsqu'il entra dans le village il constata que les rues étaient désertes mais impossible de dire si elles étaient ainsi parce qu'il faisait nuit ou s'il faisait jour et que l'endroit était inhabité. Soudain une main se posa sur son épaule, le faisant sursauter. Il se retourna et vit que le propriétaire de la main était un vieillard s'appuyant sur un bâton et donc le visage était tellement ridé qu'il ne permettait plus d'exprimer une autre expression que la fatigue. Il ouvrit la bouche et parla, mais chacun de ses mots semblaient l'épuiser et il peinait sur chaque syllabe.

—Qui … êtes … vous ?

Silian s'était d'abord demandé comment il avait fait pour arriver derrière lui sans qu'il le remarque puis il se rappela qu'il était dans un rêve et que commencer à chercher des explications logiques à ce qu'il se passait n'était pas forcément la chose la plus intelligente à faire. La question était étonnamment sensée pour un rêve et bien loin des comptines malsaines qu'il avait entendu dans ses rêves précédents.

—Je m'appelle Silian Valius.

—Vous ne … devez pas … être ici … mortel.

Silian jura intérieurement en constatant que ce rêve reprenait une allure démentielle. Il essaya tout de même de s'expliquer de la façon la plus rationnelle qui soit.

—Je ne sais pas où je suis et je ne sais pas comment je suis arrivé là ni comment je peux en partir.

Le vieil homme pointa du doigt un grand bâtiment qui surplombait tous les autres puis dit d'une voix encore plus épuisée.

—Allez… là… réponse.

Ne pouvant rien faire d'autre il se dirigea vers le bâtiment et, alors qu'il en approchait les portes, il entendit comme une prière s'élever de l'intérieur. Il poussa les portes qui s'ouvrirent sur une salle remplie de personne agenouillées et priant. À son entrée le silence se fit et l'un des hommes se leva pour se diriger vers Silian. Il affichait un sourire plein de bonté et ne semblait pas hostile mais Silian décida de rester sur ses gardes.

—Qui êtes-vous, étranger ?

Il déclina son identité une nouvelle fois. Lorsqu'il prononça son nom l'homme se figea et son sourire disparu.

—Vous ne devez pas …

—… Etre là, je sais. Mais je ne demande pas mieux que de ne pas y être.

Ce n'était pas tout à fait exact. Il réalisait que ce rêve était étrange comme ceux des nuits passés et même si cette fois-ci la situation était moins effrayante elle n'en était pas moins singulière. Comme il semblait qu'il n'aurait de réponse que s'il posait des questions il se lança dans une première question qui le turlupinait.

—Je suis dans un rêve, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Alors comment se fait-il que je ne puisse pas l'influencer ? Si je sais que c'est un rêve je devrais

pouvoir le modeler comme je le souhaite, or je n'y arrive pas. Pourquoi ?

—Parce que ce n'est pas le vôtre.

La réponse surpris tellement Silian … qu'il se réveilla. Cette fois il n'avait pas hurlé et n'était pas en panique. Il était passé de l'état de sommeil à celui d'éveil en une fraction de seconde, sans passer par les étapes intermédiaires habituelles. Il regarda autour de lui et constata que Yeo-Yin n'était pas encore rentrée ou que si elle était rentrée elle n'était pas venue le chercher. Il ne savait pas quelle heure il était mais comme le seul bruit qu'il parvenait à entendre était le crépitement rassurant du feu dans la cheminée il se dit qu'il devait encore faire nuit.

—Vous êtes réveillés ?

Il sursauta mais ce n'était que son hôte, une vieille dame inoffensive.

—Oui, je … j'ai fait un cauchemar. Et vous, vous … je vous ai réveillé ?

—Non. Je ne dors pas beaucoup. C'est à cause de mon grand âge, on a le sommeil léger. Je me prends toujours un thé le matin et je me suis dit que vous aimeriez en avoir un aussi.

En fait Silian rêvait plutôt d'une bonne choppe d'hydromel mais il hocha la tête saisit la tasse que lui tendait la dame. Elle s'assit sur une chaise et repris :

—Le monde est très agité. Nous faisons tous des cauchemars.

Elle semblait mélancolique et il lui demanda pourquoi.

—La nature m'a donné un don, celui de voir l'avenir des gens. Et j'ai vu bien des avenirs sombres ces derniers temps. Bien entendu, je n'en dis souvent rien, car les gens n'aiment pas les mauvaises nouvelles, ils veulent entendre qu'ils vont avoir une belle vie avec des difficultés qu'ils parviendront à surmonter et dont ils ressortiront grandis. Vous ne savez pas ce que c'est que de dire ce genre de chose à une personne alors que l'on sait pertinemment que cette personne va mourir dans moins d'une heure dans d'atroces souffrances. Être aveugle aux destins des gens est un don bien plus grand que le mien.

Étrange façon de voir les choses. Il était certain que Yeo-Yin n'aurait pas approuvé ce genre de raisonnement.

—Et pour moi, vous voyez quelque chose de particulier ?

Elle sourit.

—Vous voulez que je vous dise que vous allez avoir une belle vie et que vous allez rencontrer des difficultés que vous surmonterez et dont vous ressortirez grandit ?

Elle redevint sérieuse.

—Et si je vous disais que vous ne verrez pas le soleil se lever demain, est-ce que vous seriez plus heureux ?

Il déglutit.

—C'est ce que vous voyez ?

—Non, en ce moment je ne vois rien, ce n'est pas quelque chose que je peux faire aussi simplement. Il me faut de la concentration et généralement je fais payer mes séances. Il faut bien vivre. Mais, si vous souhaitez réellement connaître votre avenir je vais faire une exception pour vous parce que vous m'êtes sympathique et que vous avez écouté patiemment la vieille femme que je suis… et que votre amie m'a versé une plus que belle somme pour que vous dormiez ici. Alors, voulez-vous que je vous lise votre avenir ?

Il réfléchit un instant. Il avait envie de savoir mais, si vraiment quelque chose de terrible l'attendait, il aurait voulu profiter encore un moment du bonheur de ne pas le savoir. La froide et implacable vérité ou la réconfortante ignorance ?

« *L'ignorance !* » lui cria cette petite voix si familière.

—Je veux savoir.

Elle hocha la tête, déposa sa tasse et sortit de la pièce pour y revenir quelque instant plus tard avec une amulette dans les mains.

—Ca m'aide à me concentrer, expliqua-t-elle.

Elle posa ensuite une main sur le front de Silian, ferma les yeux et commença une litanie dans une langue qu'il ne connaissait pas. Au bout d'une minute elle s'interrompit brusquement et rouvrit les yeux. Ils brillaient d'une lumière blanche et n'avaient plus de pupille. Elle parla et sa voix n'avait plus rien de celle qu'elle avait avant.

—Le temps s'écoule lentement et la mort arrive. Sa voix t'appelle tendrement depuis l'autre rive. Sur les flots de Sithis il sera emporté, sans un mot dans l'abysse il sera dissipé. Ses yeux ne voient plus rien, car emplis de galets, son souffle s'est éteint, car il est étranglé. Pour unique sépulture cette paire de galets, comme une signature voulant être trouvée.

Sa voix se tut, ses yeux se fermèrent et le silence s'abattit comme une chape de plomb. Silian resta silencieux, ahurit par ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il ne comprenait pas tout mais le peu qu'il était parvenu à entendre sonnait comme l'annonce d'un décès, et par mort violente. La vieille femme rouvrit les yeux et les cligna plusieurs fois, visiblement déboussolée.

—Que s'est-il passé ?

—Vous ne vous en rappelez pas ? Vous m'avez lu mon avenir et … eh bien, vous étiez comme possédé et vous avez dit…

—Ne m'en dites pas plus. Je ne veux pas savoir ce que je vous ai dit. Ce qui a été dit a été dit pour vous et pour vous seul, et je n'ai aucune envie d'ajouter encore des tracas aux miens.

La conversation s'arrêta là. Les cauchemars, les prédictions lugubres, le voyage inexplicable, les assassins à sa poursuite … tout cela faisait trop, beaucoup trop pour lui.

« *Je te l'avais dit que l'ignorance était le bon choix* »

Il poussa mentalement un soupir. Impossible de « lui » donner tort. Pourtant, maintenant qu'il savait que quelque chose de grave risquait de se produire il avait une chance de l'en empêcher. Il devait envoyer un message à son père mais celui-ci ne pourrait pas lui répondre si Silian changeait encore de ville – ce qui était tout à fait envisageable avec Yeo-Yin. Mais au moins il pourrait le prévenir. Il demanda à son hôte.

—Vous savez où je peux trouver un messager ?

—Il y en a généralement un ici, à Blancherive. Mais il est très occupé à transmettre des messages à cause de ce qu'il se passe avec les dragons. Je ne sais pas s'il est encore en ville actuellement ni quand il reviendra s'il n'est pas ici actuellement.

Silian se demanda une fois encore où était Yeo-Yin et ce qu'elle faisait en ce moment.

Yeo-Yin progressait en silence dans la crypte. Cela faisait une heure qu'elle avait laissé les portes des Blancherive derrière elle et une demi-heure qu'elle était entrée dans la crypte. Elle avait trouvé plusieurs cadavres, mais impossible de savoir depuis combien de temps ils étaient morts, étant donné que c'était des draugrs. Cependant, son flair décelait une odeur de vivant sans qu'elle puisse être certaine de cette information. Elle avait eu dans le passé des généraux qui étaient capables de sentir une odeur d'une personne un mois après que celle-ci soit juste passée quelque part mais elle en était elle-même incapable. Elle progressait lentement pour être certaine de ne pas activer un piège par mégarde ou de se faire remarquer par un ennemi qu'elle n'aurait pas vu. Lorsqu'elle arriva finalement dans la dernière salle elle rengaina son épée et constata ce qu'elle craignait. Le

draugr qui gardait la salle avait été tué et la pierre qu'elle savait qu'il protégeait avait été prise. C'était probablement pour cette raison que les grises-barbes avaient chanté, ils avaient dû sentir ce qu'il se passait même du haut de leur montagne. Ils avaient un champion et leur cri de guerre s'était élevé pour signifier au camp opposé que ses jours étaient comptés. Mais cela ne leur ressemblait guère. Au fond de la salle se trouvait sur une surface en arc de cercle un texte écrit dans un ancien langage que Yeo-Yin identifia comme étant du draconique. Stupéfaite qu'un tel texte existe encore elle le caressa doucement des doigts comme pour le lire par le touché. Après le chant qui appelait l'enfant de dragon qu'elle avait entendu plus tôt, elle avait la possibilité de contempler un texte écrit en draconique et des souvenirs lui revenaient en mémoire. Elle s'assit et ferma les yeux, se laissant aller à une méditation contemplative pour revivre ces anciens instants comme s'ils étaient présents.

« *Son épée vol dans les airs, s'abattant sur les têtes qui passaient à côté de son cheval et les faisant rouler dans la neige piétinée par les sabots et les bottes d'armures et souillée de sang. Elle s'était abreuvée de tout le sang dont elle pouvait et son corps était comme parcouru d'énergie, vif et rapide comme il ne l'était que dans ces conditions. Le monde se mouvait au ralenti et les couleurs et les sons étaient éclatants comme ils ne l'avaient jamais été de son vivant. Leur avancée en Bordeciel n'avait rencontré que peu de résistance et maintenant les vampires étaient de toute façon trop nombreux et trop unis pour pouvoir être contenus. En haut de ces marches, en haut du mont Hrothgar se tenait la demeure des grises-barbes. Avec eux dans leur rang tout Bordeciel mettrait un genou en terre et se prosternerait. Avec eux …*

—Fus *!*

Le cheval se cabre mais elle-même est déjà soulevée et emporté par ce souffle. Elle est projetée comme une brindille mais le monde est si lent qu'elle n'a aucune difficulté à se réceptionner. Ce cri, cette magie qui l'a éjecté de sa selle, est une chose qu'elle ne connaît pas et immédiatement une nouvelle faim né en elle : l'envie de savoir. Au pied de l'escalier se tiennent des hommes vêtus de manteaux amples et fort vieux même si bien entretenus. Elle a envie de les plier à sa volonté, mais cela pourrait les tuer et elle ne veut pas perdre la source de ce savoir. L'homme qui est au milieu des autres prend la parole et elle ne perçoit pas de peur dans sa voix, ce qui la surprend.

—Partez ! Nous ne nous mêlerons pas ce que vous ferez en Bordeciel mais si vous essayez d'attaquer le Haut-Hrothgar nous nous défendrons jusqu'à la mort.

Est-ce une menace ? Devant cette éventualité qui pourrait laisser supposer qu'on lui manque de respect l'envie d'apprendre disparaît, laissant place à une colère sans nom. Il n'y a dans ce monde personne qui soit capable de rivaliser avec elle et il est temps de le leur rappeler. Elle s'élance vers eux et elle peut voir leurs lèvres bouger leur poitrine se lever alors qu'ils prennent leur souffle. Elle peut voir distinctement leur langue se plier et les muscles de leurs joues se contracter. Mais cela n'explique pas ce pouvoir.

—Fus *!*

Cette fois elle n'est pas prise au dépourvu. Elle voit la vague de pression de l'air arriver dans sa direction et déformer l'apparence des objets comme le ferait une loupe. Appliquant une pression un peu plus forte sur la pointe de son pied elle décolle du sol et passe par-dessus l'onde. Alors qu'elle flotte dans les airs elle observe leur position et note quelques différences entre eux. Ne trouvant pas sa réponse sur leur corps elle s'introduit dans leur esprit et l'ouvre comme un livre.

« Stupéfiant *»*

Leurs esprits sont à la fois très pauvres et très riches. Très pauvres, car ils n'ont presque aucune connaissance de la vie, aucune expérience du monde extérieur. Très riche, car il contient un savoir colossal pour des mortels. Mais trêve de contemplation, elle va toucher le sol dans quelques secondes. Elle parcourt leurs esprits à la recherche de cette technique. Elle finit par trouver ce qu'elle cherche et, lorsqu'elle atterrit derrière l'un des hommes, lance son premier cri. À quelques

centimètres de sa tête, juste dans son oreille.

—Fus *!*

Le cri est mal maîtrisé mais sa force de vampire compense son inexpérience. Elle peut voir l'onde rentrer en contact avec la peau qui se déforme, elle entend le craquement d'os de la mâchoire et voit les dents jaillirent de la bouche. Puis, le crâne lui-même cède et s'effondre, broyant le cerveau et explosant l'œil compressé dans une cavité devenue trop petite. Elle se dit que ce n'est pas trop mal pour un premier essaie. Elle veut en savoir plus sur cette technique, mais elle ne peut pas s'y consacrer pour le moment, il lui reste encore tout le continent à conquérir. Les tuer serait une perte inadmissible et les changer en vampires serait une grave erreur, car eux seraient en mesure de menacer son règne s'ils obtenaient la vie éternelle. Elle se tourne vers les moines qui ont un mouvement de recul. Ils ont compris que, même s'ils disposent de ce cri si exceptionnel, elle est en mesure de les tuer avant même que le premier son ne sorte de leur bouche. Mais plus encore …

—Grises-barbes, retournez dans votre montagne et n'en sortez plus jamais. Bordeciel va tomber, l'histoire est en marche. Ne vous mettez pas sur sa route ou elle vous piétinera. Je suis Yeo-Yin, je suis l'enfant honni. Chantez mes louanges !

… elle est en mesure de les utiliser pour servir ses projets. Au fond d'eux elle dépose la graine de la peur et de la vénération. Leur voix portera loin et couvrira tout Bordeciel.

Le chant s'élève, d'abord lentement puis de plus en plus fort.

Mu werid wah Kiinvohind

Kulaas faal vulon ahrk sul

Mu bolog aaz mu vaat mir

Aal rek aak mu Mahfaeraak

…»

—Hin zahkrii fen zeim slen, Hin suleyk fen kren sil …

Elle réalisa soudain qu'elle était en train de chantonner et se tut. Se laisser emporter par d'anciens souvenirs était une chose, trahir sa présence en était une autre. Elle écouta un instant mais n'entendit rien. Elle finit rapidement de déchiffrer le texte en draconique mais cela ne lui apprit rien d'intéressant. La pierre qu'elle était venue chercher avait disparue et elle n'avait aucune piste pour savoir où elle se trouvait en ce moment. La seule chose à faire était d'attendre que l'enfant de dragon apparaisse.

La porte s'ouvrit brusquement et Yeo-Yin se dessina dans l'encadrement. À sa mine déconfite Silian devina que les choses ne s'étaient pas passées comme prévu et il ne posa pas de questions. De son côté il avait pris le temps d'aller interroger les habitants et la première personne a qui il avait demandé des informations lui avait appris qu'un dragon avait attaqué la tour non loin de la ville la veille et qu'une personne avait absorbée son âme. Ce dernier point lui paraissait étrange mais évoquait en lui des histoires que lui racontait son père quand il était petit. Il donna cette information à Yeo-Yin mais elle lui dit qu'elle était déjà au courant.

—Et nous nous rendons au château dans une heure, ajouta-t-elle. Alors enfile ces vêtements propres. Tu pueras toujours à cause de là chevauché de ces derniers jours mais au moins ça camouflera un peu l'odeur. Pour ma part, j'ai déjà fait trempette dans la rivière cette nuit.

Il s'exécuta en se disant qu'elle avait des mœurs bien étranges. Sûrement une coutume de pays plus

chaud. Ici, la température suffisait à peine à faire fondre la neige et se laver était une chose exceptionnelle, car faire chauffer de l'eau était compliqué et que, de toutes façons, après quelques semaines passées à être emmitouflé dans des vêtements on se retrouvait aussi sale qu'avant. Il apprécia quand même l'étoffe qui était à la fois douce et solide et de bien meilleur qualité que ce qu'il avait porté depuis des mois. Mais où trouvait-elle cet argent ? Comme elle lisait dans ses pensés elle lui donna la réponse.

—Il y a des planques un peu partout qui datent d'une époque lointaine où j'étais … assez riche. Ces planques sont généralement gardées par des morts-vivants ou des pièges ce qui fait qu'elles ne sont que rarement vidées par des aventuriers.

Il avait fini de s'habiller.

—Je suis prêt.

—J'ai dit que nous y allions dans une heure. En attendant, assieds-toi. Hier je ne t'ai pas lu mon histoire, alors je vais le faire maintenant. Et, comme ça, tu ne feras pas de cauchemars.

Elle sortit le livre de son manteau – lui arrivait-il de s'en séparer ? – et s'assit, imitée par Silian.

—Ou en étions-nous arrivés ? Ah, je m'en souviens. À l'aube de ma vie.

«*—Allez, il est temps de rentrer chez toi.*

Elle acquiesce en silence, puis sombre dans les ténèbres rassurant de l'évanouissement.

Lorsqu'elle reprend conscience et qu'elle regarde autour d'elle ce ne sont pas les murs de sa maisons qui lui font faces, mais les arbres éreintés par les âges de la forêt. A coté d'elle un feu brûlé, entourés de cailloux pour ne pas que les flammes se propagent. Le garde est là lui aussi. Elle se méfie, car maintenant elle se méfie de tout. Pourtant lorsqu'il prend la parole sa voix est sincère, et aucun signe de mensonges de trouble les eaux de son esprit.

—Je ne pouvais pas te ramener chez toi aussi vite, ton père aurait compris que quelque chose clochait. Je ne sais pas ce que tu as fait au légat mais je ne peux pas t'en vouloir. Si on me demande je dirais que je ne sais rien.

Elle ne comprend pas exactement ce qu'il veut dire même si les mots sont simples. Elle a été agressée et elle s'est défendue, comment pourrait-on le lui reprocher ? Elle sait cependant que quelque chose lui échappe, car cet homme à l'air réellement préoccupé.

—Je veux voir ma maman.

Sa mère ne l'a jamais protégé, ni contre son père ni contre rien. Mais cette fois elle ne pourra pas rester sans rien faire, car Yeo-Yin a décidé d'aller lui mettre directement dans la tête ce qu'elle a vécu.

—Allons-y. Tu peux marcher ?

C'est son esprit qui est fatigué, pas son corps. Son corps est faible et sera toujours ainsi, même s'il lui permet de marcher. Elle ne prend pas la peine de répondre et se lève. Ils marchent pendant quelques minutes puis elle reconnaît l'endroit et part en courant en direction de sa maison. La porte y est fermée et elle y tambourine jusqu'à ce que son père lui ouvre, une bouteille entamée à la main. Elle ouvre la bouche pour expliquer ce qu'il lui est arrivé, mais elle ne trouve pas de mots dans son langage d'enfant pour en parler. On lui a appris des mots comme « méchant » ou « mauvais » mais ils sont impuissants à donner corps à ce qu'elle veut dire. Finalement, elle fait la seule chose qu'elle sait bien faire et entre en contact avec l'esprit de son père pour lui montrer ce qu'elle a vécu. Elle projette son esprit et commence à déverser tout ce qu'elle garde en elle quand d'un seul coup sa vision devient noire. Elle ne reste inconsciente qu'une seconde et c'est le choc de

son corps s'écrasant contre le mur qui la ramène à elle.

—J't'ai dit d'pas faire ça !

Elle met plusieurs secondes à réaliser que son père vient de lui asséner une telle gifle qu'elle s'est évanouie avant de la ressentir. Elle est encore sous le choc mais lentement la stupéfaction laisse place à la colère. Une colère refoulée depuis des années. Ainsi, son père refusait d'effleurer le cauchemar qu'il l'avait envoyé vivre ? Elle est elle-même dépassée par cette colère qui arrive comme une vague, implacable et rasant tout sur son chemin. Elle se tourne vers son géniteur qui semble alors enfin réaliser que l'enfant soumise qu'il a vendu plus tôt dans la matinée est morte. Il lâche sa bouteille qui explose sur le sol mais Yeo-Yin n'entend même pas le bruit du verre. Derrière lui elle aperçoit sa mère assise sur la paillasse en train de pleurer.

—PiToYaBlE PeTiTe cHoSe !

Sa voix est éraillée, criarde et inégale à l'image de ses jambes qui se dérobent sous elle. Yeo-Yin perd le contrôle de son propre corps, dévorée par la haine. Puis, une nouvelle fois elle s'avance vers l'esprit de ses parents mais cette fois sans retenue ni précaution. Ce sont deux petites choses fragiles qui se débattent futilement alors qu'elle imprègne sans ménagement de ce qu'elle a vécu depuis des années. Sa mère se bouche les oreilles en se tapant la tête contre le mur pendant que son père s'enfonce des morceaux de bouteille brisée dans les yeux. De vaines tentatives.

Finalement, Yeo-Yin relâche son emprise mais non sans avoir au préalable marqué au fer rouge dans ces deux êtres un dévouement total à son égard, résistant à l'envi de les tuer ou de les enfermer à tout jamais dans ce calvaire. Paradoxalement la vie prend alors une tournure presque normale. Son père travail à heure fixe, ne boit plus, mange à heure fixe et ne bas plus sa femme – ni, bien sur, Yeo-Yin. Sa mère fait sa part de travail, cuisine et s'occupe des plantations. Il n'y a plus une parole d'échangée, car Yeo-Yin guide à la baguette ces deux êtres dont le libre arbitre a été enfermé au plus profond d'eux-mêmes. Elle, elle se repose et réfléchit à ce qu'elle va faire, maintenant. Le monde s'ouvre à elle, mais ce monde l'a tellement dégoûtée qu'elle ne veut plus avoir à faire à lui. Quelques jours passent puis, alors que rien ne l'annonçait, des personnes viennent frapper à leur porte. Ils ne présentent aucune pensée hostile même s'ils sont méfiants et elle leur fait ouvrir. Ce sont des magiciens, à en juger par leurs belles robes dont la seule étoffe est déjà hors de prix pour n'importe quel paysan, mais Yeo-Yin n'a plus aucune estime pour ces gens de cet autre monde. Lorsqu'ils aperçoivent le visage labouré du père de Yeo-Yin ils sursautent.

« Ce ne sont que des hommes sous leurs beaux habits. Ils ont peur – et même très peur – et ils puent autant que les autres lorsqu'ils ne se lavent pas. »

L'homme qui se tient devant les autres cache cette peur qu'il a laissé apparaître et reprend en essayant d'avoir l'air maître de lui.

—Yeo-Yin, n'est-ce pas ?

—Oui.

Elle ne voulait d'abord pas répondre, mais la curiosité a pris le pas sur sa méfiance. Si elle ne répond pas ils peuvent repartir comme ils sont venus et la laisser seule avec ses questions.

—Yeo-Yin, nous avons ici un ordre de l'empereur qui …

Sa voix s'éteint petit à petit. Est-ce l'expression de Yeo-Yin qui l'a interrompu ou est-ce qu'il a senti qu'elle était sur le point d'anéantir son esprit ?

—Yeo-Yin, nous vous demandons, nous vous prions, de bien vouloir venir avec nous.

—Pourquoi ?

Ce n'est pas une question, c'est un ordre mental de donner des explications.

—Le légat qui est venu ici il y a quelques jours est devenu fou et incapable d'exercer ses fonctions et même de diriger des hommes. L'empereur a fait mener une enquête qui a abouti sur vous. Nous pensons que vous êtes la cause de cela et nous avons besoin de vous, aussi bien pour défaire ce que vous avez fait que pour que vous nous expliquiez comment vous l'avez fait.

Il avait parlé d'une traite, sans reprendre sa parole et lorsqu'il eut finit-il semblait lui-même stupéfait. Il avait tout révélé, y compris des choses qui auraient dû rester secrète. Par fierté elle songe à refuser. Pourtant, ces personnes font quelque chose qu'elle peut comprendre : ils cherchent à savoir. Et ce questionnement fait écho au sien. Elle-même veut comprendre ce qu'elle est, pourquoi elle est différente et quelles sont ses limites et ses capacités. Elle se lève donc et les suit dehors ou attend un beau cheval d'un blanc parfait. Mais c'est un abruti, gâté par ceux qui le montent et qui l'admire alors qu'il n'a rien fait pour mériter cette admiration. Elle a déjà rencontré des rats avec une personnalité moins écœurante. Elle en profite pour faire que l'un de mages lui glisse un coup de pied. Le cheval, peu habitué à ces manières, piaffe, elle le fait taire et les voilà en route. Ils font d'abord un arrêt à l'auberge où l'homme est dans l'état où elle l'avait laissé – bavant et gesticulant comme s'il se battait contre des démons invisibles. Lorsqu'elle le voit ses souvenirs lui reviennent.

—Je refuse de le soigner.

Le mage se met à sa hauteur et pousse un soupir visiblement légèrement excédé.

—Écoute petite, je …

Le regard noir que lui lance Yeo-Yin le fait taire. Il reprend avec beaucoup plus de respect.

—Je ne remets pas en cause cette décision. Cependant, même s'il doit être punit pour ce qu'il a fait … eh bien il faudrait qu'il soit présentable lorsque nous le montrerons au roi. Sinon, il refusera de croire que tu … que vous avez le pouvoir que nous pensons que vous avez.

Elle réfléchit un instant puis prend sa décision. Elle touche cet esprit, non sans dégoût, et modifie légèrement ce qu'elle y avait laissé. Immédiatement l'homme se calme et s'endort.

—Il se réveillera lorsqu'il sera devant le Roi. Et une heure après, il mourra.

« Et c'est encore trop gentil pour ce qu'il mérite ».

Un silence suit cette déclaration mais pas aussi long que ce qu'elle avait prévu. Lorsque le mage prend la parole elle comprend pourquoi.

—D'accord. Cet homme n'est qu'un légat, on peut le remplacer. Ce qui est importe c'est ce que nous allons faire maintenant. Cette magie est unique, je n'en n'ai jamais vu de tel. Si tu … si vous êtes d'accord, nous allons l'étudier.

—À une condition.

Tous les hommes dans la pièce retiennent leur souffle et elle sent que si elle leur demande un domaine elle l'obtiendra. Mais ce n'est pas ce qui l'intéresse.

—À une condition, reprend-t-elle. Je veux apprendre, tout ce qui peut s'apprendre. Je veux apprendre à lire, à écrire, à compter. Je veux que les étoiles n'aient plus de secret pour moi, je veux tout savoir sur tout.

Le soulagement est presque palpable. Sa demande ne représente rien pour eux. Et, pour elle, c'est un rêve qui commence. »

Yeo-Yin referma la livre et, d'un geste digne d'un illusionniste, le fit disparaître dans les plis de son long manteau.

—Nous devons y aller maintenant, si nous ne voulons pas être en retard.

Silian n'était jamais rentré dans un château et celui-ci lui fit forte impression. Le tapis, le haut

plafond, l'escalier, le sol parfaitement propre … c'était magnifique et surtout intemporel. Dans mille ans les gens, à la condition que ce château existe encore, les gens qui le visiteraient ressentiraient ces mêmes émotions. Le Jarl était assit sur son trône, sa huscarl à sa droite et son magicien à sa gauche. Ce dernier semblait nerveux et Silian se dit qu'il savait probablement que Yeo-Yin était une vampire. L'entretien fut très bref mais courtois. Elle demanda où se trouvait l'enfant de dragon et le Jarl lui indiqua qu'il devait être en route vers le Hrothgar. Elle le remercia pour ces informations et après avoir obtenu le droit de prendre congé se retourna et commença à partir. Et c'est là que les choses se compliquèrent. Elle ne s'était pas éloignée de deux pas que le mage sortit de son hésitation et dégaina une dague dont les reflets étranges indiquaient qu'elle était enchantée.

—Tu ne t'en iras pas comme ça, créature de Molag Bal ! Gardes, ne la laissez pas partir !

Il y eut un instant de flottement puis les garde convergèrent sur eux.

—Assez !

C'était le Jarl qui avait crié. Il était usé par les années mais sa voix parvenait encore à prendre un ton dont l'autorité ne permettait pas de la remettre en cause.

—Farengar, j'espère que tu as des explications à fournir !

Le magicien semblait désemparé.

—Mais…mais je … mais, enfin … c'est une vampire !

—Tu crois que je l'ignore ? Tu me prends pour un imbécile ?

Il ne pouvait pas répondre « oui », bien sur. Mais il ne pouvait pas répondre « non » non plus. C'est ce qu'il fit, cependant. Et comme prévu …

—Donc tu sais que je sais que c'est une vampire et tu décides d'outrepasser ma décision de la laisser partir ?

Le magicien essayait de se raccrocher à quelque chose. Il était vieux, peut-être même plus que le Jarl mais il avait passé le plus clair de son temps à étudier la magie et il avait une vision très manichéenne du monde. Le Jarl se calma un peu et reprit.

—C'est peut-être une vampire mais c'est surtout une personne qui s'est montrée très polie et qui a respecté le protocole et l'étiquette au mot. C'est rare, et même le dovahkiin n'a du qu'à ce rang que je ne le fasse pas jeter dehors par la garde tellement ses manières étaient déplacées.

Le magicien était maintenant scandalisé.

—Elle va probablement essayer de tuer le dovahkiin et tous nous condamner. Ce n'est pas une histoire de protocole, ce … c'est … elle doit mourir !

Le Jarl tourna la tête vers Yeo-Yin et lui demanda d'une voix où se mélangeaient la lassitude et l'agacement.

—Vous comptez tuer le dovahkiin ?

—Absolument pas, mon Jarl. Et …

Elle se tourna vers le magicien.

—… avec tout le respect que je voue à votre connaissance et à votre dévouement pour protéger votre pays je me dois de vous indiquer que vous êtes dans le faux. Je ne suis pas le porte-parole de ce que vous appelleriez les miens, mais je peux vous assurer que très vite ils auront tout autant à cœur que vous de régler le problème des dragons. Les gens ne voyagent plus, ou tout au moins pas sans une escorte lourdement armée, et les gardes ont probablement été renforcées dans tous les villages et dans toutes les villes. Si les choses arrivent comme elles semblent se profiler, alors le problème des dragons deviendra rapidement quelque chose qu'aucune faction dans Bordeciel, et

même dans tout Tamriel, ne souhaitera voir perdurer. Mais je prends votre emportement comme une marque de respect à mon endroit …

Elle se tourne à nouveau vers le Jarl.

—Et votre calme, mon Jarl, comme une marque de discernement.

Le Jarl se frotta le menton avec un sourire moqueur.

—Vous maniez bien les mots, je ne peux pas le nier. Nous autres, nordiques, nous préférons faire parler l'épée mais je dois admettre que cela a tendance à nous attirer des ennuis. Je ne peux pas dire qu'il nous faudrait plus de gens comme vous, car je ne veux pas qu'il se dise que j'approuve l'existence d'un vampire, mais … enfin, vous comprenez ce que je veux dire.

—Parfaitement, et j'en suis honorée.

Elle fit une nouvelle révérence et sortie, accompagnée par Silian. Il l'avait vu jouer la demoiselle fragile pour manipuler le garde et il venait de la voir jouer le rôle de l'aristocrate distinguée pour séduire – d'une autre façon – le Jarl. Le sourire que celui-ci avait eut indiquait clairement qu'il pensait avoir vu clair dans le jeu de Yeo-Yin. Mais en réalité il avait juste montré qu'il était tombé dans son piège. Yeo-Yin avait joué exactement le jeu qu'il voulait voir : elle avait joué la personne intelligente, mais s'était laissé « démasquer » pour le flatter à un endroit où peu de gens devait lui faire des compliments : l'intelligence. Une personne comme ça avait sûrement un actif guerrier important mais ne devait pas exceller dans les jeux de l'esprit. Yeo-Yin lui avait offert un duel mental, une entente de non-dits et lui avait fait goûter à ces jeux si compliqués de vie en haute société ou le Jarl devait passer pour un paysan dès qu'il ouvrait la bouche.

Silian se rendit alors compte que Yeo-Yin était en train de l'observer d'un air étonné. Ce qui l'étonna, lui, encore plus, car il n'avait absolument aucune idée de ce qu'il avait pu faire pour réussir à étonner cette personne pourtant toujours si flegmatique. Elle lui donna la réponse.

—Tu me surestimes. Et ce n'est vraiment pas du tout quelque chose que j'ai à dire souvent. Non, je ne suis pas le monstre de manipulations que tu imagines. C'est un homme bon, même s'il n'est pas exceptionnel dans ce domaine. Il a conscience d'être dépassé par ce qui arrive dans le monde et la charge qui pèse sur ses épaules est déjà bien assez lourde pour ne pas qu'il aille chercher encore plus d'ennuis auprès d'une vampire qui semble ne pas vouloir en créer. C'est un homme simple et qui a pris un des partis les plus raisonnables pour un mortel, qui est celui de résoudre les problèmes qui se présentent devant lui au jour le jour et d'essayer de ne pas en créer de nouveaux. Ne pas faire de vague inutilement. Je n'ai aucune raison de manipuler un tel homme.

—Et pour ce que tu lui as dit, c'est vrai ? Que les vampires allaient essayer de résoudre le problème, c'est exact ?

L'expression de Yeo-Yin était indéchiffrable et sa réponse ne l'éclaira pas beaucoup.

—Si ce que je pense est en train de se réaliser, le monde entier aura bientôt à cœur de régler ce problème.

Puis elle ajouta :

—Et ne me tutoies plus.

« Le Haut-Hrothgar … ».

Cela faisait des années qu'elle n'y avait pas pensé, peut-être même des dizaines d'années. Mais cela s'expliquait facilement par le fait qu'elle n'avait pas non plus été au nord de Tamriel depuis longtemps et que cet endroit semblait vivre dans une bulle hors du temps, un endroit où les traditions pouvaient perdurer bien plus longtemps que sous d'autres climat. Ici, chaque pierre de chaque maison de chaque village semblait avoir son histoire. Tout était chargé de passé et cela se

ressentait jusqu'au cœur des conversations où les gens évoquaient des légendes comme si il s'agissait de faits réels et récents. Dans un tel contexte il était difficile de savoir ce qui était vrai et ce qui ne l'était pas et elle était persuadée qu'une personne n'aurait aucun mal à profiter de cette mentalité si portée sur les légendes pour en tirer profit. Est-ce que l'enfant de dragon était réellement de retour ou est-ce qu'une personne ayant aperçu le dragon s'était autoproclamée enfant de dragon et avait laissé courir la rumeur ? Le Jarl lui-même ne lui avait que rapporté des propos qu'il avait entendu, il n'avait rien constaté de ses yeux. Elle s'en voulait de ne pas avoir fouillé l'esprit des autres personnes présentent dans la pièce mais elle était fatiguée de le faire tellement il était difficile de savoir ce qui était vraiment vrai et ce qui était imaginé. Il était bien plus simple de soutirer des informations à une personne en train de mentir, car cette personne pensait clairement à ce qu'elle cherchait à dissimuler. Elle avait croisé des gardes qui avaient en eux l'image d'un dragon dont l'âme se faisait aspirer par quelqu'un – ce qui laissait supposer que l'enfant de dragon était bien réel – mais elle en croisait aussi des qui pensaient et qui étaient persuadés d'êtres des enfants de dragons. Et c'était là tout le problème : ils étaient sincères, même lorsqu'ils affabulaient, ils se persuadaient eux-mêmes, brouillant ainsi mieux leurs pensées que n'importe quel menteur.

Mais tout cela n'avait au final que peu d'importance. La réponse à ses questions était là, en haut de la montagne.

—Je suppose que nous partons.

C'était Silian. Elle n'avait pas besoin de lire ses pensées pour savoir qu'il en avait marre de voyager mais elle n'y pouvait rien. À moins que …

—Non, je peux envoyer un messager là-bas, pour qu'il se renseigne auprès des grises-barbes. Nous n'aurons plus qu'à attendre son retour ici.

Il était rare qu'elle fasse des concessions ou même qu'elle fasse attention à une autre personne qu'elle mais cette fois cela arrangeait ses affaires.

—Et qu'est-ce que nous ferons en attendant son retour ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre mais une clameur l'interrompit. Une voix forte s'éleva et intima aux passants de s'écarter.

—Nous représentons le Thalmor, écartez-vous si vous ne voulez pas finir en prison.

C'était un groupe de trois personnes, des hauts-elfes, riches si elle se fiait à leurs vêtements. Elle commença à aller à leur rencontre mais Silian la retint par la manche. Sans se retourner, elle lui déboîta un doigt, puis continua sa route, marchant au milieu du chemin. Elle n'eut cependant pas le temps d'arriver à leur hauteur, car une autre personne, visiblement en colère, s'interposa devant eux.

—Dégagez, cette terre appartient aux nordiques !

Avec une telle entrée en matière il était évident que la situation n'allait pas en rester là et la réaction ne se fit pas attendre.

—Nous savons somme ici, car une personne prêche le culte de Talos. Disparaissez, ou vous finirez pendu au bout d'une corde à côté de lui.

—Je vous retourne le conseil. Foutez-le camp avant que je ne me décide à vous éviscérer.

Joignant le geste à la parole il dégaina son épée. Malgré le fait qu'elle fut de mauvaise facture, en fer et mal entretenue et malgré le fait qu'à un contre trois il n'avait pas grande chance de s'en tirer, cela fit reculer les nouveaux arrivants. Ils firent semblant d'être indignés mais en réalité ils avaient peur.

—C'est un scandale. Gardes, gardes, arrêtez cet homme, il viole le traité de l'or blanc.

Les gardes se regardèrent entre eux, visiblement indécis puis l'un d'eux pris la parole pour les

autres.

—Nous, on est là pour protéger la ville des brigands et des animaux. On sait qu'c'est important la politique et tout ça, mais …

Il ne finit pas sa phrase mais le ton était clair : ils n'interviendraient pas. Et c'était en fait le sentiment général, car même les passants étaient indécis. Ces mêmes badauds qui criaient haut et fort que Bordeciel était la terre des nordiques comprenaient parfaitement que se mettre l'empire à dos n'était pas une bonne chose. Ils n'étaient pas hostiles à l'empire ou à l'existence de traités, mais refusaient de disparaître dans les méandres d'un gouvernement bien trop grand pour eux. La situation était bloquée, mais Yeo-Yin pouvait voir dans les esprits que la tension montait et qu'il n'était plus qu'une question de secondes avant que cela ne tourne au bain de sang. Car les indécis passeraient à l'action si le sang se mettait à couler et que malgré la grande lâcheté qu'elle lisait dans les esprits des trois représentants du Thalmor, elle pouvait voir sans peine qu'ils n'étaient pas faibles. Elle repensa au Jarl et se dit qu'elle lui devait bien de lui éviter ça. S'introduisant dans les esprits des uns et des autres elle calma le jeu, mais elle prit bien soin de ne pas y aller trop brusquement. Ce n'était pas son pays, ce n'était pas son combat ni plus réellement son monde. Cela eut l'effet escompté. Les Thalmors se drapèrent dans ce qui leur restait de dignité et lâchèrent un « ça ne se passera pas comme ça » avant de tourner les talons et de repartir tête haute. Elle avait également insufflé une très légère crainte dans l'esprit du nordique qui fut juste suffisante pour l'empêcher de lancer une remarque désobligeante qui aurait forcément entraîné un carnage.

Elle se demandait encore si elle avait eut raison d'intervenir quand Silian arriva près d'elle en se tenant le poignet, tentative maladroite pour contenir la douleur d'un doigt démit. Toujours sans le regarder et sans réellement sortir de sa réflexion, elle le lui ré-emboita. Il geint :

—Pourquoi t'as fait ça ?

Comme piquée au vif elle se retourna brusquement et, le soulevant par la gorge, le plaqua contre un mur.

—De une, je t'avais bien dit de ne pas me toucher, alors estime-toi heureux que je ne t'ai pas brisé le bras en deux endroits comme j'avais dit que je le ferai. De deux, à partir de maintenant, si tu me tutoies encore une fois je t'arrache la langue pour être certaine que tu ne t'avises plus de le faire. De trois, je n'ai pas l'habitude d'expliquer ce que je fais à mon steak, ni à mon animal de compagnie. Tu es l'un et si tu ne veux pas devenir l'autre je te conseil de ne pas oublier à qui tu parles.

Elle le relâcha et pendant qu'il reprenait son souffle elle se dit qu'elle s'était peut-être trompée sur son sujet. Finalement, à force de chercher quelque chose elle s'était peut-être imaginée à tort l'avoir trouvé. Par ce geste, lorsqu'il avait tenté de la retenir, il avait plus déçu ses attentes que par toutes les faiblesses qu'il avait montrées jusqu'alors. Pourtant, lorsqu'elle regardait au fond de lui elle voyait cette petite chose si rare chez les mortels, il n'y avait aucun doute là-dessus. Le remède à la cause de cette déception était en train d'arriver, il lui suffisait d'attendre. Et pour la première fois depuis longtemps cette attente lui pesait. Elle finit par tourner les talons et s'éloigner.

Silian tentait de reprendre son souffle mais sa gorge lui faisait mal à chaque respiration. Il n'arrivait pas encore à prévoir les réactions de Yeo-Yin et celle-ci échappait encore à sa compréhension. Elle s'était soudain énervée, alors que rien n'expliquait ce changement de comportement si brusque et inattendu. Lorsque finalement il eut repris le contrôle de sa respiration et qu'il releva la tête elle avait disparu. Est-ce ainsi que les choses s'achevaient ? Depuis qu'il avait admis en lui la raison pour laquelle il la suivait, il s'était souvent demandé comment leurs chemins se sépareraient mais dans aucun des scénarios qu'il avait pu imaginer les choses ne s'étaient passées ainsi. Il pensa à héler son nom puis se dit que cela risquait de l'énerver encore et que, cette fois, il y laisserait la vie. Il se releva et, comme des points rouges revenaient devant ses yeux, s'adossa au mur pour ne pas perdre l'équilibre. Il ne savait pas où elle était passée mais déjà il sentait quelque chose grandir en

lui qu'il mit un temps à identifier. Elle lui manquait. Il se dit d'abord que c'était particulièrement idiot puisqu'elle n'était pas partie depuis 5 minutes et qu'elle s'était déjà absentée pendant bien plus longtemps que ça, puis il réalisa avec horreur qu'elle lui avait également enlevé toutes les barrières mentales, ces fameuses barrières contre lesquels il avait protesté lorsqu'il en avait appris l'existence. Cela sonnait de plus en plus comme un départ définitif. En plus de ça les souvenirs de ces derniers jours affluaient massivement dans son esprit et il ressentait des choses qu'il n'avait pas du tout ressentit lorsqu'il avait vécu ces instants, et ce sentiment était étrange et déplaisant. Il fixait le sol et releva la tête brusquement, espérant qu'elle fut là en face de lui mais seul la lumière du soleil se reflétant sur les pavés vint éclairer sa rétine. Elle n'était plus là, c'était finit.

« Va te saouler à la taverne du coin, la vie continue. Rappelle-toi ce que tu faisais avant de l'attendre : tu attendais de crever comme un chien en te bourrant la gueule. Eh bien, rien ne t'empêche de recommencer, la vie est belle ! ».

Il aurait voulu avoir quelque chose à répondre à cette petite voix insupportable mais il dut admettre qu'il n'avait rien à dire. Yeo-Yin lui avait offert une bouffée d'air frais avant le grand plongeon, et il devait au moins être content pour cela. C'était une vampire, elle avait des milliers d'années et une conception du monde qui visiblement était très différente de la sienne, ainsi qu'un goût prononcé pour les voyages. En tout point ils étaient différents et espérer une autre fin que celle-là aurait été stupide. Ou, plutôt, avait été stupide, car il y avait cru.

—Yeo-Yin…

Le nom était sortit de ses lèvres comme un souffle, sans qu'il ne le veuille vraiment. Comme les larmes lui montaient aux yeux il décida de suivre ce conseil intérieur et guidé par les relents d'alcool qui ne devaient jamais quitter la ville se dirigea vers la taverne, la « Jument Pavoisée ». L'agitation à l'intérieur le réconforta un peu, car il avait l'impression de retrouver une famille tellement elle était similaire à celle de la taverne où …

« La taverne où tu as rencontré Yeo-Yin »

Il se dirigea rapidement vers le comptoir et vida cul-sec le premier verre qu'on lui présenta. L'alcool était fort et lui brûla la gorge mais il en demanda un autre qu'il avala de la même manière.

—Allez-y doucement quand même.

Il jeta un regard noir à la femme derrière le comptoir – ou du moins essaya, car sa vision se troublait déjà un peu et il n'était pas certain de ne pas avoir fustigé du regard le mur du fond.

—Mais non, il a raison l'voyageur. Et i' veut pas faire un concours ? C'moi qui paie.

C'était une bonne occasion pour boire à l'œil et il accepta. Quelques verres plus tard, son généreux mécène ronflait sur le comptoir mais Silian était encore trop lucide pour ne pas penser à Yeo-Yin, même s'il avait mal derrière les yeux à cause de l'alcool. Il se dit qu'il ne devait pas renvoyer une bien belle image à ainsi retourner à l'alcool dès que la moindre difficulté se présentait. Yeo-Yin avait eut raison de partir, il n'était qu'un alcoolique qu'elle avait eut la gentillesse de sortir de son trou pour …

« Force les doses ou on n'arrivera à rien ».

Judicieux conseil.

—Bonnez doi la mouteille.

« C'est à peu près ça ».

—Voila. Mais je vous préviens que si vous commencez à tout saccager je vous fais jeter dehors par la garde.

Il apprécia ses remontrances qui lui rappelaient la vampire. Il perdit peu à peu la notion du temps jusqu'au moment où il émergea pour constater que le soleil s'était couché et qu'il dormait sur

l'épaule d'un homme très velu, sans chemise, et qui sentait l'urine. Un bruit qu'il ne parvenait pas à identifier l'agaçait et il mit plusieurs minutes à comprendre qu'il s'agissait d'une personne qui lui parlait. Il se revit alors tel qu'il était quelques jours au par avant et se dit qu'il n'avait pas mit longtemps à revenir au fond du gouffre. Il se rappelait que ce soir-là une personne lui racontait sa vie et qu'il ne l'écoutait pas, trop saoul pour suivre le fil d'une histoire. Et la porte s'était ouverte et …

Comme si ses pensées s'étaient matérialisées la porte s'ouvrit et il se tourna vivement vers elles, persuadé de voir Yeo-Yin dans l'ouverture. Ce n'était pas le cas même si le jeune homme avec son manteau avait un air de ressemblance. Il tenait à la main un rouleau de papier qu'il leva et dit :

—J'ai un message pour une personne du nom de Silian Valius.

« Ne va pas le chercher ».

Sans tenir compte de cet avis intempestif il leva une main et émit un braillement qui, par chance, fut compris par le messager. Silian était persuadé qu'il s'agissait d'un message de Yeo-Yin et déroula le parchemin pour se rendre compte que sa vision était trop trouble pour qu'il arrive à le lire. Le messager le repris et lui fit la lecture :

—Nous sommes au regret de vous annoncer le décès d'un de vos proches, votre père. Une enquête est en cours, car la mort n'est pas naturelle mais il semblerait que la Confrérie Noire soit à l'origine de ce crime crapuleux, étant donné que ce crime était signé. Étant donné également que vous êtes la seule personne connue qui ait un lien avec lui et que par le droit du sang vous héritez de ses terres, tenant compte du fait que vous devez un somme importante pour le règlement des soins que vous avez acheté et dont vous n'avez jamais réglé le montant, les terres seront saisies et vendues pour payer vos créanciers. Nous vous adressons nos plus sincères condoléances.

Son esprit était encore embrumé mais pas assez pour ne pas comprendre ce qu'il venait d'entendre. Ainsi sa fuite éperdue pour sauver sa vie avait entraîné la mort de la personne qui était à l'origine de cette fuite. Et la perte de ses terres. Il s'attendait à une remarque caustique de cette petite voix intérieure mais seul le silence y répondit. Yeo-Yin était partie, son père était mort et même cette voix insupportable qui se moquait de lui en permanence venait de lui tourner le dos. Il était seul.

Le froid lui brûlait la chaire encore plus que le feu n'aurait pu le faire. Elle avait le souffle court et les muscles endoloris mais appréciait énormément cette fatigue. Elle s'était finalement décidée à monter au Haut-Hrothgar en escaladant la paroi et malgré ses aptitudes physiques exceptionnelles qui lui permettait de faire des bonds de plusieurs mètres de haut elle peinait à progresser. Le vent et le froid y était pour beaucoup. Le vent, car elle craignait à chaque instant qu'une bourrasque l'arrache de la paroi et la jette dans le vide. Le froid, car la plupart des surfaces étaient gelées et glissantes, ce qui rendait son ascension encore plus difficile. Mais ce danger l'excitait et pouvoir enfin utiliser pleinement son corps alors qu'elle était généralement contrainte de retenir chacun de ces gestes la remplissait d'un sentiment de satisfaction trop rarement éprouvé.

Elle arriva à une corniche et après s'être hissée dessus s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. La vue était grandiose même si le soleil se reflétant sur la glace était presque aveuglant. Elle regarda en haut pour évaluer quel distance elle était du sommet mais l'angle de la paroi masquait cette information. Après avoir regardé en haut et en bas elle balaya des yeux les cotés de la corniche et découvrit avec stupéfaction un squelette enfoui dans la neige. Comme il était arrivé là, elle n'en avait aucune idée. Elle rampa vers ce tas d'ossement et découvrit qu'une corde raidie par le froid était attachée à la fois à son poignet et à une pioche cassée. Son crane était fracassée et il tenait fermement dans sa main droite cet outil inutilisable. Son autre main était crispée sur un message, ou du moins l'avait été, car dès qu'elle eut touché les ossements ils se séparèrent. Un coup de vent soudain fit s'envoler le papier mais, toujours aussi vive, elle se rattrapa au vol. Il était ancien et cette langue n'était plus parlée depuis plusieurs siècles mais Yeo-Yin avait la chance de la connaître.

« 1E 1402, 15, Ombreciel.

Ils ne m'auront pas. La mort s'est répandue dans le pays et personne n'est à l'abri. Je sais que s'ils me trouvent, ils me tueront et je ne leur laisserais pas ce plaisir.

J'ai mis des pièges dans l'entrée de la grotte où je me suis réfugié. Je peux partir d'ici à tout moment par une porte dérobée et les enfermer dans cette grotte à tout jamais. Ils ne m'auront pas.

1E 1402, 17 Ombreciel.

Ils sont arrivés jusqu'ici. J'ai dû fuir en catastrophe et je sais maintenant qu'ils me chercheront sans relâche. Je pourrais détruire ce qu'ils veulent et mettre fin à mes jours, mais je ne peux me permettre de laisser disparaître ainsi quelque chose d'aussi important. Je ne peux pas non plus le dévoiler, car Elle ne doit pas l'apprendre. Je dois le cacher à un endroit sur.

1E 1402, 23 Ombreciel.

J'ai décidé de me rendre au Haut-Hrothgar pour y cacher ce que j'ai volé. Je ne peux pas prendre les routes, car je ne peux plus faire confiance à personne. Je suis parvenu à me procurer une corde et une pioche et maintenant je vais remettre ma vie à dame nature et espérer arriver au bout de mon voyage. J'ai de la nourriture mais pas beaucoup, car le plus petit poids que j'aurai à transporter pourrait m'empêcher d'y arriver. Lorsque je regarde ces falaises la peur me noue le ventre. J'ai envie de renoncer, mais ma quête va bien au-delà de ma propre vie. De toute façon, même si je parviens à me faufiler dans ce temple et à y cacher ce document je devrais ensuite mettre fin à mes jours, car s'ils me prennent en vie … si Elle me prend en vie elle n'aura aucun mal à me faire trahir ce que je suis maintenant.

1E 1402, 25 Ombreciel.

J'ai cassé ma pioche. Maintenant, je ne peux plus continuer à monter et il m'est impossible de descendre. Si j'appelle au secours et que l'on vient me chercher, Elle sera prévenue et j'aurai échoué. Je vais donc mourir ici.

1E 1402, 26 Ombreciel.

J'ai froid, j'ai tellement froid. Ici, le vent ne cesse jamais de souffler. J'ai entrepris de creuser une cavité dans la paroi pour y entreposer le livre. J'aurai aimé qu'il soit au temple des grises-barbes pour être sur qu'une personne le retrouve un jour, mais si je peux le cacher ici je n'aurai pas complètement échoué. J'ai vraiment froid. J'espère que je pourrais au moins voir le soleil se lever pour la nouvelle année. Je ne dois pas perdre trop de temps à écrire, car l'inactivité pourrait bien m'être fatale. Je dois continuer à gratter la paroi avec ce qu'il reste de ma pioche.

1E 1402, 28 Ombreciel.

J'ai vu un dragon ! Je ne suis pas sur qu'il ne s'agissait pas d'un rêve, mais je l'ai vu voler et s'arrêter en face de ma corniche. Il m'a observé longuement puis il est repartit. Est-ce que je deviens fou ? Est-ce qu'ils m'ont en fait attrapé et que tout ce cauchemar glacé n'est qu'un rêve ?

1E 1402, 29 Ombreciel.

Le dragon est revenu et il m'a parlé. Il m'a demandé qui j'étais et ce que je faisais là. Je ne lui ai pas répondu. Je sais maintenant que je suis en train d'imaginer tout cela. Je ne savais pas comment

Elle faisait pour tordre l'esprit de ses victimes, pour transformer ses pires ennemis en gentils servants. Maintenant je sais. Ce dragon est une illusion, comme tout le reste. Je ne dois pas les laisser me faire parler. Lorsque je prends la pioche cassée dans ma main le contact de ma peau contre ce bois gelé me parait pourtant si réel. Si je saute d'ici, ce rêve me fera sûrement croire que je suis paralysé mais ne me tuera pas. Je dois mettre fin à mes jours moi-même. Est-ce ma vie qui va se terminer ou un rêve, une illusion ? Je ne sais pas, mais dans tous les cas il faut que cela cesse, maintenant. »

Yeo-Yin resta immobile pendant quelques minutes puis relu le message. Il n'était pas signé et les événements remontaient à trop loin pour qu'elle se souvienne de qui il s'agissait. Elle n'avait pas le temps ni les produits ici pour faire de la méditation contemplative et elle glissa le papier dans l'une de ses poches avant de s'atteler à chercher la cavité qu'il mentionnait. Elle ne mit pas plus d'une minute à la trouver, car elle était mal dissimulée derrière un rocher. À l'intérieur se trouvait un livre, scellé par une chaîne et qui semblait intact malgré les années, ce qui l'étonna au plus haut point. Pour qu'un livre se conserve aussi longtemps il devait être sous l'emprise d'une magie. Elle le prit et essaya de retirer la chaîne puis de la briser mais rien n'y fit. Elle semblait collée au livre, probablement par un sortilège et si elle essayait encore de la retirer par la force le sortilège pouvait bien détruire le précieux objet. Elle le rangea donc dans son manteau à côté du papier et, satisfaite de cette découverte aussi inattendue que mystérieuse, reprit son ascension.

Silian commençait à peine à dessaouler mais l'âpre constatation qu'il n'avait plus de quoi se payer à boire s'imposait à lui de plus en plus inexorablement. Il avait passé les dernières heures à regarder le plafond et à contempler les trous dans le bois qui semblaient danser et s'amuser follement devant ses yeux. Ils s'étaient calmés, signe évident qu'il était en train de reprendre pied dans la réalité. Etant contraint à réfléchir il décida de se pencher sur son cas, même si cela n'était guère agréable. D'une part il devait bien admettre que jusqu'à maintenant il ne s'était pas comporté de la meilleure façon possible. Il avait fait des bonnes actions comme celle de s'endetter pour soigner son père, mais dans l'ensemble le tableau était noir. Il était un lâche, il fuyait ses responsabilités et avait des problèmes avec l'autorité. En cela il n'était pas si différent de Yeo-Yin et pourtant, passé ces points communs, un monde les séparait. Il avait déjà fait ce constat mais maintenant une autre pensée venait lui occuper l'esprit. S'il devenait vampire lui-même peut-être aurait-il le temps de traverser ce monde qui les séparait. L'idée en elle-même le choquait malgré son état d'alcoolisme encore avancé. On lui avait inculqué depuis qu'il était en âge de comprendre les mots que les vampires représentaient – avec les loups et les daedras – les pires créatures en ce monde. Ce type de vie devait pourtant offrir un point de vue sur le monde complètement différent. Il fuyait ses responsabilités parce qu'il savait que de toute façon la vie n'était pas éternelle et qu'il n'avait pas envie de passer toute son existence à essayer de bâtir une chose qu'il n'aurait jamais le temps de voir terminée. L'idée germa alors dans son esprit qu'il s'agissait peut-être d'une constatation que d'autres personnes avaient faites avant lui, en particulier les dirigeants de ce monde. Un paysan acceptait de rester paysan toute sa vie parce qu'il savait qu'il n'était que de passage ici-bas et qu'il acceptait sa vie médiocre uniquement pour ne pas en avoir une encore pire pour le temps où il était condamné à la supporter. Ce même paysan, avec la possibilité de construire quelque chose au travers des siècles, se serait sûrement révolté d'une façon ou d'une autre. Les vampires étaient peut-être relégués au rang de paria uniquement pour qu'ils n'offrent pas au monde une nouvelle façon de vivre qui aurait remit en cause le pouvoir des puissants.

L'idée était farfelue, mais il la trouva satisfaisante. C'est alors qu'une autre idée s'imposa à lui, tellement simplet et évidente qu'il fut surprit de ne pas y avoir pensé plus tôt. Yeo-Yin était partie et elle ne reviendrait probablement jamais. S'il se lançait à sa recherche, il mourrait probablement de vieillesse avant de la retrouver. Mais pas s'il devenait un vampire. En tant que vampire il aurait tout le temps de la retrouver, de lui montrer qu'il valait mieux que ce qu'il lui avait montré jusqu'à maintenant, et de repartir à l'aventure avec elle. Il se leva tant bien que mal, chancelant mais motivé. Le sol tanguait et ses jambes étaient flageolantes mais il parvint à sortir de l'auberge et à

retourner chez la vieille femme où Yeo-Yin l'avait laissé la veille. Il voulait récupérer ses affaires mais que la vampire y avait laissé les siennes, au moins en grande partie. Il ne savait pas s'il devait prendre cela comme un cadeau d'adieu ou un signe qu'elle allait revenir mais opta pour la première option. D'une part parce que jusqu'à maintenant le destin ne semblait pas être très gentil avec lui, d'autre part parce que cela lui permettait au moins de lire ce qu'elle avait laissé, l'âme en paix. Et c'est avec une grande déception qu'il se rappela que le livre n'était pas écrit dans sa langue. Sur la première page s'alignait des symboles qu'il n'avait jamais vus. Il essaya de se rappeler le début de l'histoire puis se dit que même s'il trouvait les mots exacts qu'elle avait prononcés cela ne lui expliquerait pas comment lire ce qu'il avait sous les yeux. Puis il se rappela que la première parole prononcée dans le récit était celle du père lorsqu'il avait donné le nom à sa fille, « Yeo-Yin ». À la première page, après quelques lignes de symboles se trouvait effectivement le tiret indiquant classiquement une prise de parole, suivit de 7 symboles.

Au moins maintenant il pouvait écrire son nom. Cela ne lui servait à rien mais par cette petite découverte il avait retrouvé un peu de bonheur. Le reste du livre était remplit de symboles équivalent et au bout de quelques minutes à se prendre la tête à essayer de comprendre quelque chose il abandonna. Il n'était pas capable de le lire mais maintenant qu'il voulait devenir vampire il savait qu'il avait le temps d'apprendre cette langue pour finir de lire l'histoire qu'elle ne lui raconterait plus. La seule chose qu'il lui restait à faire était de trouver un vampire, et par chance il en connaissait un : Babette.

Du haut de la montagne la vue était fascinante, mais quelque chose d'autre retint l'attention de Yeo-Yin : un dragon. Il semblait dormir mais elle sentait que son esprit était bien éveillé et qu'il guettait ses mouvements. Elle ne détecta aucune trace d'agressivité, juste de la curiosité, mais resta tout de même sur le qui-vive. Elle ignorait ce qui poussait les dragons à attaquer et cela pouvait tout aussi bien être la faim ou la colère que l'envie de s'amuser, comme pour les smilodons. Mais contrairement aux smilodons les dragons pouvaient parler et après s'être trituré l'esprit pendant quelques instants elle se rappela le salut.

—Drem yol lok.

La prononciation était mauvaise mais le dragon sembla comprendre. Il ouvrit les yeux, étonné.

—Comment une vandhin – une jeune fille – peut Tinvaak dov – parler draconique ?

—Nid vandhin. Je suis une vampire. Et je souhaite te parler.

—Parler … qu'est-ce que nous pourrions bien faire d'autre ?

Elle crispa son corps, prête à bondir.

—Je pourrais te tuer.

Le dragon la considéra, longuement. Puis il dit :

—Oui, tu le pourrais.

Le tutoiement l'agaça un peu mais elle considéra que venant d'un dragon qui était probablement encore plus vieux qu'elle, elle pouvait l'accepter. Le dragon reprit :

—Si je ne me trompe pas, tu es Kiinvohind, l'enfant indésiré. Ici, les nouvelles mettent des années à arriver. Pourtant, lorsqu'un kiir se dit vampire et gravit ma strunmah en un sul, je sais qui il est. Ta réputation … t'a précédé.

Il semblait fatigué comme en témoignait sa dernière phrase qui s'était finie en un souffle, grave et profond et c'était qui était normal compte tenu du fait qu'il ne devait probablement jamais parler à personne.

—Dragon …

Elle chercha son nom dans son esprit.

—Paathurnax, les dragons sont de retour. Même si je n'ai jamais connu l'époque de leur règne, je sais ce que les prophéties disent sur leur retour. Est-ce que I-Ma-En, est-ce que mange-monde est revenu ?

—Il est revenu, et le dovahkiin est déjà en marche vers son destin.

—Mais pourquoi est-il revenu ?

—Je l'ignore. Mais il reviendra toujours, c'est une évidence. I-Ma-En, en ta tinvaak, ne peut être tué. Il a un rôle à jouer, tout comme toi.

—Comment ça ?

—Lit ce livre que tu as trouvé sur ma montagne. Il a été tenu loin de ta connaissance pendant bien longtemps, car son possesseur essayait de retarder l'inévitable, comme le dovahkiin tente d'arrêter Alduin.

—Il est scellé.

—Permets-moi de te l'ouvrir.

Il ferma les yeux et sembla chercher dans sa mémoire un souvenir ancien. Puis il se mit à parler, d'une voix encore plus grave qui semblait résonner depuis la terre elle-même.

—« N'est pas mort ce qui à jamais dort. Et devant l'éternité nul n'est besoin d'être pour avoir été. »

Le livre qui était encore dans son manteau émit une lumière violente et la chaîne disparût.

Lorsque Silian arriva à la taverne il faisait encore nuit mais le soleil n'allait pas tarder à se lever. Les portes étaient toujours ouvertes et le tavernier lui indiqua que Babette était dans la cave. Au regard que lui jeta celui-ci il se demanda à quel point il savait ce qu'était la jeune fille mais il ne chercha pas à en savoir plus. Babette était assise, immobile et les yeux perdus dans le vague. Lorsqu'elle tourna la tête et le vit, elle sembla se crisper.

—Qu'est-ce que tu veux ?

—Je veux retrouver Yeo-Yin.

Elle se détendit légèrement.

—Alors elle t'a laissé tomber ? Désolé de te décevoir, mais je n'ai aucune idée d'où elle est. Elle a toujours été imprévisible et tu ferais mieux de commencer à apprendre à gérer ses changements d'humeurs plutôt que d'essayer de les prévoir. Ou, mieux encore, essayer de te soustraire définitivement à son attention pendant que tu le peux encore.

—J'ai des raisons de penser qu'elle ne reviendra pas …

—Tant mieux !

—… et c'est pour la retrouver que je veux devenir un vampire.

Il avait eu du mal à sortir ces mots, tellement on lui avait appris que les vampires représentaient le mal absolu, mais maintenant que c'était fait il se sentait mieux, en paix avec lui-même.

—Je refuse, c'est interdit.

La réponse de Babette était sans appel et surpris Silian. Il savait qu'un peu partout dans l'empire survenait des cas où des vampires décidaient de s'installer quelque part et obligeaient l'armée à intervenir. Il le fit remarquer à la vampire qui s'agaça.

—C'est précisément parce qu'ils infectent des gens qu'ils se font traquer et éliminer. Changer une personne en vampire est un acte très grave, c'est ce que font les vampires qui perdent leurs souvenirs ou deviennent fous. Nous ne mourrons pas, alors nous ne pouvons pas nous permettre de créer d'autres comme nous. Écoute, si tu es venu ici juste pour me dire ça tu peux aussi bien repartir maintenant. Qu'importe ce que tu peux penser, devenir un vampire n'est pas une solution mais un problème. Je n'ai jamais voulu devenir un vampire mais l'histoire en a décidé autrement. Tu as la chance de pouvoir vieillir et mourir, la chance de ne pas avoir à choisir. Accroche-toi à cela et fuis, pendant que tu le peux encore.

Fuir n'était pourtant pas une option. Il avait fui pendant toute sa vie et la seule fois où il ne l'avait pas fait cela avait aboutit à la mort de ce pour quoi il avait cessé de fuir. Maintenant il n'avait plus rien à perdre et fuir n'était plus une option acceptable. Cependant, il était évident que Babette ne se laisserait pas convaincre facilement et il se dit que s'il parvenait à la faire changer d'avis il aurait peut-être réussit à comprendre un peu mieux la façon de penser des vampires.

—Je ne veux pas fuir. Je veux retrouver Yeo-Yin, je veux comprendre pourquoi elle est partie et pourquoi elle m'a choisit. Je veux savoir ce que ça fait de vivre éternellement. Et je veux apprendre à lire ça.

Joignant le geste à la parole il lança le livre qu'il avait récupéré à Blancherive aux pieds de Babette qui le ramassa, étonnée.

—C'est … l'histoire de Yeo-Yin ?

Elle le feuilleta rapidement.

—Et c'est écrit en Sunamer ! C'est elle qui te l'a donné ? Je suppose que oui, ce n'est pas le genre de livre qu'on trouve chez les bibliothécaires.

Comme elle semblait le lire il lui demanda si elle connaissait cette langue.

—Bien sûr que oui. Même si de nos jours plus personne ne s'en souviens, elle était très utilisée il y a longtemps. C'est une langue simple, très simple même mais qui permet de formuler des idées incroyablement complexes.

Elle marqua une pause mais Silian attendait la suite.

—Les cercles que tu vois là représentent les différentes positions du soleil. Ceux du haut sont les voyelles et ceux du bas sont les consonnes. À chaque cercle est associé une lettre et un concept. A partir de là, on forme des mots en combinant ces lettres comme on combinerait des concepts. Par exemple « Yeo-Yin » est la composition de deux mots. Le premier – Yeo – est composé du préfixe « y » qui est celui de la négation et du mot « eo ». La lettre « e » représente la douleur même si cela recouvre beaucoup d'autres choses, et « o » représente la volonté. « eo » est la douleur de la volonté, c'est-à-dire le désir. Lorsque l'on ajoute le préfixe « y » on obtient l'inverse du désir. « i » représente la vie, l'étincelle qui fait la différence entre une chose inanimée et ce qui est vivant. « n » représente le temps, et « in » représente l'adulte. « nin » est la personne âgée et « yin » est l'enfant. Je ne sais pas si tu le sais, mais Yeo-Yin n'était pas vraiment une enfant aimée par ses parents.

—Et à quoi sert le cercle du milieu, ce qui est traduit par un tiret ?

—Cette lettre est très utile, elle sert principalement à dénoter un lien, une relation entre deux éléments. Elle remplace les mots « de », « à », « par », « pour » etc. Oralement, elle se traduit par un changement de souffle, si le mot avant était prononcé en inspirant celui qui suit doit être prononcé en aspirant, et inversement.

Elle referma le livre et le lui tendit.

—Mais je ne vais pas t'apprendre cette langue. D'une part parce que je n'ai pas que ça à faire, d'autre part parce que je ne suis pas certaine que Yeo-Yin serait d'accord pour que je le fasse. Tu dois te mettre dans la tête que tu es sa propriété, sa chose, et que je ne ferai rien qui puisse la mettre en colère. Elle est instable, tu t'en es rendu compte toi-même. Même si j'ai vécu avec elle plus longtemps que tu ne vivras jamais je ne l'ai jamais comprise et je doute que tu n'arrives jamais à le faire. Elle n'est tout simplement pas… comme nous.

Même si cela n'était pas visible, Silian avait l'impression d'avoir écrit « propriété de Yeo-Yin » sur le front. L'empire l'avait décrété paria lorsqu'ils avaient accusé sa mère et par la même sa famille d'être des traîtres et d'avoir caché des Sombrages et maintenant il était un paria pour le monde des vampires. Mais il commençait à accepter ce statut de rejeté. Babette ne voulait pas faire de lui un vampire, elle ne voulait pas lui apprendre la langue de Yeo-Yin, elle ne pouvait pas non plus lui expliquer le comportement de celle-ci … finalement, il avait placé beaucoup d'espoir dans une personne qui ne pouvait ou ne voulait pas lui venir en aide. Mais il n'était peut-être pas venu pour rien.

—Est-ce que tu peux me raconter ton histoire, à toi ?

La vampire sembla surprise par la question, probablement parce que c'était la première qu'il posait qui ne concernait pas Yeo-Yin.

—Probablement. Mais je ne vois pas pourquoi je le ferais.

—Le monde dehors est en guerre. Le Thalmor fait tout ce qu'il peut pour nous envahir et l'empire ne nous défend pas. Lorsque j'écoutais Yeo-Yin et lorsque je t'écoute toi j'ai l'impression que vous n'êtes pas concernées par ce monde, mais vous vous trompez. L'histoire s'écrit aujourd'hui et j'ai besoin de connaître le passé pour participer correctement à l'écriture du futur. Vous êtes les dépositaires du passé.

Elle sembla se plonger dans une profonde réflexion puis dit :

—Contrairement à ce que tu penses, nous avons participé activement à l'écriture de l'histoire dans le passé. Et tout à fait entre nous, je regrette cette époque et j'aimerai qu'elle revienne. Ma mémoire n'est pas aussi bonne que ces écrits, je vais probablement mélanger certains lieux et certaines personnes mais je devrais pouvoir te renseigner dans les grandes lignes.

Elle ferma les yeux et se balança d'avant en arrière.

« La guerre faisait rage. Les nouvelles nous parvenaient à peine dans notre petit village mais à chaque fois qu'un ménestrel arrivait, il n'apportait que des récits de morts. L'horreur avait un nom, un nom qui évoquait maintenant la chaire brûlée et le sang coulé, un nom qui avait été humiliant pour son porteur et qui maintenant inspirait la crainte. Yeo-Yin. Jamais l'histoire n'avait connu une pareille menace. Elle était une fine stratège et lorsqu'elle attaquait un pays celui-ci pliait, inévitablement. On avait essayé de nous rassurer, on nous avait vanté les mérites de notre armé et les hommes en âge de se battre étaient partis au front, réquisitionnés pour endiguer la progression des troupes ennemies. J'étais restée seule à la maison avec ma mère et, pendant qu'elle s'occupait à préparer les compotes ou à cultiver notre jardin je préparais des armes rudimentaires. Je n'étais pas seule à cette tâche, car j'avais l'aide des autres enfants du village. On nous avait dit que nous étions trop jeunes pour se battre et c'était vrai. Mais nous ne voulions pas rester sans défense. Nous étions restées chez nous uniquement parce que nous n'avions pas l'âge de combattre, mais nous avions l'âge de comprendre la situation et la volonté de l'affronter. En raison de notre faible masse musculaire nous n'avions pas la possibilité d'utiliser des armes de poings comme les épées ou les masses et nous nous étions donc concentré sur la fabrication d'arme de jet, rechargeable à plusieurs. Pour ma part, je taillais les flèches et je préparais les poisons et je le faisais consciencieusement, car j'avais conscience que si l'un de ces deux éléments n'était pas bien fait la personne qui l'utiliserait pourrait y laisser la vie. Nos mères ne nous empêchaient pas de le faire, car elles savaient que la

situation était critique et que nous l'avions compris.

Un jour, la nouvelle arriva, officielle même si nous savions tous qu'elle était déjà inévitable depuis longtemps : notre pays était rentré en guerre contre l'empire et les troupes dirigées par Yeo-Yin. Il faisait beau ce jour-là, et même exceptionnellement beau pour la saison, mais pas un sourire n'était visible sur les visages. Les négociations avaient échoué, la guerre était déclarée. Au fond de nous, nous n'étions pas heureux mais nous étions fiers d'avoir travaillé dur les semaines précédentes, nous avions eut raison. Après le moment de déprime générale qui suivit cette annonce nous recommençâmes à confectionner nos armes avec encore plus de fièvre qu'avant. Aucun pays n'avait réussit à repousser les troupes de Yeo-Yin et il n'y avait aucune raison pour que nous y parvenions. Pourtant, l'espoir était là.

Après les armes, nous avions commencé à creuser des tranchées autour de notre village et à les piéger avec des pointes empoisonnées. La scène de tous ces enfants maniant la pelle et la pioche était presque macabre. Nous étions maigres, fatigués et le soleil ne nous épargnait pas.

Une semaine plus tard un autre message nous parvint. Si nous avions nourrit de l'espoir en voyant arriver le messager nous n'en avions plus aucun lorsqu'il nous apprit que les combats avaient tournés en notre défaveur et qu'il n'était plus qu'une question de temps avant qu'ils n'arrivent jusqu'ici. L'ordre était d'évacuer, de fuir vers la capitale où nous pourrions encore être défendus par les troupes d'élite chargées de la protéger. Mais nous ne voulions pas fuir. Notre village était fortifié, nous avions des armes mortelles et, de toute façon, il apparaissait désormais comme évident que la capitale ne serait une protection que pour un temps et qu'elle finirait par tomber, comme les autres. Quelques-uns d'entre nous partirent mais la plupart restèrent, le moral miné de voir ainsi nos forces se diviser. En particulier, celui qui avait plus ou moins dirigé les opérations jusqu'à maintenant quitta le village et son départ avait un lourd poids symbolique. Lui savait exactement notre force, lui connaissait précisément notre capacité à résister et pouvait évaluer au mieux nos chances. Pourtant, lorsque la possibilité de partir était arrivée il avait été parmi les premiers à vouloir le faire. Il pleurait comme l'enfant qu'il était, comme l'enfant que nous avions tous été avant cette guerre.

Après son départ les forces furent un peu désorganisées. Par un concours de circonstance le post de chef me revint et j'essayais de l'assumer du mieux possible. Avec les cartes sous les yeux et l'avancement des travaux à l'esprit je me rendis assez vite compte que partir était effectivement la meilleure option. Notre village n'était pas fait pour lutter et, même si nous avions piégé les environs de notre mieux il restait encore de nombreuses failles qu'il nous était impossible de combler dans le temps qui nous étais accordé. Nous n'avions aucun tunnel pour nous ravitailler en cas de siège et notre village jouxtait une rivière dont les protections laissaient à désirer. Pourtant, je m'efforçais de faire bonne mine, car la connaissance que j'avais de ces plans, l'ennemi ne l'avait pas. Certaines zones étaient fragiles, mais d'autres étaient imprenables. Et je devais miser là-dessus.

Finalement, le jour de la bataille arriva. Le signal fut donné lorsqu'un messager arriva dans notre village avec une flèche dans le dos et mourut peu après. La guerre était là, elle n'était plus un futur lointain mais une réalité bien présente. Et, d'une certaine façon, nous fîmes heureux de cela. Cette attente avait trop duré, nous n'étions plus des enfants mais des petits adultes attendant la mort. Nous n'avions aucune chance de gagner, mais au moins la victoire ne nous serait pas arrachée sans combattre. Nous allions vers une mort certaine mais nous y allions la tête haute. Peu après l'arrivé du messager un cri s'éleva quelque part dans la forêt, annonçant qu'un de nos pièges venait de fonctionner. Il ne fut pas suivit par d'autres, car visiblement l'armée ennemie n'avait pas mis longtemps à comprendre que ce village opposerait une résistance plus farouche que les précédents. Suite à cela un calme s'installa et dura jusqu'au soir où un autre cri s'éleva, solitaire mais tellement fort que j'éprouvais une certaine compassion pour cet autre personne qui m'aurait pourtant tué si elle en avait eut la possibilité. Cette personne souffrait et c'était directement ma faute, car, étant fille de l'alchimiste du village, c'était moi qui avais apprise à mes camarades à faire ces poisons qui

provoquaient une souffrance au plus au point avant de paralyser et finalement de tuer. Cette personne était condamnée, elle était entièrement paralysée et sa blessure allait se gangrener jusqu'à ce qu'elle en meurt. C'était cruel, mais pour faire reculer les troupes ennemies la mort n'était pas une menace suffisante.

Lorsque la nuit tomba une partie d'entre nous dut aller dormir pendant que les autres montaient la garde mais l'excitation du combat empêcha la plupart d'entre nous de trouver le sommeil. Les regards s'échangeaient et les murmures s'élevaient, plein de craintes et d'espoirs. Aucun d'entre nous ne savait s'il verrait le soleil se lever le lendemain.

Nous fûmes réveillés au milieu de la nuit par une grande clameur et la lueur qui s'élevait de la forêt ne laissa pas de doute. Ils y avaient mis le feu, probablement pour se débarrasser de tous les pièges qui n'étaient pas enterrés. C'était un coup dur, car nos défenses en était affaiblies mais c'était également une preuve que nos actions avaient eut un impact. Nous n'étions pas des enfants nourrissant un rêve fou et jouant à des jeux de grands, nous étions des éléments à prendre en compte dans la guerre.

Il nous était impossible d'arrêter le feu d'une quelconque façon mais il ne menaçait pas le village. Dormir devint impossible, tant à cause du bruit de l'incendie que de l'odeur qui ne tarda pas à se répandre. Au fond de nous, nous étions encore des animaux et notre instinct nous poussait à partir et à fuir ce feu. Dormir n'était pas une option et, pourtant, le sommeil se faisait sentir.

Lorsque les premiers rayons du soleil commencèrent à pointer je quittais ma couche et allait rejoindre les autres enfants dehors. Nous étions immobiles, regardant l'incendie au loin. Nos mères étaient terrées dans les maisons et les vieux étaient assis dehors avec nous, immobiles également. Ils avaient aidé à concevoir les pièges en apportant leur savoir technique qui nous faisait défaut mais maintenant ils ne pouvaient pas plus agir que nous. Le silence était de plomb, seulement perturbés par le grondement lointain des flammes dévorant les arbres et consumant petit à petit ce qui nous séparait de nos ennemis. En fin de mâtiné le feu avait dévoré un tiers de la forêt mais elle fut entièrement partie en cendres en fin d'après-midi car le vent s'était levé. Le calme qui régnait dans le village était presque irréaliste tant il contrastait avec la fièvre des jours précédents. Mais ce calme ne dura pas. Très vite les cris reprirent, indiquant que les troupes ennemies avaient repris la marche. Ils étaient irréguliers mais toujours surprenant, tant par leur éphémérité que par leur intensité. Derrière chaque cri se cachait un homme mais sitôt que l'un d'eux se levait, il retombait et disparaissait. Les troupes ennemies avaient compris que les pièges étaient empoisonnés et ne perdaient plus de temps avec les blessés. Un homme blessé était exécuté sur-le-champ, pour ne pas ralentir la marche. Pourtant, le soir revenait déjà. Cette fois, il n'y avait plus de conversation, car dans chaque regard on pouvait sentir un certain malaise. Nous avions préparé ces poisons et nous savions exactement ce qu'ils faisaient. Nous avions enduit ces piques, nous les avions dissimulés et à chaque fois nous avions sentit une certaine satisfaction, celle du travail accompli et aussi du fait de savoir que cela nous protégerait contre les envahisseurs. Mais cela n'était pas réel, cela était une éventualité et, même lorsque cela avait cessé d'être probable pour devenir certain, nous n'avions jamais pris réellement conscience de nos actes. Impossible de dormir, car dans chaque nouveau cri nous pouvions sentir à la fin cette pointe de désespoir, probablement dû au fait que la personne savait que la lame arrivait pour lui trancher la tête.

J'allais dormir cependant, me blottissant contre ma mère comme l'enfant que je n'avais jamais cessé d'être et qui se tenait encore là, terré derrière l'adulte que je me devais d'incarner.

Cette nuit … cette nuit, alors que personne ne l'avait entendu et que personne ne s'en serait douté un vampire rentra chez nous. Était-ce un mage ? Probablement, car lorsque ma mère ouvrit la bouche pour crier aucun son ne s'en échappa. Je me cachai sous le lit et elle se jeta sur lui, essayant vainement de me défendre, de nous défendre. Je restai immobile, terrifiée alors que je voyais les objets tomber au sol et se briser sans qu'aucun bruit ne s'élève. Le silence était total, complet et assourdissant. Puis le sort se rompit. Au même instant que la nuque de ma mère dont le corps sans vie vint s'écraser devant moi, me fixant de ses yeux qui ne pouvaient plus voir sur cette tête qui

m'avait sourit et qui faisait maintenant cet angle si improbable avec le reste de son corps. J'avais peur mais j'étais triste, je voulais vivre mais je voulais être morte. Le vampire me saisit par le pied et me tira hors de ma cachette alors que je ne pouvais détacher mon regard de celle qui m'avait embrassé quelques heures auparavant. Lorsque finalement mes yeux quittèrent les siens ce fut pour tomber dans ceux du vampire. Il m'attrapa par les cheveux pour me remettre dans le bon sens puis, trop vite pour que je ne puisse réagir, me ramena à lui et plongea ses crocs dans mon cou. La chaleur contre ma nuque due au sang qui dégoulinait fut suivit immédiatement par un grand froid et m'envahit et me fit perdre connaissance. Ce fut presque avec plaisir que j'accueillis cette inconscience qui me permettait de m'évader tout à la fois de ce combat perdu d'avance et de cette vision de ma défunte mère qui ne quitterait jamais mon esprit.

Lorsque je repris conscience ce fut pour découvrir que j'étais enchaînée et emprisonnée dans une cage. J'avais lutté pour ne pas revenir à moi, pour rester dans les douces volutes de l'inconscience mais mon métabolisme avait finit par me rattraper et par me renvoyer dans ce monde. Même si j'étais consciente je n'avais pas la force de bouger, à peine celle d'ouvrir les yeux. Les formes autour de moi étaient floues mais je percevais des mouvements et plus encore j'entendais des voix. Elles parlaient de choses et d'autres, principalement elles racontaient leurs vies d'avant la guerre. De temps en temps une ombre s'approchait de moi, me soulevait et je sentais ses crocs se planter encore dans ma gorge et aspirer ma vie hors de moi. C'était humiliant et j'aurais aimé avoir la force de résister mais je me contentais de fermer les yeux et d'attendre que ce moment désagréable passe, impuissante et ne souhaitant qu'en finir. Lorsque l'on plaçait une bouillie en face de moi la faim me donnait la force de m'activer mais sitôt le repas terminé je retombais dans un état catatonique. La nourriture était infecte, même pour une paysanne telle que moi, mais plus encore je sentais que jour après jour elle ne me suffisait plus. À mesure que ce rejet de ce que j'avais été s'opérait en moi, à mesure que je devenais un vampire, les visites pour me vider de mon sang diminuaient. Finalement, on vint me chercher et je fus traînée – au sens littéral, car je n'avais pas la force de marcher – devant une femme fort bien vêtue qui, je le devinais, était Yeo-Yin. Lorsqu'elle me vit, elle sembla se mettre en colère et se retourna vers une des personnes qui m'avait amené ici à qui elle ordonna d'aller chercher celui qui m'avait changé en vampire. Allait-on me rendre justice ? Je n'y croyais pas un instant et pourtant je voulais y croire. J'avais défendu ma terre natale avec toute la hargne que j'avais pu sortir de moi, j'avais été une bonne enfant et je me trouvais ramenée plus bas que terre, changée en une abomination et traitée comme une esclave. J'avais eu raison de ne pas espérer, car dès que l'homme fut dans la pièce je compris que ce n'était pas la façon dont on me traitait qui l'avait énervé mais …

—J'avais interdit de changer quiconque en vampire, et plus encore les enfants.

Sa voix était sèche et elle était plus énervée par le fait que l'on ait désobéi à un ordre que par le fait que l'on ait pu ainsi humilier une personne. Elle donna un ordre que je ne compris pas sur le moment à propos d'une cage de douleur puis revint vers moi. Elle s'agenouilla et me prit la tête d'une main pour me regarder dans les yeux bien que je fusse couchée sur le sol. Je sentis alors qu'elle s'insinuait en moi, que son esprit violait mon intimité comme personne n'aurait pu le faire sans cette magie puis elle me relâcha. Lorsqu'elle prit la parole toute trace de colère en avait disparu, mais cela ne me rassura pas pour autant. Je venais de condamner mon village, car elle avait extrait de mon esprit toutes les informations qu'elle souhaitait et connaissait maintenant parfaitement les dispositions des pièges ainsi que nos points faibles.

—Tu es courageuse. Si tu veux mourir, je peux te tuer. Si tu veux vivre, je peux te promettre une belle vie.

Comme je ne donnais pas ma réponse tout de suite et elle ordonna que l'on me lave et que l'on prenne soin de moi. Je ne voulais pas me sentir bien, je voulais pouvoir au moins partager le destin de ceux que j'avais condamné. Mais, au fond de moi, j'eus l'impression que l'on m'avait mentit. Yeo-Yin avait été décrite comme un monstre, un être sans loi qui ne prenait plaisir que dans la

souffrance des autres, qui ne s'épanouissait que dans la mort et la destruction. Pour une telle horreur je venais d'assister à deux actes qui, sans être preuve d'un grand cœur, montrait au moins une certaine forme de justice. Elle imposait des règles, elle récompensait les qualités. Elle était dure et impitoyable mais elle n'était pas le monstre que l'on avait voulu me faire croire qu'elle était. Elle imposait sa loi par la force et punissait les coupables par la torture, mais nous, qu'avions-nous fait pour nous défendre à part utiliser la souffrance et la mort ? Je voulais mourir, bien sur. Mais par le refus de mourir que j'avais fait en me sustentant ces derniers jours j'avais condamné tout ce que j'avais fait. Partir maintenant aurait été lâche et aurait été une trahison complète de ce que j'avais voulu défendre. Je choisis donc de vivre. Vivre pour au moins défendre des idéaux, à défaut de défendre des personnes.

Les jours suivant furent une renaissance pour moi. Je souffrais encore intérieurement – bien sur – mais le luxe et le confort réparait au moins la souffrance corporelle qui m'avait été infligée. J'étais propre, reposée, nourrie et tout ce confort était comme un rêve d'enfant qui se réalisait. Je n'oubliais pas mes camarades qui étaient morts maintenant, mais je ne pouvais pas renier ressentir un certain plaisir à caresser la soie de mon lit, à déguster des mets délicats ou à avaler un bol de sang. J'étais une vampire désormais, et je devais apprendre à vivre avec. Quelques jours plus tard, Yeo-Yin vint prendre de mes nouvelles. Même si elle ne dépassait pas les 16 ans d'apparence elle avait une attitude très maternelle qui me réconforta également. Elle ne tomba cependant pas dans le ridicule et m'informa sans forme ni façon que mon village n'était désormais qu'un tas de cendre, ajoutant qu'elle avait également assigné quelques hommes pour nettoyer la région des pièges étant donné que, sans cela, ces bois resteraient à jamais mortellement dangereux. Je n'avais aucune affection pour cette personne, mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir une certaine forme d'admiration. Elle n'essayait pas de me cacher la vérité et elle n'essayait pas de m'entraîner dans une guerre sainte aux promesses mensongères. Au lieu de cela, elle m'apportait des informations parfois crues ou difficiles à accepter mais toujours vraies et sans fard. Au bout d'un mois j'avais retrouvé pleinement l'usage de mon corps et était même capable d'exploits physiques qui auraient été inenvisageables à l'époque ou je n'étais pas une vampire. Elle m'affecta alors à un groupe de personne et me confia différentes missions. J'aurai pu fuir, car je n'étais pas gardée, mais je n'avais nul endroit ou aller et je savais qu'elle finirait tôt ou tard par me retrouver. Aucun endroit, aucun pays n'était sur et en tant que vampire j'étais certaine que si un gouvernement mettait la main sur moi il aurait à cœur de m'échanger contre la promesse d'un sursis à l'invasion. J'appris aussi les règles qui régissaient les vampires sous sa tutelle et me rendit compte avec surprise qu'elles étaient étonnements simples. La première ne devait souffrir d'aucune exception : ne pas changer de personne ayant moins de 15 ans en vampire. La seconde allait avec, et stipulait de ne pas changer de personne en vampire sans autorisation.

En fait, ces règles avaient un sens et n'étaient pas écrites ainsi par hasard. Elles retranscrivaient le fait que les vampires ne vieillissant pas, étant immortels il était primordial de ne pas en augmenter le nombre. De plus, piéger une personne dans un corps d'enfant pour le reste de sa vie qui ne se terminerait pas était un acte de cruauté impardonnable.

Je commençai donc à exécuter les missions, dont la difficulté allait croissante, et y trouvai un certain plaisir. Qu'il s'agisse d'espionnage ou de mener une troupe à un endroit le défi était toujours intéressant et une fois la tâche accomplie j'éprouvais cette fierté que je n'avais ressentie que lorsque nous défendions le village. Une fois, je demandai et obtint la permission de retourner sur ces terres qui m'avaient vu grandir. La bataille avait fait rage ici, mais les ossements avaient été déplacés et on leur avait donné une sépulture conformément à leur religion. Je me sentais encore coupable de les avoir trahis involontairement mais j'avais également conscience qu'en occupant la place que j'occupais et qu'en montant les échelons de la hiérarchie comme je le faisais j'avais la possibilité d'accomplir de bien plus grandes chose que même le village tout entier aurait pu accomplir. Je prenais place dans un engrenage complexe au moment même de sa création et avait la chance de pouvoir faire mes preuves au côté d'une personne qui jouerait un rôle pivot pour l'histoire. Nous

avions lutté, nous avions voulu défendre des valeurs, nos familles et nos terres. J'avais trahi mes camarades, mais, en faisant cela, j'avais combattu à leur côté, car je défendais en ce jour le même combat que j'avais défendu alors.

J'étais restée longtemps immobile à fixer ce sol, une poignée d'un mélange de cendre et de terre dans la main, et lorsque finalement je laissais filer de mes doigts la chaire et la chaire de ma terre, une main se posa sur mon épaule. Yeo-Yin était là, et nous restâmes encore des heures à regarder les lunes et les étoiles. À un moment je me mis à pleurer dans ses bras et elle chantonna une comptine en se balançant d'avant en arrière pour me bercer. J'avais huit ans, beaucoup trop pour pleurer ainsi dans les bras de ma mère, mais elle n'était pas non plus ma mère. Elle-même n'en n'avait que 16 et pourtant lorsque nos regards se croisaient nous savions toutes les deux que les aventures que nous avions traversées nous avaient rendues bien plus vieilles. Ce n'est que bien des années plus tard que j'appris son histoire, pourtant, et lorsqu'elle me la raconta j'eus l'impression de déjà la connaître.

Yeo-Yin était impitoyable parce que la vie l'avait marqué cruellement et qu'elle avait décidé de ne plus se laisser faire. Mais, elle-même n'étais pas cruelle, elle ne l'avait jamais été. Mais, moi, je l'avais été. J'avais confectionné ces pièges dans le but de faire souffrir, pas uniquement dans celui de nous défendre. Lorsque les envahisseurs étaient arrivés je savais que leur présence signifiait que nos pères et nos frères étaient morts, et je m'étais vengée pour cela. J'avais éprouvé du plaisir à leur rendre au moins en partie ce qu'ils nous avaient infligé.

À mesure que je réussissais mes missions je sentais que la confiance qu'elle me portait augmentait. J'excellais dans toutes les tâches et réussissait mieux à les accomplir que les autres vampires qui étaient pourtant parfois bien plus âgés que moi. En fait, mon apparence de jeune fille m'ouvrait bien des portes parce qu'elle me permettait d'attendrir les cœurs les plus durs et qu'il suffisait souvent de pleurer un peu pour se voir ouvrir toutes les portes. Le soleil demeurait mon pire ennemi et j'enviais un peu Yeo-Yin pour son aptitude exceptionnelle à supporter la lumière du jour.

Après quelques années et alors que les derniers pays tombaient sous nos coups nous étions devenues très proches. J'étais son disciple mais également son tuteur lorsqu'il s'agissait d'alchimie, car j'avais poussé cet art à la limite de sa perfection. Elle, elle maniait la magie et la politique comme s'il s'était agit d'un orchestre qu'elle aurait guidé à la pointe de son épée. Je la haïssais et elle me le rendait bien, mais l'amour et l'estime que nous nous portions était tout aussi fort. Pourtant, il n'existait sûrement pas une paire de personne aussi différente dans le monde que la nôtre : elle était curieuse de tout et voulait connaître chaque mécanisme, je ne souhaitais qu'arriver au résultat. Elle était belle et sexuellement attirante, je n'étais qu'une petite fille. Elle était juste et honnête, j'étais cruelle et manipulatrice. Étrange duo. Et, pourtant, nous nous entendions et je l'admirais désormais comme jamais je n'avais admiré même ma mère. Elle était parfaite, une déesse venue dans notre plan. Cependant, les événements allaient nous amener à nous voir de moins en moins. Alors qu'elle continuait à évoluer dans les hautes sphères politiques je devenais de plus en plus une adepte de l'ombre, un agent rendant la mort et inspirant la crainte. Elle était la voix et j'étais la main, mais ces deux éléments se voyaient de moins en moins.

Cela me dérangea au début puis je commençais à y prendre goût. Je savais que je ne serais jamais capable d'être son égale, car j'étais piégée dans le corps d'une enfant là où elle bénéficiait d'une enveloppe corporelle plus adulte. De plus, elle disposait de ce merveilleux pouvoir de manipulation des gens que je n'avais pas et que je n'espérais même pas être en mesure de posséder un jour. Elle m'était supérieure et elle le serait toujours, et le fait de ne pas être à côté d'elle me permettait de l'admirer sans pour autant subir la comparaison qui me renvoyait indéfiniment à mon statut inférieur. Je devins donc une ombre, jouissant cependant d'une demeure de luxe et d'esclaves à mon service. Je développai mon art de l'alchimie, puis commençai à créer avec son aide les bases de l'école de la magie de l'illusion. Je n'étais pas une bonne magicienne – tout juste dans la moyenne – mais le temps jouait pour nous. Ces moments où nous essayions de percer les secrets de ses pouvoirs étaient exceptionnels, car ils nous permettaient de nous voir et alors il n'y avait plus de

hiérarchie, juste une recherche commune du savoir. Je savais qu'elle appréciait cette recherche pour ce qu'elle était et, moi, j'aimais la voir heureuse. La recherche et la connaissance ne me passionnaient pas, mais le bonheur de voir un sourire sur ses lèvres ou de lire cet éclat pétillant au fond de son regard étaient des récompenses inégalables. Cependant, même ces moments finirent par se faire de plus en plus rares à mesure que l'on atteignait les limites de nos études, la frontière à partir de laquelle ce qu'elle était en mesure de faire dépassait ce qu'une personne sans le don qu'elle possédait serait jamais capable de faire. Yeo-Yin avait ouvert les portes vers une nouvelle sorte de magie, mais personne ne serait jamais capable de l'égaler. Je redoublais d'effort pour trouver même les plus petites découvertes mais je fus obligée de me rendre à l'évidence : notre relation si étrange était basée sur une chose qui arrivait à sa fin. Nous étions des vampires, et le monde mourrait autour de nous, qu'il s'agisse d'homme ou de relation. Toute chose finissait par disparaître et s'y attacher était inutile. Ce constat fut amer et mit une certaine distance entre nous. Je commençai à regretter de ne pas être un homme pour l'épouser et vivre avec elle des choses qui n'existeraient jamais entre nous, mais ces regrets ne firent qu'empirer notre relation. Yeo-Yin pouvait lire en moi comme dans un livre ouvert et, même si elle s'abstenait de le faire par respect, ma déception était telle qu'elle ne pouvait l'ignorer. J'ignore ce qu'elle ressentait pour moi. Elle se sentait sûrement coupable de ce que j'étais, qu'il s'agisse de mon état de vampirisme ou des sentiments que j'éprouvais pour elle, et elle finissait par s'en vouloir à elle-même. Mais je ne le sus jamais. Même après tout ce que nous avions vécu, même après cette relation presque charnelle qui s'était établie entre nous au travers de toutes les études que j'avais mené et où, main dans la main, nous explorions sa chaire et ses pouvoirs pour en découvrir les moindres recoins, même au travers de cette intimité qui avait traversé les décennies, je n'étais pas parvenue à réellement cerner ce qu'elle était. Elle était complexe, trop complexe pour que je puisse la comprendre et peut-être même trop complexe pour qu'elle puisse se comprendre elle-même. Puis, nous cessâmes complètement de nous voir pendant plusieurs années, période pendant laquelle j'entamais une dépression mélancolique. Je me lassais de ce corps de fille trop jeune et je finissais par me haïr moi-même, haïr celle que j'étais et qui ne changerait jamais. Contrairement à Yeo-Yin qui pouvait encore s'épanouir dans la découverte de sujets variés, je restais insatisfaite de ne pouvoir accomplir mes rêves avec elle. Les différences qui nous avaient rapprochées nous éloignaient maintenant et, dans un cas comme dans l'autre, je n'avais aucun contrôle sur la situation. Je restais donc dans ma demeure, à broyer du noir et à mener des expériences au ralenti. Sans elle, les découvertes que je pouvais faire n'avaient plus aucune saveur et je finis par complètement laisser tomber l'alchimie pour rester allongée toute la journée dans mon lit pendant que des servants m'apportaient de quoi me sustenter. Je menais la belle vie et il ne fait pas l'ombre d'un doute que pendant mon enfance j'aurais adoré avoir un tel confort et si peu de choses à faire. Mais cela ne me suffisait pas, et ce n'étaient pas les bardes que je payais trois pièces qui y changeaient quoi que ce soit.

Finalement, après plusieurs années passées à me lamenter, ce fut Yeo-Yin qui vint me voir. Lorsqu'elle entra dans la pièce ma douleur en fut exacerbée parce que je réalisais à quel point elle n'avait pas changé et combien j'aurai souhaité pouvoir l'aimer comme un homme peut aimer une femme. Mais je n'étais pas un homme, je n'étais qu'une vampire, piégée dans un corps de 8 ans.

Elle vint s'asseoir à côté de moi et nous n'échangeâmes pas un mot pendant plusieurs heures. J'avais peur de même respirer tant la crainte que mon souffle la chasse était forte. Je ne voulais rien changer, je ne voulais pas bouger parce que je craignais que cela ne déclenche quelque chose qui l'éloigne de moi. J'étais serrée contre elle, je sentais son corps contre le mien et son cœur battre sous sa poitrine et ce simple son à la fois si familier et si étranger m'avait manqué plus que je ne m'en étais rendu compte.

Finalement, elle prit la parole. Elle savait que je souffrais et cela la blessait, par contrecoup. La proposition qu'elle me fit alors me choqua et je me mis à pleurer. Pourtant, il s'agissait bien de l'unique solution. Je la regardai encore une fois, une dernière fois avec tout l'amour que je pouvais lui porter puis baissai la tête en signe d'assentiment. Je souffrais mais cette fois la douleur était violente et se mélangeait à la peur. Je pouvais la prendre dans mes bras, je pouvais l'embrasser, je

pouvais la serrer contre moi mais je ne fis rien. Je fermai les yeux pour m'attacher encore un peu à ce que nous avions partagé, à ce que j'avais espéré et même pour goûter encore un peu à cette tristesse que j'avais endurée. Elle me dit que tout irait bien. Je la sentis s'infiltrer dans mon âme, comme elle l'avait si souvent fait dans le passé, je la sentis aller au fond de moi, si profond que je ne pouvais réellement la suivre. Je sentis que l'instant arrivait et lâchait un premier et dernier « je t'aime ». Puis, quelque chose changea. En un instant, elle cessa d'être celle qu'elle était devenue pour n'être plus que ma reine à qui je devais obéissance et respect mais pour qui je ne partageais rien de plus que ces sentiments. Je rouvris les yeux et m'aperçus qu'elle pleurait, ce qui me gêna parce que je ne savais pas comment faire pour aider celle que je devais servir. Je n'étais plus triste, je n'étais plus déchirée d'une quelconque façon et lorsqu'elle partit je me remis au travail comme avant, dans l'unique but d'être le meilleur élément possible, afin d'être un sujet loyal et utile. Tel était mon but maintenant, et je pouvais l'atteindre. Je savais exactement ce qu'elle avait fait, mais je ne parvenais pas à être touchée par cela, pas plus que je ne parvenais à comprendre ce qui m'avait poussé à la déranger au point de la faire venir. Je n'étais qu'un sujet, elle n'était que ma reine et la propriétaire de mon existence.

Rien de plus, rien de moins.

Yeo-Yin feuilleta rapidement le livre maintenant libéré de ses chaînes et constata qu'il était écrit en Dwemer. Elle était capable de déchiffrer cette langue mais cela demandait un temps considérable qu'elle n'avait pas pour le moment. Elle rangea donc le livre et demanda au dragon où il avait obtenu la formule. Celui-ci semblait lassé de sa présence et fatigué mais il répondit tout de même.

—Le cadavre que tu as trouvé sur cette falaise. Il me l'a dit, avant de mourir. C'est lui qui a scellé le livre, et le cadenas qu'il y avait mis n'aurait pas pu être ouvert autrement que par cette formule. C'était sa façon à lui de s'assurer que le livre ne tombe pas en de mauvaises mains.

—Quelles mauvaises mains ?

Mais elle connaissait déjà la réponse : les siennes. Pour une raison ou une autre, cet homme avait voulu tenir ce livre éloigné d'elle. Maintenant qu'elle avait ses réponses elle pouvait retourner à Blancherive. L'idée d'avoir à supporter encore Silian ne l'enchantait guère mais si le « traitement » qu'elle avait demandé avait été appliqué, ce n'était pas une bonne idée de le laisser seul. Descendre une paroi était toujours plus long que de l'escalader et elle n'avait pas envie de perdre tout ce temps. Elle fouilla dans sa mémoire et y retira les deux sorts dont elle avait besoin. Deux sorts depuis longtemps oublié, morts pour le monde. Elle lança le premier et le dragon derrière elle ne put s'empêcher de lâcher un :

—Le saut de crapaud de Tinur ?!

Suivit d'un claquement de langue.

Elle recula de quelques pas puis couru et sauta dans le vide.

Yeo-Yin était assise dans l'obscurité, immobile, penchée sur le livre. La caverne qui avait abrité de la vie quelque temps auparavant était maintenant silencieuse, dépouillée de ses habitants. Ici, le temps paraissait figé, car ni la lumière du jour ni celle d'une torche n'illuminait ces murs naturels et ancestraux. Seul le froissement des pages tournées brisaient l'immobilité de la scène, interrompant pour un instant la suspension du temps. Pourtant, dans cette immobilité mortuaire un être pensait, réfléchissait et ses yeux parcouraient ces lignes écrites des siècles plus tôt. Yeo-Yin découvrait un texte qui lui avait toujours été caché, au prix de la vie de son porteur. Dès les premières lignes, elle avait compris qu'elle tenait là un élément capital, un ouvrage d'une rare importance dans un monde où plus rien n'en avait réellement pour elle et, après avoir pris congé du dragon, s'était réfugiée

dans une grotte pour pouvoir se rassasier de cette connaissance et tout tranquillité. Ce livre avait été écrit avant sa naissance, en dwemers, mais certains passages étaient écrits dans une langue proche de sa langue maternelle, mais également différente, plus riche. Cependant, il n'apportait pas de réponses, juste encore plus de questions. Il traitait des dwemers, et étaient l'un des seuls livres de sa langue à parler de ce sujet, leurs deux peuples étant assez éloignés, aussi bien géographiquement que culturellement. Elle avait déjà eu l'occasion de toucher à la connaissance de ce peuple et à ce qu'ils faisaient, mais elle n'avait jamais été en mesure de tout comprendre. Les historiens qui se penchaient sur le sujet se cassaient immanquablement les dents sur des problèmes récurrents, des incohérences architecturales ou culturelles. Yeo-Yin détenait une partie des réponses qu'ils cherchaient, mais si ce livre disait vrai, alors elle ne possédait pas bien plus d'éléments qu'eux.

Après un temps indéterminé – elle-même ne le savait pas, des heures avaient pu passer aussi bien que des jours – elle finit par se lever et, après un dernier regard sur le livre, l'incendia d'un sort de feu. Elle savait ce qu'il renfermait, et il était important que personne d'autre n'en prenne connaissance. Elle sortit de la grotte et admira brièvement le soleil qui touchait l'horizon et colorait le ciel. Elle ne savait pas exactement où elle était, car elle avait perdu ses repères en descendant de la montagne, mais repéra une colonne de fumée bien trop mince pour être autre chose qu'un feu de camp et prit cette direction.

C'était bien un campement. Trois hommes, dont deux étaient occupés à parler pendant que le dernier aiguisait son couteau. Ce n'était pas un danger – d'aucune façon – mais elle n'avait pas envie de tuer. Elle sortit des bois et s'approcha, focalisant immédiatement l'attention des trois hommes.

« Est-ce que je vais encore devoir en arriver là ? »

–Bonsoir, messires. Je cherche la route de Blancherive.

Elle était blasée, car elle sentait que cela allait encore dégénérer. À sa grande surprise, celui qui était en train d'aiguiser son couteau lui indiqua la direction avec respect, puis ajouta :

–Ne nous tuez pas, s'il-vous-plais.

Elle percevait de la peur dans sa voix mais n'eut pas besoin d'aller chercher dans son esprit la raison de cette peur.

–Nous ne dirons à personne que nous vous avons indiqué le chemin, madame la vampire. Nous ne voulons pas d'histoires, nous n'habitons pas ici et n'y sommes que de passage.

Elle ne prit pas la peine de leur répondre et reprit sa route. Les temps avaient bien changé. Il n'y avait encore pas longtemps les vampires étaient chassés par toute personne vivante qui ne les fuyait pas, même si dans la plupart des cas cela aboutissait à la mort du chasseur. Discuter avec un vampire, raisonner avec lui était quelque chose de nouveau dans les mentalités.

« Je vais devoir remédier à ça. Mais pas maintenant ».

Elle ne marchait pas depuis cinq minutes qu'un son instinct l'avertit d'une présence menaçante. Immédiatement elle repéra la source de cette menace, à quelques mètres, cachée derrière un rocher, attendant son heure. Un smilodon. Il n'était pas agressif comme aurait pu l'être un humain, mais il avait faim et elle représentait à ses yeux un repas copieux et une proie facile. Elle ne savait pas grand choses sur ces créatures mais elle avait déjà eu l'opportunité de les voir en action et savait que même si sa propre vitesse était incomparablement plus élevée que celle d'un humain normal, elle ne pouvait pas réellement rivaliser avec ces grands chats. En revanche, elle pouvait le soumettre sans effort, mais c'était une solution de facilité qu'elle rechignait à utiliser.

Elle s'était immobilisé et avait sentit que le félin l'avait remarqué. Ses muscles s'étaient tendus, prêt à bondir hors de sa cachette pour attraper la proie si elle faisait mine de s'enfuir. Sans faire de geste brusque, elle glissa une main sous son manteau et en sortit son sabre, mais sans le dégainer. Chaque chose en son temps, le délice de l'excitation du danger n'était pas si courant pour qu'elle le gâche

en utilisant des moyens trop importants. Puis, elle reprit sa route en faisant mine de ne pas avoir repéré la présence du prédateur. Contrairement aux proies habituelles, Yeo-Yin avait l'avantage de savoir exactement à quel moment l'attaque aurait lieu. Elle le sentit humer l'air, plaquer ses oreilles en arrière, courber le dos. C'était une masse de muscles recouverte par une fourrure qui induisait souvent les humains en erreur sur le danger qu'il pouvait représenter. Cependant, malgré son état de super-prédateur, il avait peur. Peur, car sa survie dépendait de sa capacité à empêcher les proies de fuir. Peur, parce que malgré ses pattes puissantes et ses griffes aiguisées il n'était pas à l'abri de finir encorné. Peur enfin, parce qu'il savait que les hommes représentaient un élément qu'il ne parvenait pas à comprendre mais qui pouvait le blesser sans qu'il ne voit venir l'attaque. Ce grand animal taillé pour la chasse et l'exécution avait peur, et cela le rendait encore plus dangereux, parce qu'il lutait réellement pour sa vie, et la mettait en jeu à chaque attaque.

L'attente pris fin. En un éclair la décharge nerveuse fusa le long de la moelle épinière et se propagea jusqu'aux muscles, contractant les uns et relâchant les autres, propulsant les 300 kg de l'animal dans les airs pour infliger un choc qui suffisait à tuer la proie dans la plupart des cas. Yeo-Yin s'y était préparé et réagit en conséquence. Avec une légère pression sur les chevilles elle décolla du sol, assez haut pour sortir de la trajectoire meurtrière de l'animal. Puis, elle imprima un mouvement rotatif à son corps et, à l'aide de son arme toujours dans son fourreau, fracassa le crâne de la bête en dessous d'elle qui, tuée en plein vol, s'écrasa un peu plus loin et roula sur quelques mètres.

Yeo-Yin était déçue. Cela aurait pu être un beau combat, mais ça n'avait été qu'un épisode sans intérêt. Elle rangea son et repris la route. Une demi-heure plus tard elle franchissait une nouvelle fois ces portes maintenant presque familières qui marquaient l'entrée de Blancherive. La nuit était tombée et les rues étaient désertes et silencieuses. Il n'avait pas fallu longtemps pour que les rescapés de la première attaque du dragon trouvent un endroit où se loger ou quittent la ville. Le calme était cependant apparent, car alors qu'elle remontait l'allée principale elle pouvait sentir les esprits se tourner vers elle, apeurés par ce que pouvait annoncer une agitation nocturne. Les pillards devaient être légions en ces temps tourmentés, de même que les voleurs solitaires et les autres représentants de ce monde souterrain.

Elle arriva finalement à la porte de la maison où elle avait demandé l'hospitalité quelques jours plus tôt. Elle avait l'impression que cela faisait des semaines qu'elle était ici, mais ce genre d'illusion sur le passage du temps était une chose fréquente lorsque l'on vivait aussi longtemps. Elle frappa sur le battant, mais immédiatement elle sut que Silian n'était plus là. Elle avait frappé assez fort pour le réveiller – au moins assez fort pour troubler la surface calme d'un esprit endormit – et cela n'avait éveillé qu'une seule réaction dans la maison.

La vieille dame ouvrit la porte et eut l'air surprise, mais Yeo-Yin ne perdit pas de temps à lui poser de questions et alla chercher directement les réponses dans son esprit. Silian était revenu ici, il avait pris ses affaires et était repartit. Sans dire où il allait.

Elle tourna les talons et s'en alla, laissant sur le pas de la porte la vieille femme seule avec ses questions.

Je venais de passer ma première nuit au château. Le soleil n'était pas encore levé mais j'avais quitté ma couche trop confortable pour mes habitudes dès que la fatigue de la chevauchée s'était apaisée. Je contemplais à présent mon reflet dans l'eau calme de la bassine en face de moi, à la faible lueur des bougies. Je n'arrivais pas à me reconnaître, et pourtant j'avais toujours ces mêmes cheveux sales, ces cernes immenses et cette peau trop pâle. Finalement, ne pouvant soutenir le regard que me renvoyait l'eau j'y plongeais lentement une main et en ridait la surface. Elle avait refroidi mais restait encore un peu tiède et ce simple contact avec elle me ramena à la réalité. Je retirais mes

vêtements en hâte et m'immergeais complètement sous l'eau, assourdissant les bruits qui s'élevaient aux cuisines des valets qui s'affairaient pour préparer le premier repas de la journée. La chape de l'eau ne parvenait cependant qu'à déformer et étouffer les bruits réels, et leurs pensées me parvenaient très distinctement. Un premier réflexe me poussa à les ignorer et à les étouffer mais je le réprimais et les laissait couler en moi, écoutant ces esprits faibles se plaindre intérieurement de leur sort et luttant contre la fatigue qui rongeait leurs corps. Il y avait également des velléités de révolte et je m'interrogeais sur ce que je devais faire de cette information, si j'étais supposée la faire remonter pour qu'ils soient châtiés comme il se devait. Après quelques secondes de réflexion j'arrivais à la conclusion que rien à mon propos n'était clairement définit. Les raisons de ma présence ici étaient uniques, cette situation ne s'était probablement jamais présentée avant et j'aurais une longue période d'adaptation pendant laquelle je devrais comprendre tout ce que l'on attendait de moi. Cela m'ennuyait déjà. Et, pourtant, c'est ce que j'avais souhaité intérieurement depuis longtemps.

Je remontais à la surface de l'eau pour faire sortir l'air vicié de mon corps et reprendre mon souffle. Le bruit de la surface de l'eau se brisant avait également brisé le cours de mes pensées et m'avait ramené à l'instant présent. C'était ma première journée, et il était important que je fasse bonne impression, aussi je m'activais avec le savon pour faire partir des années de crasse. Mes cheveux me donnèrent le plus de mal et je finis par abandonner cette partie tant il m'était impossible d'y passer même un doigt et que la douleur me faisait monter les larmes aux yeux. Je les lavais donc du mieux qu'il m'était possible de faire, puis les rinçait abondamment, même si j'étais consciente qu'il restait probablement des traces de savons à l'intérieur.

L'eau avait terminé de refroidir et je sentais mes membres commencer à s'engourdirent lorsque je finis par m'en extraire. Ce simple bain et les efforts que j'avais employé à me décrasser avaient suffit à me vider de toute l'énergie que j'avais pu récupérer par ma nuit de sommeil. Je jetais un dernier regard chargé à la fois de mélancolie et de regret envers mes vieilles frusques et enfilait les vêtements que l'on avait mis à ma disposition. L'étoffe n'était pas neuve et la robe avait probablement été portée par plusieurs personne au par avant mais le tissu était très bien conservé. De plus, les broderies légères et la coupe impeccable me firent me sentir mal à l'aise et, lorsque je regardais le résultat dans le miroir, j'eus l'impression d'avoir couvert un *excrément* avec de la soie. Cette autre personne qui me regardait dans le reflet avec ses cheveux mal coiffés et à la peau mal lavée, drapé dans ces vêtements de luxe, cela n'était pas moi. Contrairement à mes espérances, je n'étais pas devenue en un instant une fille à l'allure distinguée et, dès que je fis un geste, je sentis tout ce côté lourdaud hérité de mon passé de paysanne y ressortir. Pourtant, en prenant le temps de bien me regarder, il me fallu bien admettre que j'étais incroyablement jolie, même si légèrement inquiétante. Je n'avais jusqu'alors vu mon reflet que dans l'eau du lac et cette nouvelle perspective me permettait d'apprécier ces yeux noirs et profonds dont la nature m'avait doté. J'étais toujours aussi pâle, mais la robe avait été conçue pour des filles de cour, qui n'exposaient jamais leurs peaux à la lumière du soleil.

Je finis par esquisser un sourire, puis par tester quelques-unes de mes expressions pour finalement admettre que cela me convenait et, comme la cloche sonna pour annoncer le repas, je sortis de ma chambre et m'y rendit.

En bas, au calme plat qui y régnait une heure auparavant avait succédé une certaine agitation assez fébrile. Les habitants de tous le château se ruaient lentement, faisant mine de ne pas être particulièrement intéressé par les mets mais incapable de détacher leurs esprits de l'idée d'avaler une tranche de viande ruisselante de gras accompagnée d'une coupe d'alcool fort. Ils marchaient le plus calmement et le plus dignement possible, enserrés dans des lanières en cuir et des tiges en métal pour tenter vainement de contenir le gras qui boursouflait leurs peaux, convaincu que, en le serrant suffisamment, le gras finirait par disparaître.

Je sentis quelques regards se poser sur moi, mais il ne s'agissait que de curiosité et cela ne cachait

pas d'autres intentions plus malsaines. Les regards ne s'éternisaient pas, rapidement captés par quelques jeunes demoiselles ou, pour certains, damoiseaux. À ma grande surprise, ce ne fut pas mon esprit qui fut le plus agressé, mais mon odorat. Même si j'avais été élevée au milieu des animaux de ferme, l'air à l'extérieur avait le mérite de ne pas se charger d'odeur stagnante. Ici, j'évoluais au milieu de puanteurs d'excréments et de pisses, vaguement cachées derrière la forte odeur du vinaigre que les gens utilisaient en guise de parfum. Si j'avais eut de l'appétit avant de descendre celui-ci avait complètement disparu. Pourtant, je ne pouvais se soustraire à ce premier repas, au cours duquel on m'introduirait probablement aux résidents pour leur expliquer la raison de ma présence. Je fis donc du mon possible pour cacher ce dégoût qui montait en moi et pour l'empêcher de m'envahir. C'était *grotesque* : cet univers que j'avais toujours imaginé distingué et raffiné se trouvait être encore plus écœurant que celui que j'avais quitté.

Je finis par arriver à la salle des repas et, une fois assise devant, j'eus la chance d'être juste en face d'un plat de viande dont le parfum vint couvrir un peu les autres – et eut le bonheur de me rendre un peu d'appétit. On me servit une portion qui m'aurait été suffisante pour une semaine et, constatant que les autres convives n'attendaient pas que le service soit terminé pour commencer à manger, j'attaquais moi-même ma part, mais m'arrêtait dès la première bouchée, prise d'un soudain dégoût que je ne m'expliquais pas. Je me contentais alors de quelques fruits et attendis qu'une annonce soit faite à mon sujet.

Mais le repas se termina – après un temps qui me parut démesurément long – sans que rien ne soit fait dans ce sens. Les gens commencèrent à se disperser, repus et ne souhaitant qu'aller faire un somme pour digérer la quantité phénoménale de nourriture qu'ils venaient d'ingérer. Le mage qui m'avait amené au château m'aperçut et changea de direction pour venir vers moi.

—Eh bien, Yeo-Yin, je suis ravi de voir que tu t'intègres déjà, fit-il en arrivant à ma hauteur.

J'essayai de cacher ma rage mais je fulminais. Son attitude envers moi était celle d'un adulte envers un enfant, méprisante et suffisante. De plus, il me tutoyait. Si ma situation n'avait pas été dans la balance je lui aurais jeté mon morceau de pomme au visage. Je fis cependant de mon mieux pour contenir cet élan et dit de ma voix la plus calme.

—Je ne suis pas venue ici pour manger. Je veux apprendre.

Il parut légèrement surpris puis secoua la tête.

—Chaque chose en son temps. Je ne peux pas étudier tes pouvoirs tant que les magiciens du roi ne seront pas arrivés – et avec les nouvelles neiges qui commencent déjà à tomber, cela va les retarder. Mais si tu es si impatiente, tu peux aller à la bibliothèque du château. C'est poussiéreux, ça sent le vieux livre et personne n'y met jamais les pieds.

« *Tu y seras à ta place, loin des regards. Si tu n'étais pas si précieuse je t'aurai déjà fait pendre pour m'avoir parlé ainsi. Mais, cela viendra. Chaque chose en son temps* ».

Je reculais, comme frappée au visage par ces paroles qu'il n'avait que pensé. Ainsi, mon temps était déjà compté. Je n'avais pas encore passé une journée ici que j'étais déjà de trop, indésirable. Eh bien soit, il me fallait profiter de la situation tant que je le pouvais. Je pourrais toujours aviser ensuite, mais partir maintenant c'était renoncer à tout ce à quoi j'avais toujours rêvé. Je tournais donc les talons et m'éloignais sans même une parole pour celui qui voulait déjà devenir mon bourreau.

La bibliothèque se trouvait au sous-sol, mais dès que j'y entrais, je poussais un soupir de profond soulagement. Ici, le silence régnait, et l'odeur de vieux livres qui y était effectivement présente était infiniment moins pénible que celle du vinaigre mélangé à la sueur et à d'autres secrétions corporelles. Les hautes étagères chargées de livres me donnèrent le tournis. Il y avait des milliers d'ouvrages ici, peut-être même des dizaines de milliers. Chacun d'eux avait été pensé, voulu et écrit par une personne qui y avait consigné le savoir de toute une vie parfois, dans le seul but de

transmettre ses connaissances à d'autres personnes. C'était incroyable, titanesque, et la seule idée que tous ces ouvrages avaient été rassemblé et rangés sur les ordres d'imbéciles ventripotents ne rendait la situation que plus étrange.

Je savais lire ma langue natale, car l'écriture était phonétique et que notre langue ne comptait qu'une dizaine de lettres qui chacune correspondait à un seul et unique son. Cependant, les livres écrits dans cette langue étaient très rares ici et il me fallu une dizaine de minute pour en trouver un – au moment où je me disais qu'il n'y en aurait pas. Il était imposant et devait bien peser la moitié de mon poids et j'eus énormément de mal à le déplacer jusqu'à la table. Essoufflée, j'ouvris cette couverture lentement, savourant chaque seconde de cet instant. Sur la première page s'inscrivait le titre :

« *Alchimie et herbes* »

Je ne connaissais pas le premier mot, mais après avoir lu quelques paragraphes de la première page j'arrivais à assez bien cerner ce qu'il désignait. Ce ne fut pas le seul mot qui m'échappa et les suivants furent plus compliqués, car ils correspondaient à des outils spéciaux utilisés uniquement par les alchimistes et dont le nom n'était pas évocateur. Tout semblait être fait de façon à tenir loin du savoir les gens qui ne l'avaient pas déjà, mais cette barrière ne me dérangeait pas vraiment : peu importait la difficulté, j'avais là une source de savoir incroyable et je ne comptais pas laisser tomber. Je n'avais cependant pas l'habitude de lire et très rapidement mes yeux me firent mal jusqu'à m'obliger à m'interrompre pour les reposer. Je rageais contre ce corps si fragile dont la nature m'avait doté mais il n'y avait rien que je ne puisse faire pour y remédier. Je constatais également que la faible lumière – qui filtrait par une petite fenêtre située à plusieurs mètres au-dessus du sol – diminuait. Le soleil tournait et il n'éclairait plus cette façade. Bientôt, l'obscurité avalerait cette pièce alors même qu'il ferait encore jour dehors. L'idée d'amener une torche ici m'horrifiait, car je savais qu'en cas d'accident il serait impossible de contenir le feu. Et ce livre était trop lourd pour que je puisse le déplacer et le ramener dans ma chambre. Je retournais donc à la lecture malgré mes yeux brûlant et m'attelais de mon mieux à déchiffrer les pages lignes après ligne, pressée par le temps et ne pouvant réellement savourer ce que je lisais. D'une certaine façon, j'avais l'espoir vain de pouvoir lire assez vite pour que le temps cesse de s'écouler. Lorsque finalement les derniers rayons du soleil cessèrent de pénétrer dans ce sous-sol je m'arrêtais, déçue mais bien déterminée à revenir le lendemain. Je quittais ce havre de paix et remontais en direction de ma chambre pour y finir la journée, listant mentalement les choses qu'il faudrait améliorer dans les jours à venir. Il y avait bien sur la lumière, mais la langue dans laquelle était écrit la plupart des livres était également un obstacle qu'il me faudrait surmonter. Il me faudrait aussi une méthode de travail pour ne pas perdre du temps à consulter des livres abordant des sujets trop proches et se répétant, et le temps perdu dans ce repas interminable ne pouvait pas continuer à être gaspillé ainsi.

Je fulminais, mais j'étais également émoustillée, fébrile et émerveillée, fatiguée et remplie d'énergie, triste et heureuse. En cet instant je me sentais vivante et remplie, mais j'étais également extrêmement lucide sur mon passé et sur le temps que j'avais perdu et qui ne reviendrait jamais. J'avais 8 ans, et chaque jour que j'avais passé dehors à ne rien faire d'autre que des travaux manuel était une journée au cours de laquelle j'aurais pu nourrir mon esprit avec des récits de guerre ou des recettes miraculeuses. Il ne me restait plus si longtemps à vivre, pas assez en tout cas pour appréhender et intégrer, *ingérer*, toute cette masse d'information dont la bibliothèque au sous-sol ne contenait qu'une infime partie. Au plus aurais-je la chance de survoler ce savoir, d'effleurer ce que je ne pourrais jamais étreindre.

Soudainement, la tâche me parue insurmontable, comme si je prenais d'un seul coup conscience que le temps que je mettrais à acquérir ce que d'autres avaient découvert serait du temps que je ne pourrais utiliser pour créer quelque chose moi-même. Et s'il existait des connaissances qui ne seraient accessibles qu'après avoir appris plus que ce qu'une personne pouvait apprendre en une vie ? Ces connaissances seraient à tout jamais hors de ma portée. Et que se passerait-il quand le temps viendrait me prendre ? Tout mon savoir n'aurait alors pas de poids, serait incapable à contenir

la main de la Mort.

Je m'asseyais sur les marches de l'escalier en colimaçon, incapable de n'avancer même qu'un pas de plus. J'avais effleuré quelque chose de beaucoup trop imposant pour moi, de trop imposant pour quiconque, même. Était-ce pour cette raison que ces … *porcs* … préféraient passer leur temps à manger et à se distraire ?

J'avais cherché à apprendre le plus possible sur tout depuis toujours, mais je n'avais jamais eut l'occasion de pouvoir étancher cette soif. Maintenant que j'avais cette chance, je me rendais également compte que cette recherche était vaine, car elle ne pourrait jamais réellement aboutir.

Je restais longtemps assise sur les marches, fixant le sol en contrebas, perdue dans des pensées qui tournoyaient dans ma tête, remettant en cause tout ce en quoi j'avais cru et tout ce pour quoi je m'étais battue, balayant comme une tempête toutes les certitudes que j'avais pu avoir. Même lors que je m'étais défendue comme cette agression que je ne comprenais pas à l'auberge, j'avais au moins quelque chose contre quoi lutter, un but. Là, la magnificence et la grandeur de la bibliothèque et les promesses d'un savoir toujours nouveau qu'elle offrait m'apparaissait désormais comme un monstre, toujours aussi imposant mais maintenant impossible à vaincre.

Lorsque finalement je me relevais et poursuivait mon ascension, c'était plus par résignation que par volonté. Je n'avais plus envie de retourner dans cette pièce obscure le lendemain, ni même plus jamais. Je venais de perdre huit ans de ma vie, non pas pour la recherche mais pour les bas plaisirs terrestres. Lorsque finalement ma tête toucha l'oreiller la petite adulte n'existait plus, et seule la grande fille restait, en proie à plus de pleurs et de doute que jamais. En cet instant, je regrettais de ne pas être morte sous les coups de mon père, ou emportée par une maladie. Je regrettais de ne pas avoir été violée, car alors l'horreur et le non-sens de mon esprit aurait reflété celui infligé à mon corps.

Le sommeil finit par venir me délivrer de mes tourments, mais même en rêve je rêvais que j'étais poursuivie par une hydre monstrueuse dont les gueules laissaient échapper des parchemins et des livres.

Le lendemain, le ciel lui-même semblait être triste et des nuages gris tirant vers le noir l'emplissait et donnait des ton lugubre à la campagne qui s'étendait au loin. Immobile à la fenêtre, je regardais les oiseaux construire un nid dans un arbre, petits êtres insouciants et ne se préoccupant guère plus que du moment présent. Les doutes de la veille étaient toujours présents dans mon esprit et me minait le morale, même si j'essayais vainement de trouver une solution pour l'avenir. J'ignorais ce que le futur me préparait, et je ne pouvais pas m'enlever cette interrogation de l'esprit. Rentrer chez moi était bien entendu exclu, car ma famille me haïssait probablement – et ils avaient raison de le faire – et que dès que je cesserais d'être utile aux mages mon exécution ne tarderait pas. Paradoxalement, et malgré des années passées à essayer de comprendre chaque petite chose, je ne savais presque rien faire. J'avais un bagage théorique impressionnant mais une pratique quasiment inexistante, et ma faible condition physique ne me permettait pas d'exercer un métier de cueilleuse ou de laboureuse. La seule chose qu'il me restait était mon pouvoir si particulier – et, comme pour joindre le geste à la parole, j'appuyais légèrement sur l'esprit de l'oiseau pour lui faire relâcher ses sphincters et la fiente vint s'écraser sur un couple de bourgeois bedonnants qui marchaient dans les jardins. L'éclat de leur voix m'arracha un sourire mais il s'estompa aussitôt. La situation était limpide, et je ne faisais que refuser de regarder les faits en face : j'étais trop particulière, trop singulière de corps et d'esprit pour pouvoir espérer m'enfuir du château et me refaire une vie ailleurs. J'étais donc prisonnière, prisonnière de ce que j'avais si longtemps voulu, d'une situation qui m'avait si souvent faite envie. Je regardais encore une fois en bas, et d'un seul coup je sentis le vide m'aspirer, comme s'il murmurait un chant incroyablement séduisant, une mélodie irrésistible. Était-ce cela la solution ? Mon don semait la mort et la destruction et il était dorénavant évident que la seule chose qui importait pour moi me serait a jamais inaccessible. Qu'avais-je à y perdre ? Rien

qui n'ait d'importance à mes yeux, cela je l'avais déjà perdu. Qu'avais-je à y gagner ? Tout, à commencer par le calme et la promesse de ne plus jamais blesser quiconque après cet ultime acte. Ma vie avait été parsemée de mort et de souffrance pour ceux qui l'avaient partagé, c'était un fait que je ne pouvais me cacher. Pour ma satisfaction, pour ma curiosité ou même juste pour le bien de ma petite personne j'avais pesé sur la balance, et pas du bon côté. Avec cet acte j'arrêterais les frais et au moins je pourrais racheter une partie de ce que j'avais causé.

Je montais sur le rebord de la fenêtre et m'y asseyais, les jambes pendant dans le vide. D'ici, il me suffisait de me pencher en avant pour tout conclure. Bien sur, je savais que peu nombreux seraient les gens à comprendre ce geste, mais je savais aussi qu'ils n'essaieraient même pas. La vue était magnifique – à l'exception de ce ciel, toujours plus nuageux – et l'air frais et humide venait me caresser le visage. Je pris une grande inspiration et fermais les yeux. Voila, j'y étais.

Mais, qu'est-ce qui me retenait ? Tout était en place, il me suffisait d'un geste, tel l'apposition d'un tampon à la cire rouge en bas d'un document, pour marquer le point final par une tache de la même couleur. Pourtant, je ne pouvais faire ce geste. Quelque chose me retenait, d'une façon presque physique, mais je ne pouvais déterminer de quoi il s'agissait. Incapable d'accomplir ce geste, je luttais pendant quelques instants puis rouvrais les yeux et me détendait. Il n'y avait rien d'urgent, je pouvais prendre le temps de comprendre ce qu'il se passait à l'intérieur de moi. Une fois cela fait, il serait toujours temps de mettre un point final à ma vie.

À cet instant une personne frappa à ma porte et le sursaut que je fis faillit me faire chuter. J'eus un instant de frayeur, puis un éclat de rire, suivit de façon inexplicable par un accès de panique et deux grosses larmes, elle-même succédé par un autre éclat de rire. Étais-je en train de devenir folle ? J'allais tout de même ouvrir, pour découvrir la vieille servante qui m'avait fait monter une bassine d'eau chaude la veille. Elle fit ce qui ressemblait à une courbette mais son âge avancé ne lui permettait guère plus que de l'esquisser, puis lâcha.

—On vous demande en bas, mademoiselle. C'est le magicien qui vous a amené ici.

Je la remerciais d'un balbutiement et refermais la porte sans lui accorder plus d'attention. Cet homme voulait ma mort, il ne l'avait pas caché – ou plutôt je ne lui avais pas permit de me le cacher, car j'avais été lire cela directement dans son esprit. Mais il ne souhaitait pas me tuer maintenant, je représentais trop à ses yeux. D'après ses propres dires, les magiciens du roi n'étaient pas arrivés et n'arriveraient pas avant quelques jours. Pour quelle raison souhaitait-il me voir ? Perplexe, je fis un brin de toilette pour cacher mes yeux encore rouges de la veille et descendit rapidement les escaliers en pestant intérieurement contre cette robe qui ne me permettait pas de me déplacer à mon aise. À peine arrivais-je à l'étage du dessous que je perçus sa fulmination. Je le faisais attendre et il ne le supportait pas. Hélas, c'était là tout l'objet de ses pensées, si bien que je ne pus lire ce qu'il me voulait.

Je le trouvais cependant étrangement calme, de cette maîtrise que seuls peuvent avoir les personnes côtoyant les puissants et leurs sautes d'humeurs. Je fis une révérence maladroite.

—Vous m'avez demandé ?

—Oui …

« *… et il y a un moment déjà ! Soit cette vieille bique à bien pris son temps soit cette fille de cul-terreux pense qu'elle peut me faire attendre. Dans les deux cas … »*

Le terme qu'il employa pour me désigner me fit serrer les mâchoires mais je restais coite.

—… je vais m'absenter un moment. Je ne serais pas de retour avant une semaine, mais j'ai laissé des ordres à ton sujet. Tu peux étudier à la bibliothèque et manger tout ce que tu veux, mais tu as interdiction de faire usage de tes … dons … sur les résidents du château.

—Sinon ?

La question était impertinente et je le savais. Mais il était hors de question que je me laisse donner des ordres par ce demi-homme, tout mage fut-il. Il s'empourpra, ce qui était la réaction que j'avais espéré, mais son ton de voix resta calme. Il ne voulait pas montrer de l'énervement contre une enfant, cela n'aurait pas été très glorieux.

—Sinon ça n'ira pas pour notre accord. Fais ce que je te dis, c'est tout.

Ce petit jeu avait assez duré.

—Non. Je vous montre ce que je sais faire et en échange je peux apprendre tout ce que je veux. C'est ça l'accord. *Ne me donnez plus jamais d'ordre.*

Ceci en était un, imprimé maintenant et à jamais dans son esprit. Je le vis prendre une grande inspiration pour crier mais il semblait incapable de prononcer un mot, comme un bègue bloquant en début d'une phrase. Les veines de son cou gonflaient et il devenait de plus en plus rouge. Il finit par hurler un juron.

—Yeo-Yin, tu outrepasses tes droits. Je te def …

—*Et ne me tutoyez plus.*

Une nouvelle fois il bloqua. Puis, des mots commencèrent à sortir de sa bouche mais il semblait lutter pour ne pas utiliser ceux-là.

—Je … vous … demande …

Maintenant, ses yeux étaient exorbités et sa bouche s'ouvrait et se fermait vainement, le tout offrant un spectacle qui éveilla en moi un sentiment proche de celui que l'on peut ressentir en observant un attardé mental buter sur un problème facile. Cet homme avait l'habitude d'être obéit, de par son statut de noble et son statut de mage. Cette simple injonction de ma part l'avait déstabilisé bien plus que je n'aurai pu le prévoir, mais je n'en ressentais aucun remord. Ce que je constatais, il le constatait aussi bien que moi, et rien ne l'empêchait de prendre du recul et de se ressaisir. Finalement, je fis demi-tour et remontais dans ma chambre. Je m'étais fait un ennemi mortel, mais cela serait arrivé tôt au tard avec cet homme. Nous ne pouvions pas nous entendre.

Lorsque je redescendis quelques heures plus tard il était partit. Je remarquais une certaine tendance chez les gens du château à se tenir loin de moi, et je compris que la nouvelle n'avait pas tardé à se répandre sur mon compte. Cependant, cela s'accompagna également d'une certaine sympathie de la part des servants et l'un d'entre eux vint même me féliciter, même si il semblait un peu apeuré par moi. Il avait à peu près mon âge et cela me fit du bien de ne pas être considérée comme une débile mentale ou un monstre. J'étais dans la cuisine en train de manger une pomme lorsqu'il vint s'asseoir à côté de moi avec un morceau de pain. Je savais qu'il m'observait depuis un moment mais je fis mine d'être surprise.

—Salut, fit-il avec un sourire hésitant.

Je percevais une peur tangible dans son esprit et si j'avais fait le moindre signe menaçant il serait partit en courant. Je me contentais de croquer une nouvelle fois dans ma pomme et de répondre à son salut à demi-voix. Cela sembla le rassurer quelques peu.

—Bravo pour … enfin, bravo pour ce matin. Tu sais, ça fait longtemps qu'on rêve de voir un truc comme ça. On était étonné, tu sais.

Il parlait elfique mais son accent était très prononcé et n'était pas le même que celui que je connaissais, si bien que je comprenais difficilement ce qu'il me disait, même si le percevais le sens général. J'aurais pu le reprendre sur le tutoiement, mais il n'y avait aucune marque de mépris dans sa voix, juste de l'admiration. Je murmurais un vague remerciement, ne sachant trop quoi dire. Je ne méritais aucune félicitation et encore moins de reconnaissance, car je n'avais agit que pour moi-même. Mais si cela leur faisait plaisir de me considérer comme leur sauveuse, je n'y voyais pas

d'objection particulière. Ils auraient tout le temps de se rendre compte que je n'étais pas dans leur camp lorsque je commencerais à collaborer avec les magiciens pour étudier mes pouvoirs. Visiblement encouragé par mon absence de réaction, il déposa l'un des deux morceaux de pain devant moi et reprit :

—Comment tu t'appelles ? C'est … Yeo-Yin, c'est ça ? Si t'es d'accord, tu sais … on pourrait …

Il semblait vouloir dire quelques choses mais également ne pas avoir envie de le dire. Il finit par chuchoter.

—Tu sais, on travaille dur ici. Mais on nous traite comme des chiens et même pire parfois. Les chiens ils les utilisent pour la chasse, alors ils en prennent presque bien soin, tu sais. Mais nous … écoute, ce que tu as fait ce matin, on voudrait savoir si tu peux le refaire. On travaille dur et on ne demande pas moins. Mais on ne veut plus se faire battre, fouetter, violer, affamer. Et toi, tu sais, juste avec des mots, piouf piouf !

Il avait du mal à trouver des mots pour exprimer ses idées et finit sa phrase par des bruits de bouche censés imiter ceux de la magie. Cela aurait pu être amusant, mais derrière ce sourire et ses yeux brillants d'espoir se cachaient aussi un être désespéré qui voulait se raccrocher à cet espoir que je représentais comme un marin à son radeau au milieu d'une tempête. Je remarquais alors les cicatrices déjà présentes sur ses bras nus malgré son jeune âge. Le fouet était déjà passé sur son corps, et il atteindrait bientôt l'âge où – je le lisais dans son esprit – il intéresserait les plus détraqués des nobles du château. Les images et les récits qui le hantaient ne m'étaient pas étrangers, car j'avais moi-même faillit passer par là, mais je ne pouvais rien faire pour lui. Malgré ce que j'avais dit à celui qui m'avait amené ici, l'accord que j'avais pour résider ici allait au-delà d'un simple échange de connaissance. Je ne pouvais pas me permettre de changer les règles qui régissaient la vie ici, je ne pouvais pas aller à l'encontre de toute la monarchie et de tout le clergé des 8 divins sans me faire écraser, pulvériser dans l'opération.

Je me tournais vers lui et le regardais dans les yeux.

—Tu ne veux plus jamais souffrir, c'est ça ?

Je vis tout d'abord l'expression de soulagement d'avoir été compris se dessiner sur son visage alors qu'il ouvrait la bouche pour acquiescer. Puis, cette expression se figea alors qu'il comprenait le sens de ma question et lisait dans mes yeux ce que je lui proposais. Il recula brusquement et tomba de la chaise sur laquelle il se trouvait. Il avait peur, à nouveau.

—Non, non, non, non ! Je veux souffrir !

Il s'enfuit en courant. Dans sa chute il avait balayé de la main la table et le pain était tombé par terre. Je le ramassais et l'époussetais pour constater qu'au fond de celui qu'il m'avait donné se trouvait une forme de cœur, découpée dans la croûte. Cela aurait pu me toucher, mais je n'esquissais qu'une grimace de dégoût. Il ne m'aimait pas, c'était évident. Il m'admirait bien sur, mais il ne connaissait rien de moi, et parler d'amour était complètement ridicule et déplacé. J'avais un temps représenté une possibilité d'accéder à des strates plus élevées de la hiérarchie en plus d'une promesse de pouvoir imposer sa volonté à quiconque essaierait de s'opposer à lui. Par la suite, j'étais devenue un monstre, lui proposant de perdre sa faculté de souffrir, d'endurer et de se taire. Mais je n'avais jamais été une personne. Pas plus que je ne l'avais été pour mon père qui m'avait vendu comme une *putain*. Pas plus que je ne l'étais en ce moment aux yeux de ceux qui m'avaient amené ici dans l'unique but d'étudier mes pouvoirs, pas plus que je ne l'avais été pour ce détraqué libidineux qui avait essayé de me violer. Mais cela n'avait pas grande importance. Au final, je n'étais pas sur moi-même d'être autre chose qu'un moyen.

L'idée de retourner dans ma chambre n'avait rien d'attrayant, aussi allais-je à la bibliothèque une fois achevé mon repas de fruits. Cette pièce qui m'avait tant impressionné la veille me paraissait maintenant incroyablement vieillotte et inutile, mais au moins l'ambiance pesante et calme qui y

régnait naturellement me permettait de faire le point sur moi-même. Il n'existait pas, dans tout le royaume, d'esprit aussi confus que le mien, même si je n'en retirais aucune fierté ni aucune honte. On m'avait dit qu'en grandissant je verrais les choses différemment, mais je n'avais que 6 ans et toutes ces interrogations n'auraient dû arriver que dans plusieurs années.

J'errais entre les étagères dans la pénombre, caressant les livres d'un doigt distrait. Ils me faisaient peur, mais je ne pouvais ignorer cet appel en moi, qui ne faisait que confirmer que, même si j'avais pris conscience de l'inutilité de mon désir de tout apprendre, celui-ci n'avait pas disparu pour autant. J'avais soif de connaissances, comme un alcoolique en manque de son breuvage. Mais, comme l'alcoolique, j'avais maintenant une conscience aiguë que cela ne me servirait à rien d'étancher ma soif, car elle reviendrait, encore et encore, et consumerait ma vie pour ne me laisser tranquille qu'une fois que la mort m'aurait emporté, ayant dévoré ma vie et toutes les possibilités que j'aurai pu rencontrer. Pourtant, je finis par me laisser aller et c'est presque avec un râle de soulagement que je m'emparais une nouvelle fois de ce livre sur l'alchimie et ouvrait ses pages jaunies. J'avais honte de moi-même, de cette faiblesse, mais très rapidement ce sentiment s'estompa pour ne laisser place qu'au plaisir de l'apprentissage et de la découverte. Je n'avais cure de l'alchimie, mais ces descriptions de plantes et de préparations suintait d'une connaissance qui m'ensorcelait et me rendait presque fébrile. Je pouvais apprendre. Au final, qu'est-ce qui comptait d'autre ? Tout le monde semblait s'être mis d'accord pour m'utiliser ; il n'y avait aucune raison que je ne me joigne pas à eux et m'utilise moi-même uniquement pour servir mon propre plaisir instantané et immédiat. C'était une maigre trêve avec moi-même, un premier pas vers une réconciliation avec ce que j'avais été, mais c'était mieux que rien.

Je lus aussi longtemps que me le permettait la lumière, puis, lorsque l'obscurité fut trop prononcée, je remontais une nouvelle fois dans ma chambre mais faisant cette fois amener le lourd ouvrage avec moi par un serviteur.

Deux jours passèrent, pendant lesquels je ne quittais pas ma couche, plongé dans ma lecture. Au matin du troisième jour, des chevaux se firent entendre dans la cour et, comme pour confirmer mon pressentiment, on vint m'annoncer que les magiciens chargés de venir m'étudier étaient arrivés. Après avoir enfilé une tenue plus décente que ma robe de chambre – et avoir constaté, dans l'opération, que j'avais reperdu le peu de gras que j'avais réussi à faire tenir sur mes maigres os les jours précédents – je descendais pour trouver une forte agitation au cœur de laquelle se trouvaient les fameux mages, vêtus d'une tenue de voyage qui n'attestait pas de ce statut particulier dont ils jouissaient. À mon approche une vague parcouru la foule qui me fit presque une haie d'honneur vers les nouveaux arrivants. Ils attendaient de voir ce qui allait se produire et espéraient un bain de sang imprégné d'éclairs et de boule de feu pour égayer cette journée qui s'annonçait aussi morne que les autres. Je les déçus en faisant une révérence toujours aussi maladroite mais définitivement accueillante et me présentais.

—Yeo-Yin. Je suis le sujet que vous êtes venus étudier.

Le mépris envers moi présent dans cette phrase me surpris un peu. Pourtant c'était une vérité : je n'avais plus aucun respect pour cette personne qu'étais moi-même, cette petite *idiote* qui ne se complaisait que dans l'état de rat de bibliothèque.

Le plus vieux des mages – un homme qui devait bien avoir dépassé la soixantaine à en juger par ses cheveux blancs comme neige – sourit et me répondit.

—Il me tardait de te voir, on m'a dit énormément de choses à ton sujet.

À cette phrase, je réalisais une autre vérité. Je n'avais aucune envie de laisser d'autres personnes me manquer de respect.

—Ça sera « vous », où vous pouvez aussi rien remonter sur vos chevaux pour repartir, car je refuserai de collaborer.

Contrairement au mage de campagne qui m'avait amené ici, ce vieillard n'avait plus rien à prouver et il ne s'irrita même pas de mon impertinence. Je l'amusais.

—Comme vous le souhaitez. Je pensais vous demander une démonstration en arrivant, mais si même la moitié de ce que l'on m'a raconté à votre sujet depuis les quelques minutes que je suis là est vrai, alors je suis certain de ne pas m'être déplacé pour rien.

Pourtant, il doutait, je pouvais le lire dans son esprit. Il avait peur de faire une erreur, que ce soit en me surestimant ou en me sous estimant. Mon assurance pouvait être une façon de cacher une absence de pouvoir, un bluff reposant sur le bouche-à-oreille et une certaine tendance naturelle à amplifier les événements. S'il se laissait berner, il entacherait sa réputation à jamais, avouant ne pas être en mesure de percer à jour une petite fille. À l'opposé, il savait que la magie était un domaine qu'il ne fallait pas prendre à la légère et s'il était arrivé à cet âge c'était bien en faisant preuve de prudence, la plupart de ses confrères décédant dans des expériences aux dangers mal évalués.

Je m'adressais directement à lui :

—Je peux dissiper vos doutes, mais il me faut un sujet qui n'ait pas peur de tenter l'expérience.

Je l'avais surpris, mais il n'était toujours par certain que je ne bluffais pas. Sans me quitter des yeux, il fit un signe de la main et l'un de ses assistants lui amena une cage dans laquelle se débattait un rat. L'animal était paniqué par la présence des gens autour de lui et de l'absence d'endroit où se cacher. Il avait également faim et soif et ses dents avaient été abîmées par ses tentatives pour se défaire de cette prison. Je lui intimais de se calmer et apaisais ses douleurs et sa faim jusqu'à un niveau acceptable. Les faire disparaître aurait été plus simple mais aurait condamné l'animal qui ne se serait pas sustenté et n'aurait fait montre d'aucune prudence envers son corps. Je ne pouvais nier que cet animal était hideux en apparence, mais son esprit était plus propre que bien d'autres que j'avais eut le malheur d'approcher.

Finalement, une fois son agitation calmée, je me dirigeais mentalement vers l'assistant et lui fit ouvrir la cage d'où sortit d'un pas calme mais prudent l'animal disgracieux. Il s'éloigna et, lorsqu'il fut à une bonne distance, je relâchais mon emprise et me tournais vers le mage. J'étais fatiguée et, toute à mon travail, je ne m'étais pas rendue compte de mon propre état. J'avais dû accomplir un travail minutieux – au lieu d'apposer en lettres bien grasses quelques ordres dans un esprit – et j'en ressortais logiquement plus éprouvée. Je pris une grande inspiration pour calmer les lumières qui dansaient devant mes yeux et essayait de trouver le regard du mage au travers de cette brume chatoyante qui avait envahit ma vision.

—J'espère que cette démonstrat …

Je m'interrompis puis me courbais et vomis ce que j'avais mangé la veille. Puis, par ce qui semblait être devenu une habitude, je m'évanouissais. Ma dernière pensée fut pour ce rat qui recommençait à goûter d'une certaine liberté.

Cette fois le réveil fut plus agréable. Je n'étais plus dans ma chambre mais dans une autre que je ne connaissais pas et dont le confort était largement meilleur. Je disposais même d'un oreiller mais mon premier geste fut de le repousser, car mon cou s'ankylosait trop facilement pour que j'aille le titiller avec ce relève-tête.

—Avez-vous bien dormi ?

J'appréciais cet effort de politesse de la part du vieux magicien au pied de mon lit comme si j'avais croqué à pleines dents dans une pâtisserie fondant sur la langue, car, mêlée au confort de la pièce, je goûtais à un luxe d'une rare qualité.

Il reprit :

—J'ai vu ce que vous avez fait ce matin, et je suis impressionné. Je ne sais pas exactement quelles

sont vos capacités et vos limites, mais en nature je n'ai jamais rien vu de similaire et cela me suffit. Ce qui me chagrine, c'est que je n'ai pas perçu de déplacement de magie en vous. Je ne sais pas exactement quel est la nature de vos pouvoirs, mais il est possible que nous ne puissions jamais réellement les explorer. Je ne suis qu'un mage, pas un dieu. Ceci dit je vais faire tout mon possible pour y parvenir et espérer que ce cas désagréable ne se présentera pas.

« *Mais même si je ne peux pas comprendre comment elle fait, son pouvoir est inestimable. Elle pourra faire plier les plus grands seigneurs et mater les plus grandes révoltes. J'ai presque de la peine pour elle.* »

Mais il ne dit rien de ces pensés. À la place il changea de sujet.

—Je ne suis pas sans connaître l'accord qui nous lie. Ainsi, je me suis permis de venir avec plusieurs érudits de domaines aussi variés que la tactique militaire ou les mathématiques et je me chargerais personnellement de vous enseigner tout ce qui peut se savoir sur la magie. Cela représente une somme colossale de connaissances. Au bout d'un moment, c'est vous-même qui finirez par implorer pour que nous arrêtions de vous enseigner, termina-t-il avec un sourire.

Je lui rendis son sourire.

—N'y comptez pas trop.

Cela clôtura notre entretien. Il se retira et un homme plus jeune mais tout de même assez âgé vint le remplacer. Celui-là était un militaire de métier et, s'il avait commencé comme simple troufion dans une ville de taille moyenne, il avait terminé comme commandant d'une troupe importante et mené quelques assauts clefs. Sa santé s'était dégradée à tel point qu'il avait été retiré du service mais, n'ayant jamais pensé atteindre cet âge, il n'avait rien prévu pour sa vie après l'armée et était finalement parvenu à se faire affecter à cette « mission ».

Nous passâmes tout l'après-midi à parler et notre conversation se prolongea encore pendant une bonne partie de la soirée au point que l'on vint nous porter le repas dans la chambre. J'étais passionnée par tout ce qu'il me racontait et décortiquait mentalement chaque phrase qu'il prononçait, même si mon esprit n'était pas encore assez formé pour pouvoir lui objecter quelque chose qu'il ne balaie pas d'une phrase. Je l'avais cependant surpris, et ce par le simple fait que j'étais concentrée sur ce qu'il me disait et que je parvenais à maintenir cette concentration malgré les heures qui s'écoulaient. Il n'avait jamais eut d'enfant et n'avait jamais ressentit le besoin d'en avoir mais, en quittant la chambre lorsque sonnèrent les coups de dix heures, il avait un pincement au cœur en pensant à ce qu'il avait manqué. L'image de l'enfant turbulent et inattentif qu'il avait eut jusque-là venait de voler en éclat.

J'étais également surprise, car je m'attendais à être rapidement auscultée et ramenée au statut de morceau de viande doté de propriétés académiquement intéressantes. Mais je m'étais trompée sur les méthodes employées. Le lendemain, on commença par un questionnaire et quelques expériences que je jugeais beaucoup trop facile, comme empêcher un oiseau de voler, un rat de marcher etc. On me sous estimais, ces travaux ne demandaient pas un dixième de l'effort et de la précision d'orfèvre que j'avais dû déployer la veille sur l'animal que j'avais fait s'enfuir. Je le fis remarquer et le magicien, bien qu'un peu surpris, pris bonne note de mes remarques avant de me laisser avec le suivant intervenant, un homme relativement jeune au front volontaire et semblant déborder d'énergie. Cette fois, on était bien loin des aventures épiques et des tactiques militaires, car ce furent les mathématiques que nous survolâmes. Bien que plus austères et bien moins attrayantes, je pris plaisir à découvrir les clefs qui expliquaient le fonctionnement précis de notre monde. Cette fois-ci, par contre, l'ombre de l'impossibilité d'arriver au bout de la tâche fut, plus que jamais, présent. Les mathématiques et la physique semblaient être des domaines sans limites. Le soir venu et alors qu'à la fin de la leçon je ne demandais encore une fois que des fruits comme repas, on me demanda pourquoi je suivais ce régime particulier. La vérité est que je n'en savais rien. C'était un peu un ensemble de choses, à commencer par le fait que les fruits étaient plus faciles à digérer et que je préférais ne pas mettre à l'épreuve mon système digestif – fragile, comme toute chose en

moi. Mais il y avait autre chose : depuis que ce don s'était déclaré en moi, j'avais ressentit une aversion grandissante pour la viande, car je ressentais la douleur et la *mort* de l'animal que l'on abattait pour la faire. Je n'avais aucune pitié pour eux, mais le fait de devoir partager encore et encore ces expériences désagréables m'avait lentement mais sûrement poussé à me tenir loin de tout plat de viandes. Cependant, cela ne justifiait par réellement ce sentiment que, si je mettais ne serais-ce qu'un morceau de viande dans ma bouche, j'allais vomir.

Fort heureusement, la question n'avait été posée que par curiosité et l'on n'essaya pas de me faire changer d'avis. Je mangeais, puis me couchais et m'endormais aussitôt, la tête pleine de rêves remplis de formules volant dans tous les sens.

Les jours suivants continuèrent les cours et les tests, et je n'eus plus une seconde pour penser à moi. Les tests avaient, cependant, une certaine tendance à détériorer mon état, mais ce problème fut réglé lorsque je commençais les cours d'auto-défense. Même si je rechignais au début à m'y plier, il ne me fallut pas longtemps pour comprendre d'où venait mes problèmes lorsque j'utilisais mes pouvoirs : entièrement dans l'esprit de mon « sujet », je délaissais mon propre corps qui se détériorait et s'asphyxiait. Une fois ce problème identifié, il ne me fallut que quelques heures pour parvenir à parfaitement maintenir mes fonctions vitales tout en faisant ce que l'on me demandait. Ce cours plus physique me permettait également d'ajouter à mon maigre squelette une fine musculation qui, d'une façon ou d'une autre, me faisait plus de bien que toutes les tisanes que j'avais pu essayer. J'étais encore fragile, et je n'espérais pas sortir de cet état, mais le sport me donnait du tonus et compensait en partie cette faiblesse naturelle.

Au bout de plusieurs mois, et comme les recherches à mon sujet n'avançaient pas, la décision fut prise d'ajouter à tous mes cours des leçons de magie. Les magiciens ne parvenaient pas à comprendre comment je parvenais à faire ce que je faisais et ils espéraient qu'en m'inculquant la magie je pourrais être en mesure de le leur expliquer moi-même. Cependant, il n'y avait pas besoin d'être télépathe pour savoir que cette idée ne leur plaisait pas. Ils avaient sur moi une seule force et c'était la magie. Aucune formule de mathématiques ni aucun chapitre de l'histoire ne pourrait se dresser entre eux et moi si jamais il me prenait l'envie de me passer d'eux. En réalité, la magie elle-même ne leur aurait été que d'un faible secours dans ce cas, mais ils l'ignoraient et je prenais bien soin de ne pas le leur faire comprendre. Pendant ces quelques mois, ils m'avaient étudié, mais, moi-aussi, je les avais étudiés. Leurs esprits n'étaient pas différents des autres, ils étaient exactement aussi fragiles que ces animaux sur lesquels ils me faisaient travailler. J'avais besoin d'eux pour apprendre, et c'était la seule chose qui les maintenait en vie.

Mais ils l'ignoraient. Grâce à leur magie qu'eux seuls comprenaient, ils pouvaient balayer n'importe qui juste avec des menaces, car personne ne savait de quoi ils étaient réellement capables.

Ils n'avaient cependant pas le choix dans ce cas précis. Le roi attendait des résultats et jusqu'à maintenant ils n'en avaient aucun.

Mon premier contact avec la magie fut assez laborieux. C'était en grande partie à cause du fait que même eux ne maîtrisaient pas entièrement les concepts qu'ils utilisaient, mais également parce que je ne parvenais pas à trouver un rapport entre ce qu'ils me montraient et ce que je faisais naturellement. Finalement, je décidais de ne plus chercher ce rapport et essayais de tout apprendre depuis la base, comme si je n'avais jamais fait de magie, ce qui se révéla bien plus efficace. C'était long et laborieux mais lorsque les premières étincelles jaillirent de mes doigts, le vieux magicien bondit sur sa chaise comme s'il venait d'être piqué par un insecte empoisonné.

—C'est ça, c'est exactement ça !

Ses yeux pétillaient comme ceux d'un enfant devant un gâteau. Quant à moi, j'étais assez désappointée : cela n'avait rien à voir avec mes dons. Ici, il n'était question que de mana, de transfert d'énergie, de canalisation et de plein d'autres concepts dont je n'avais jamais eu besoin et

qui m'étaient complètement inutiles. Je fis part de ces doutes à mon mentor et il essaya de me rassurer.

—Ne t'en fais pas trop. Tu n'es encore qu'aux portes de la magie, tu viens à peine d'en franchir le seuil. Avec le temps, tu apprendras à la percevoir et à manipuler les flux de mana pour en faire ce que bon te semblera. Pour l'instant, tu dois apprendre à reproduire ce que les autres ont fait sans comprendre comment cela fonctionne, mais un jour tu pourras élaborer tes propres sorts.

« *Si ce jour arrive. La patience du roi a des limites. Bon sang, il faut qu'il maintienne ce projet, la magie ne peut pas se permettre de perdre ça.* »

Au moins était-il sincère. Je ne pouvais rien faire pour l'aider – et pour m'aider par la même occasion – à part travailler encore plus dur à mon apprentissage et je me remis à ces laborieuses manipulations de mana sans plus attendre.

Trois mois passèrent encore, et j'atteignais le rang qu'il convenait de qualifier de « novice », c'est-à-dire que je disposais d'un petit panel de sorts que je pouvais lancer en en gardant le contrôle quasiment à tous les coups. J'avais progressé extrêmement vite mais ce n'était du qu'au fait que j'étais en mesure de lire dans l'esprit les manipulations exactes à faire au lieu de devoir me contenter des explications orales. Je puisais des expériences directement dans l'esprit du mage qui m'enseignait et cela me permettait de saisir exactement ce que je devais faire. Je le faisais avec son accord et nous avions même mis au point des méthodes qui nous permettaient d'éviter le maximum de faux pas. Il se concentrait pour clarifier ses pensées, pour mettre en avant des concepts précis et clairs et j'essayais de les suivre de mon mieux. Mais nous n'avions pas avancé d'un iota dans l'étude de mon cas, et plusieurs lettres d'en haut étaient déjà arrivées pour nous encourager à accélérer les choses. Le souverain se faisait vieux et les tensions aux frontières montaient : je représentais un atout potentiel important, mais il avait également besoin de son mage à d'autres endroits. S'il perdait espoir en moi, l'expérience se finirait sur un seul mot de sa part.

Lorsqu'arriva encore une lettre de la cour nous indiquant explicitement que si nous n'avions rien à présenter dans le mois suivant je serais remerciée, je proposais de rencontrer moi-même le roi pour le faire changer d'avis. Je savais que j'en étais capable, soit par les mots soit en lui faisant une démonstration directe de quoi j'étais capable, mais ma demande se heurta à un refus catégorique. J'avais interdiction totale d'approcher le château royal à moins de dix lieues, et cela n'était pas négociable. Je n'étais qu'à moitié surprise : ils n'avaient pas de doute sur mes capacités, uniquement sur la possibilité de les utiliser à leur guise à l'aide de leurs magiciens. Je représentais une menace bien trop élevée pour qu'ils prennent le risque de me laisser approcher et tordre l'esprit du souverain. Dix lieues était une distance largement assez grande, car au-delà de quelques centaines de mètres je ne pouvais déjà plus agir, mais ils avaient pris des précautions.

Cela n'annonçait cependant rien de bon. Au calme relatif qui avait précédé la réception de cette missive suivait une agitation fébrile et ininterrompue. Presque sans me demander mon accord on interrompit les leçons pour consacrer l'intégralité des journées à l'étude de mes pouvoirs. Du matin au soir, je ne faisais plus que passer des tests et démontrer encore et encore ce que je savais faire dans l'espoir qu'ils perçoivent une altération de la magie qui aurait échappée jusqu'alors à leur attention.

Un soir, alors que je me reposais dans mon lit avec un mal de tête prononcé la vision floue et du sang coulant sans arrêt de mon nez, j'émis tout haut ce qui se murmurait tout bas depuis plusieurs jours.

—Nous n'y arriverons pas.

C'était un constat amer, mais réel. Nous avions exploité toutes les possibilités, mais il apparaissait de plus en plus clairement que quoique fut la nature de mon pouvoir, elle n'avait rien à voir avec la magie traditionnelle. Ils étaient tous présents dans la pièce, mais ma faible voix avait suffit à faire

taire toutes les conversations. Je regardai alors, tour à tour, ces figures qui avaient occupé ma vie ces derniers mois, mais malgré le brouillard qui occultait ma vue, je percevais clairement à leurs expressions qu'eux-mêmes ne nourrissaient plus aucun espoir.

—Nous avons essayé, il n'y a rien à regretter.

Ça, c'était le militaire. Un habitué des batailles, il appréciait la victoire mais savait accepter une défaite. Je percevais cependant en lui un sentiment de malaise : il n'était pas magicien et il n'avait pas pu se battre lors de cette « bataille », condamné à se remettre aux capacités du magicien. Celui-ci fixait d'ailleurs le sol, mais derrière ce calme apparent se tenait toujours cette incessante tempête d'idées, tempête dont la fureur n'avait fait que s'amplifier au cours des dernières semaines. Derrière eux se tenait le plus jeune des trois, mon professeur de mathématique et de physique, moins affecté par cet échec que ses deux aînés. Il était le plus jeune des trois et le moins impliqué, que ce soit pour sa carrière ou personnellement.

Puis, finalement, il y avait moi. Affaiblie par cette bataille, centre de toute l'attention, porteuse de tous les espoirs, j'étais également le réceptacle bien involontaire de toutes les pensées.

C'est alors que l'idée perça en moi. « *Action, réaction* ... ». Lentement elle chemina dans mon esprit, grandissant et balayant toutes les autres pensées comme une avalanche.

Le magicien ouvrit la bouche et je perçus ce qu'il voulait dire avant même que le premier son n'en sorte : « *il faut écrire au roi pour lui dire que nous abandonnons* ».

—Je sais !

J'étais parvenu, d'une façon ou d'une autre, à émettre un son à la fois aiguë et fort, et ce malgré mon état assez pitoyable. Cela suffit à l'interrompre et tous les regards se tournèrent vers moi. Je repris.

—Vous : faites un sort.

Je m'adressais au magicien, mais la réponse m'était venue des deux autres. Comme il ne semblait pas comprendre, je répétais.

—Faites un sort. N'importe quoi.

Il obtempéra, et alors que la magie fusait en lui, je vis ce qui avait toujours été là et dont je n'avais jamais mesuré la portée. Le sort s'accomplit et quelques flammèches sortirent de ses doigts. Comme prévu. Il me lança un regard encore plus interrogateur que le précédent. Mais je souriais.

—Je sais comment faire. J'en suis sur.

Puis je m'endormis.

Le lendemain, dès mon réveil une servante alla chercher les trois hommes, mais je les renvoyais, expliquant que j'avais besoin d'être seule une journée. Il me fallait une journée pour mettre en pratique mon idée, une journée complète et peut-être plus. Je sautai tous les repas de la journée, ne voulant pas perdre une seule minute de ce temps si précieux. J'élaborais mon premier sort. Le soir venu, je demandai à ce que l'on me fasse monter un repas copieux, un rat et mes trois professeurs. Ils bouillaient d'impatience, mais je savourai chaque instant tellement j'étais fière de ma réussite. Je leur demandai de s'asseoir et, en croquant dans une pomme, je commençai les explications.

—Tout d'abord, il est probable que nous ne parviendrons jamais à trouver la nature de mon pouvoir. Mais, nous avons fait fausse route en cherchant dans cette direction. J'ai exploré une nouvelle piste hier, et les résultats sont concluants. Ce rat …

Je désignais l'animal dans la cage puis je jetais contre celle-ci ma pomme croquée, ce qui énerva celui-ci.

—… est très énervé. Maintenant, prenez le sort que j'ai préparé. Il est sur la table.

Le magicien s'exécuta, tiraillé entre le plaisir et la crainte d'être déçu. Je n'étais qu'une enfant, je pouvais m'être trompée sur ce que le monde des adultes voulait de moi. Lorsque ses yeux se posèrent sur la formule cette crainte s'envola, mais fut remplacée en l'espace d'un instant par de l'étonnement, puis par une myriade d'autres sentiments aussi fugaces qu'intenses. Je continuais :

—Lancez-le sur le rat.

Il s'exécuta, et l'animal se calma presque instantanément. Lentement, une paire de main se mit à applaudir, comme si la personne craignait d'avoir mal interprété le comportement de l'animal, puis tous se mirent à applaudir à ce même rythme, lent. Ils ne comprenaient pas. Ce fut finalement le militaire qui prit la parole.

—Comment avez-vous fait ?

—Comme je l'ai dit, nous ne comprendrons jamais mon pouvoir. Je peux manipuler l'esprit directement, et cela ne fait appel à aucune sorte de magie connue. Cependant, de la même façon que l'esprit peut influencer le mana, celui-ci peut influencer l'esprit en retour. Ce sort, celui que j'ai écrit, et très mal conçu, il consomme bien trop de mana pour ce qu'il fait et son effet n'est pas très précis. Mais il prouve qu'il est possible d'utiliser le mana pour manipuler l'esprit. Je ne peux pas vous transmettre mon don, mais je peux l'utiliser pour m'aider dans la création de sorts tels que celui-ci.

J'attendis leur réaction, mais elle mit un temps à arriver. Ils étaient légèrement abasourdis et se sentaient également un peu idiot de ne pas y avoir pensé plus tôt. Mais j'étais la mieux placée pour savoir ce dont j'étais capable ou pas et pour cette raison ils n'étaient pas si fautifs. Le courrier pour le roi partit le soir même, bien que le soleil fût déjà couché. Nous tenions quelque chose, même si c'était insignifiant c'était une piste, un début prometteur. Le lendemain, j'exigeai que les cours reprennent normalement avant de commencer à travailler sur le prochain sort. Je retrouvais avec un plaisir non dissimulé le poids de la lame d'entraînement dans ma main. J'avais failli perdre cela.

Les semaines passèrent, puis les mois, et finalement la neige se retira pour laisser place aux bourgeons de la nouvelle année. Mon anniversaire était passé au cœur de l'hiver mais je n'en avais touché mot à personne et ça avait été un jour comme les autres.

J'appréciais d'autant plus le retour du printemps que depuis quelque temps il n'y avait plus aucun fruit au château et j'en étais réduite à manger du pain et des confitures. Je ne détestais pas cela, mais à la longue je finissais par m'en lasser.

Nous avions envoyé plusieurs ébauches de sortilèges au cours des derniers mois, et les réactions d'en haut étaient devenues de plus en plus chaleureuse. La personne qui m'avait extraite de ma condition avait essayé de s'approprier le mérite mais j'avais exigé rapidement qu'on le remette à sa place.

Un matin, un événement vint perturber notre routine. De grands cris résonnèrent dans la cours et, en descendant, j'appris qu'un homme avait été attaqué pendant la nuit par une créature qu'il décrivait comme étant monstrueuse. Il était terrifié, mais également incroyablement pâle. Je m'approchais discrètement et tendais l'oreille.

—… sur la route. Effrayante je vous dis. S'il vous plaît, je vous en conjure par tous les divins, il faut aller chasser cette horreur avant qu'elle ne vienne, ici.

Son ton était juste, mais cet homme mentait. J'en fis la remarque à mon mage enseignant qui me demanda d'aller chercher les raisons de ce mensonge. Il ne me fallu qu'un instant pour les trouver, tant elles occupaient ses pensées.

—Sa femme et lui ont été capturés par un vampire, murmurais-je au magicien. Il y a un piège dans

la partie rocheuse où il compte envoyer les personnes qui partiront à la chasse du monstre. Enfin, je ne suis pas sur de cette information, ce n'est qu'une supposition de sa part. Mais c'est le vampire qui l'envoi, et c'est lui qui lui a dit de raconter cette histoire abracadabrante. Il a dit que si cela échouait, il tuerait la femme.

J'avais assez rarement l'occasion d'utiliser mon don sur des sujets réels, et cela me faisait plaisir de pouvoir enfin le faire. Mes résultats pour manipuler l'esprit à l'aide de la magie étaient loin de remplir mes exigences personnelles, même s'ils suffisaient pour les plus hautes sphères.

L'homme repris :

—Il m'a attaqué près de la passe là-bas. Je crois qu'il se terre dans une de ses grottes. J'ai réussi à m'enfuir, mais je ne sais pas combien il a déjà tué de voyageurs. Il faut …

—Il suffit !

Le mage l'avait interrompu d'un ton sec, mais il reprit d'une voix plus calme.

—Nous allons nous occuper de cette histoire. En attendant, et face aux circonstances exceptionnelles, je me permets de vous offrir le gîte et le couvert le temps que vous puissiez vous remettre de cette mauvaise rencontre et poursuivre votre voyage.

C'était la meilleure chose à faire : faire semblait d'être tombé dans le panneau le temps de déterminer la meilleure stratégie à adopter. En ce qui me concernait, j'avais déjà entendu parler des vampires, en partie par ma famille et en partie par les cours reçus ici. Cependant, mon peuple étant – pour une raison qui m'était inconnue – complètement dépourvu de toute forme de croyance, on s'était contenté de me dire qu'il s'agissait de prédateurs, au même titre que les loups. Une fois l'homme partit, j'interrogeais le mage sur la suite des événements. Il haussa les épaules.

—Si un vampire se cache vraiment là-bas, il n'y a rien que nous puissions faire pour le tuer. Ils sont rapides et sentent venir le danger mieux que n'importe quel animal. Lorsque le terrain s'y prête il est possible d'organiser des battues pour les faire fuir, mais j'ai cru comprendre que cette partie de la montagne est un vrai gruyère. Même si nous y allons en plein jour, il a assez d'espace là-dedans pour se cacher jusqu'à ce que nous soyons tous mort de vieillesse.

—Je ne crois pas qu'il pourra se cacher de moi.

En réalité j'en étais certaine. Mais toute certitude aurait poussé ce vieil homme à refuser, car il aurait vu dans cet enthousiasme un aveuglement face au danger. Il resta tout de même méfiant.

—Et moi, je ne crois pas que ça soit une bonne idée. Ces créatures sont incroyablement rapides et je ne peux pas prendre le risque de vous perdre pour une histoire aussi stupide. Le roi ne me le pardonnerait jamais et je suis trop âgé pour nettoyer une réputation salie. Non, je vais envoyer une équipe demain avec pour ordre de boucher un maximum d'ouverture et des messagers aux villes voisines pour les informer de ne pas passer dans ces environs sans être escorté et en plein jour.

—Et nous condamnerons la femme de cet homme.

Il me considéra pendant plusieurs secondes avant de répondre.

—Est-ce que tu t'en soucis vraiment ?

Bien sûr que non, la vie ou la mort de cette personne ne m'intéressaient absolument pas. En revanche, l'idée de pouvoir étudier de près l'esprit d'une de ces créatures dont il ne semblait pas possible d'évoquer l'existence sans la couvrir d'éloges m'excitait. Je répondis donc par l'affirmative en essayant d'être la plus convaincante possible. Si mon mentor avait encore refusé j'aurais été contrainte de l'obliger à le faire mais j'eus la satisfaction de le voir se plier à ma requête à l'aide de mes seuls arguments. En réalité, lui-même avait envie de me voir à l'œuvre dans une situation réelle.

L'expédition ne fut pas mise en place immédiatement. La matinée fut consacrée à trier les meilleurs hommes, et le critère de sélection ne s'appliquait pas uniquement à la condition physique. Il fallait des hommes courageux mais pas téméraires, ils devaient être adroits, précis, et tous ceux qui avaient déjà eut affaire à des créatures surnaturelles étaient des cas spéciaux qui étaient traités avec encore plus de soin. Tout cela me paraissait bien compliqué, mais je ne pouvais pas évaluer si c'était nécessaire ou pas : je n'avais jamais rencontré de vampire. Finalement, alors que l'après-midi était déjà bien entamée, on vint m'informer que le groupe avait été décidé, mais que l'expédition elle-même n'aurait lieu que le lendemain, pour ne pas être surpris par la nuit.

Je profitai de cette agitation pour me soustraire à mes devoirs et laissai la création de sorts pour me chercher le maximum d'information sur cette créature étrange. J'étais excitée, mais aussi apeurée. Ce squelette qui m'avait terrifié quelques années plus tôt n'était rien en comparaison de ce qui m'attendait.

Cette idée que je vivais peut-être ma dernière soirée finit par m'obséder au point que je laissai mes livres de côté pour aller m'observer dans la glace et faire face à la réalité. Dans cette grotte, je n'aurai qu'une seule chance. Malgré mon entraînement physique, je ne pouvais pas espérer vaincre même un loup au corps à corps. Je ne pouvais compter que sur mon don. Je ne doutais pas qu'il fonctionne, mais je redoutais de trouver un esprit plein de rage et de folie face auquel je me laisserai emporter. Je ne faisais pas qu'influencer les gens, je me faisais forcément influencer par eux. Et, en cet instant, j'avais peur de me perdre moi-même.

Le lendemain, nous partîmes dès que les premiers rayons du soleil apparurent. Mes doutes de la veille s'étaient un peu estompés avec le sommeil mais je pouvais sentir que je n'étais pas la seule à avoir peur. Tous ces hommes vêtus d'armure et affichant un air déterminé étaient en réalité terrorisés. Nous avions cela en commun que ces créatures avaient été des croquent-mitaines pendant notre enfance.

J'observais un garde essayer de rassurer ses enfants qui ne voulaient pas qu'il parte et son attitude protectrice me rappela celle du garde qui était venu me chercher chez moi.

—Ils sont venus cette nuit pour le convaincre de ne pas y aller.

C'était le mage, qui avait suivit mon regard. Il reprit :

—Je ne sais pas quoi faire. Si j'avais su qu'il comptait à ce point pour ses proches, j'en aurai pris un autre. Mais là …

—Mais là vous ne pouvez pas vous permettre de le renvoyer, car cela ferait une exception et tous les autres demanderaient à être relevés de cette mission. Si vous voulez, je peux mettre fin à cette scène.

C'était assez facile à faire, mais le magicien refusa.

—Je ne sais pas ce que vous pourriez faire, mais dans tous les cas ça ne serait pas une bonne idée. Yeo-Yin, les attachements familiaux ne sont pas des faiblesses dispensables.

Je haussais les épaules comme pour chasser cette remarque. La seule évocation de la famille me ramenait aux gifles de mon père et à l'indifférence de ma mère. Non, j'étais la preuve vivante que de tels liens étaient inutiles. Mais je n'avais pas envie de compromettre la mission pour une histoire aussi stupide et tournait les talons pour aller vérifier la fin des préparatifs.

Une dizaine de minutes plus tard nous partions. Le magicien chevauchait en tête suivit directement par moi puis par le reste de la troupe. Nous ouvrions la voie, non pas qu'il y ait un quelconque danger à cette heure, mais pour montrer l'exemple et insuffler un peu de courage dans les cœurs moins vaillants. De plus, cela me permettait de m'entretenir avec mon mentor sans que les autres ne nous entendent. Il était nerveux, mais qui ne l'aurait pas été ? Un rapide coup d'œil à ses pensées me permit de comprendre la source de cette anxiété mais la politesse me poussa à poser tout de

même la question.

—Vous avez déjà combattu un vampire ?

Il me jeta un regard en coin, étonné que j'ai besoin de le demander, puis comprit à mon regard que je connaissais déjà la réponse.

—Oui, dans ma jeunesse. J'étais plus âgé que vous. Plus innocent également. Nous sommes huit à être partis ce jour-là, et seuls deux en sont revenus. Mon maître et moi-même. Nous avions gagné, mais je peux vous assurer que la victoire avait un goût âpre alors.

—Vous n'êtes que deux à en être revenus mais …

Je le poussais à finir ce qu'il avait commencé à dire, mais c'était plus par fascination morbide que pour autre chose. Il termina :

—Oui. Mon maître mourut le lendemain de ses blessures. Mais bon, si cela peut nous permettre aujourd'hui de coincer ce monstre et de sauver des villageois je …

Il ne finit pas sa phrase qui s'éteignit dans sa bouche. En apparence seule sa voix s'était cassé sur la fin, mais j'avais observé avec une grande attention l'ensemble de son être s'effriter à mesure qu'il parlait. Je l'étudiais comme j'avais pu étudier des rats pris dans des pièges par le passé, puis je me repris. Je devais me concentrer sur ce qui arrivait. Je ne voulais pas devenir un souvenir.

Ce petit échange marqua la fin de notre discussion pour le reste du trajet. Il était silencieux et je m'en voulais de l'avoir déstabilisé : il risquait de ne pas être à son maximum une fois que nous serions dans les grottes, et cela pourrait signifier des ennuis pour moi. J'envisageais de le raffermir à ma méthode en agissant directement au cœur du problème mais s'il s'en rendait compte il était capable d'annuler la mission, ou pire.

Une heure et demie plus tard nous étions arrivés. Les bêtes furent attachés et nous nous engageâmes dans les souterrains. Cette fois-ci j'étais précédée et suivie de gardes. Mon mentor marchait plus en avant, mais n'était pas non plus en première ligne. Les tunnels étaient étroits et nous étions contraints la plupart de temps de nous y engager en file indienne, le début et la fin du convoi devenant alors particulièrement vulnérables.

La vie fourmillait ici, encore plus que dans la forêt où j'avais grandit. Ici, des milliers d'insectes remplissaient chaque recoin de la roche, et des animaux plus gros mais effrayés semblaient habiter des cavernes voisines. J'avais l'impression que ma tête allait exploser sous les assauts répétés de ces êtres qui ajoutaient leur vacarme mental à celui fait par les armures et les esprits des soldats. J'étais prise de vertige, mais je m'efforçais d'avancer malgré tout.

—Qu'est-ce qu'il se passe derrière ? Faut pas traîner.

J'ouvris la bouche pour répondre mais comme en écho à ces paroles succéda une vague de peur dans le groupe qui me fit tomber à genoux. Je voulais fermer mon esprit à tous ces bruits, mais cela impliquait que je ne serais alors plus en mesure de détecter le vampire lorsqu'il se montrerait.

—La petite n'a pas l'air d'aller bien.

Une nouvelle fois j'ouvris la bouche pour répondre et une nouvelle fois la vague de pensée qui succéda cette prise de parole me coupa le souffle.

« On n'aurait pas de faire confiance à une elfe ». « On va tous crever ici. ». « Je vais crever. Je vais crever, je ne vais jamais revoir le ciel. Mais si je meurs elfe, je t'emporte avec moi ». « C'est pas une magicienne. C'est un embout de pénis pour noble désaxé. Et je vais crever pour ça ».

Il n'avait fallu qu'un instant. Un seul instant, une seule fraction de seconde et sa faiblesse avait tourné en haine toute la peur accumulée jusque-là. Je manquais de défaillir et suffoquais, incapable de reprendre par mes poumons l'air qui manquait à mon esprit. J'entendis comme très loin une certaine agitation et le bruit des armures des gardes qui s'agitaient, mais maintenant ce bruit là me

parvenait à peine.

—Il suffit !

C'était le mage qui avait levé le ton. Un instant Le brouhaha cessa et je pus presque respirer normalement. Puis il reprit. Mais cette-fois ci il n'était plus dirigé vers moi, et je pouvais le canaliser d'autant mieux.

—On ne part pas. Nous sommes là pour traquer cette bête. Si nous ne le faisons pas il viendra s'en prendre à vos femmes jusque dans vos maisons, pendant votre sommeil. Et alors, de toute façon, vous serez mort.

C'était un mensonge. Il existait une possibilité qui consistait à boucher toutes les ouvertures et …

Là ! Dans l'ombre, à quelques mètres de la tête de file. Le garde ne s'était pas retourné, mais son attention avait été distraite. En face de lui, si proche qu'il aurait pu l'atteindre en deux enjambées, se trouvaient le vampire. Sa faim le tiraillait, et l'odeur de la peur combinée au bruit du sang en train de battre dans les artères l'obsédaient et le fascinait. Lui-même avait peur, car il n'était pas insensible aux épées. Il attendait, tapis dans l'ombre, reculant lorsque la lumière venait caresser la roche trop près de lui, guettant son heure où il pourrait se jeter d'une hauteur et emporter sa proie dans les ténèbres protectrices. Et maintenant, avec la confusion, son heure était venue. Il s'élança.

Le temps sembla s'étirer alors que je me dédoublais entre moi la victime au sol impuissante sans défense et un autre moi, qui n'était que faim et prédation.

—A … tTeN … TiOn !

Le vampire s'écrasa au sol, paralysé. Puis il hurla et se prit la tête. Il hurla, comme un loup la patte prise au piège, la chair mordue et les os brisés. Puis il se tut. En un instant il fut maîtrisé, mais alors même que les chaînes se refermaient sur les poignets et les chevilles de son corps inerte, je me débattais et grognais comme un animal, l'écume sortant de mes lèvres et les yeux lançant des éclairs, retenue par des gardes qui peinaient à immobiliser mon corps frêle de huit ans.

Je me réveillais dans mon lit. Aussitôt que j'ouvris les yeux la personne assise à mon chevet se leva et alla lancer un ordre dans le couloir. Puis elle revint s'asseoir.

—Yeo-Yin ? Détendez-vous. Vous êtes en sécurité. Votre maître va bientôt arriver. Détendez-vous.

Me détendre ? Je n'étais pas particulièrement tendue, mais je ne me rappelais de rien. La grotte, l'attaque du vampire avortée … puis un trou noir. La porte s'ouvrit et le visage familier quoiqu'un peu inquiet de mon maître apparu dans l'encadrement. Il s'entretint quelques secondes avec la bonniche qui avait gardé mon chevet puis lui demanda de nous laisser seuls. Une fois qu'elle fut partie il vint prendre sa place. Je pris la parole sans attendre qu'il ne me pose de questions.

—Que c'est-il passé ?

—La mission est un succès. Nous n'avons perdu personne, et il n'y a même pas de blessé. Enfin, si j'omets ce garde que vous avez mordu jusqu'au sang, bien sur.

—J'ai fait ça ? Honnêtement, je ne me rappel de rien.

Quelques bribes commençaient à me revenir et j'enchaînais :

—Et je crois que je n'ai pas envie de me rappeler. Ce qui compte pour le moment c'est que nous ayons réussit.

Il resta pensif un moment, puis repris.

—Oui, c'est probablement la seule chose qui importe vraiment. Cependant … je ne peux pas vraiment dire moi-même ce qu'il s'est passé là-bas. Il semblerait que vous ayez perdu le contrôle de vous-même, mais je ne peux pas expliquer pourquoi. Un des gardes vous a assommé et je pense que

c’est un peu ce qui nous à tous sauvés. Sans cela …

« … nous aurions tous sombré dans la folie » finit-il mentalement. Il resta encore le regard dans le vide pendant quelques secondes puis secoua la tête comme pour dissiper ces pensés et repris.

—Nous l’avons capturé. Il est attaché avec des chaînes d’une résistance à toutes épreuves, qui ne céderont pas même sous la force d’un vampire. Il est attaché sous une plaque qui l’abrite du soleil mais d’un geste je peux faire tomber cette protection et le condamner. Pour résumer, il est à notre merci.

—Je pensais que vous l’auriez tué.

—Je l’aurais fait volontiers mais … je ne savais pas où se trouvait votre esprit. Maintenant que je te parle, j’ai ma réponse, et il sera brûlé dans la journée.

—Non !

J’avais mis trop de conviction dans cette exclamation et je repris, plus calmement.

—Non. Je souhaiterais pouvoir l’étudier, lui parler. Une telle occasion ne se représentera pas de si tôt.

—Je ne pense pas que ça soit une bonne idée. Vous êtes encore affaiblie, et si vous perdez à nouveau le contrôle je ne suis pas certain que les choses finiront aussi bien.

Devant mon insistance il finit par obtempérer, mais non sans obtenir que des gardes me surveillent et aient l’autorisation de éliminer le vampire si je faisais mine de perdre les pédales. Je me préparai longuement avant cette rencontre, déjeunai solidement et fit quelques échauffements aussi bien physiques que mentaux. Si je ne parvenais pas à m’imposer à cette créature elle serait exécutée sur le champ et je me retrouverais avec un cadavre fort inutile sur les bras. Je demandai également à ce que les hommes restent en retrait autant que possible, faisant mettre en place un système de poulies qui leur permettaient d’exposer le vampire à la lumière du soleil à distance. Lorsque finalement je m’avançais dans la grande pièce vidée de ses meubles, c’était plus la peur d’échouer que la peur de me perdre dans cette créature qui me nouait l’estomac.

Il était toujours attaché et ses yeux luisants me fixaient dans l’obscurité. Pour lui je n’étais qu’une petite fille, et la perplexité le gagnait à mesure que j’approchais. La seule explication qu’il pouvait concevoir à cela fut qu’on tentait de le nourrir et que j’étais le plat principal, mais cela n’avait aucun sens. Je me mis en face de lui et attendit. Je fixais le sol pour être certaine de ne pas croiser son regard que je savais hypnotique et il ne se méprit pas sur cette attitude. J’avais piqué sa curiosité.

—Qui es tu ?

Je n’avais aucunement l’intention de répondre à ses questions mais celle-ci me paraissait légitime. Je n’avais aucune raison de cacher mon identité et, si cela pouvait faciliter nos échanges, il n’y avait aucune raison pour que je ne lui réponde pas.

—Je m’appelle Yeo-Yin. Je suis ton bourreau. Et je te conseil de me donner du « vous » lorsque tu t’adresses à moi. Et c’est moi qui pose les questions. Qui es tu ? Combien êtes-vous ? Quel âge as-tu ? Où étais-tu avant de venir t’installer ici ?

À mesure que j’égrenais ces questions j’entendais leurs réponses se former dans son esprit. C’était un vampire assez jeune selon leur critère puisqu’il n’avait que deux cents ans. Des conflits plus au nord avaient éclatés, et les convois de marchands avaient changé d’itinéraire, privant ce vampire et les siens de sa manne de sang habituelle. Ils s’étaient rationné et avaient commencé à consommer leurs esclaves, mais la situation ne redevenant pas meilleure ils avaient finit par s’entre-tuer pour la nourriture jusqu’à ce qu’il ne reste plus que lui. Victoire inutile puisqu’il avait finalement été contraint à accepter la réalité et à quitter cette cachette pour une autre.

Il n’avait pas conscience que je lisais en lui comme dans un livre ouvert et éclata de rire.

—Mon bourreau ? Mais c'est adorable ! Et tu comptes me faire quoi, mignonne ?

Il riait mais il était désespéré. La faim le dévorait, et il avait parfaitement conscience qu'il vivait probablement ses dernières heures, sinon ses dernières minutes. Il riait, mais un feu bouillonnait en lui. Il lutait contre l'animal sauvage qui ne lui était d'aucune utilité, pris dans ce piège. Mais ce n'était pas le plus important pour moi. Je sortis un couteau de ma robe et, toujours sans lever les yeux, le lui enfonçait à plusieurs reprises dans le thorax. Je sentis une agitation chez les gardes qui se tenaient à distance et je leur jetais un regard noir pour les dissuader de tenter quoique ce soit. Puis, je récupérai mon couteau et l'essuyai du sang qui le recouvrait avec un chiffon.

—Je t'ai dit de ne pas me tutoyer.

Il hurlait de douleurs, mais la rage le gagnait également.

—Salope ! Je vais te baiser, je te jure que je vais sortir de là et te baiser, toi et tous les tiens. Tu vas crever et tu vas me supplier de t'achever, salope !

Tout en hurlant il se débattait et tirait sur les chaînes mais le dispositif tenait bon. Lorsqu'il se calma je poussai un soupir et haussai les épaules.

—Je t'aurai prévenu.

Puis, d'un geste vif je lui plantais mon couteau sous le menton, tranchant nette sa langue du même coup. Il hurla à nouveau, mais à la place du flot d'injure sortit de sa bouche un flot de sang que j'esquivai en me reculant rapidement de plusieurs pas. Lorsqu'il se calma à nouveau je repris la parole.

—Tu es un vampire, tu guériras. Mais pour le moment tu ne peux plus parler, alors épargne-toi la peine d'essayer.

Le laissant s'étrangler dans son propre sang je fis demi-tour et quittait la pièce. Mon maître vint me voir dès que je fus sortie et je lui indiquais qu'il n'y avait pas d'autre vampire dans la grotte et que la route pouvait être réutilisée normalement. Il fut content de cette information mais son plaisir disparu lorsque je lui indiquai que je n'en avais pas finit et que le vampire devait être gardé en vie encore un moment.

—Je n'avais pas donné mon accord pour d'autres rencontres, grommela-t-il dans sa barbe.

—Mais vous l'avez donné pour que je l'étudie, et je n'ai pas encore eut le temps de le faire. De plus j'ai prouvé que je suis capable de me contrôler face à lui, donc vous ne pouvez pas revenir sur votre parole.

—Je ne compte pas revenir sur ma parole. Cependant, je me permets d'émettre des doutes sur votre contrôle.

Ce faisant il pointa mes vêtements qui étaient tachés de sang encore frais du vampire.

—Si je ne vous connaissais pas, Yeo-Yin, je pourrais penser qu'il vous a fait effectivement perdre votre contrôle. Mais je sais le monstre que vous êtes.

Cette affirmation fut suivie par un long silence. Il disait tout haut ce qu'il avait pensé tout bas depuis des semaines sinon des mois. Passé l'émerveillement de découvrir une élève assidue, il s'était heurté à la réalité que je représentais et qui ne correspondait forcément pas à ses attentes. Je voulais vivre et je voulais apprendre, et je plaçais ces deux choses-là au-dessus de tout le reste. Pour cela, j'étais un monstre à ses yeux. Je me gardais cependant bien de répondre : d'une part il venait de se placer lui-même dans une situation délicate, car en dehors de lui et d'une poignée de gardes personne ne me connaissait suffisamment pour imaginer que je fus autre chose qu'une petite fille pleine d'innocence et de curiosité, et unanimement la majorité se rangerait à mes côtés si nous devions nous opposer dans le futur. D'autre part, il venait lui-même de reconnaître que j'avais respecté ma part du marché et qu'il ne pouvait pas revenir sur la sienne. J'étais gagnante sur tous les plans. Lorsqu'il finit par rompre le silence sa voix était empreinte d'une certaine lassitude.

—Très bien, je te le laisse. Fais-en ce que tu veux.

Puis, il fit demi-tour et partit sans m'adresser un salut. Le lendemain, j'appris qu'il avait quitté le château et avait demandé à être remplacé. À son âge, son grand âge, il préférait se retirer sur ce qu'il avait déjà acquis plutôt que de risquer de le perdre en essayant d'en avoir plus. De toute façon il avait rempli sa part du contrat avec le roi, puisque j'étais en bonne voie pour pouvoir livrer rapidement à son armée des sorts de manipulation de l'esprit. Et, dans cette grotte, il avait sentit le souffle de la mort sur sa nuque, ce qui lui avait fait prendre conscience du temps qui lui était impartit.

Cela ne me dérangea nullement puisque j'eus dès lors et pendant plusieurs semaines une liberté d'action bien plus étendue. Je menais mes travaux et je prenais des décisions qui ne se heurtaient plus à l'opposition d'une personne compétente et capable de me répondre sur le plan de la magie.

J'avais également fait mettre au vampire un bandeau sur les yeux afin de ne plus risquer de croiser son regard par erreur. Je le questionnais tous les matins, et malgré quelques problèmes au début il s'était rapidement tu, me laissant puiser directement dans son esprit ce que je cherchais sans me déranger par ses bruits. J'en prélevais également régulièrement des morceaux pour mes analyses, ce qui le faisait grimacer et gémir, mais il serrait les dents et parvenait à ne pas crier.

Au bout de deux semaines il m'adressa une requête que j'avais pu lire dans son esprit depuis plusieurs jours déjà.

—J'ai faim. Est-ce que vous pourriez … me nourrir ?

C'était hors de questions bien sur. Mes recherches sur cette créature étaient déjà mal vues, je ne pouvais pas rajouter à cela une rumeur disant que je nourrissais un vampire. Mais je pouvais faire taire sa faim, ce que je fis. Son corps continuait de s'affaiblir mais au moins il ne le ressentait plus. Je n'étais pas un monstre. Pourtant, ces mots de mon ancien maître continuaient a me revenir en mémoire régulièrement, jusqu'à finir par en ébranler mes certitudes. Je pus me changer les idées lorsque le remplaçant arriva. Il était jeune et m'apparut comme particulièrement inexpérimenté. J'étais étonné que le roi fasse aussi peu cas du travail que nous faisions ici mais je me gardais bien de me plaindre. Contrairement à son prédécesseur, celui-ci avait une forte propension à se mettre en avant et ne ratais jamais une occasion de vanter ses mérites. Je compris bien vite que ce petit jeu avait pour but de séduire les demoiselles de la cour qui se laissait faire, espérant pouvoir obtenir une situation stable avec un magicien royal par la même occasion. Je compris également qu'il appréciait bien plus mon absence que ma présence, car lorsque j'étais là je donnais l'impression d'être sa fille et cela rendait son travail de séduction plus laborieux. Nous établîmes rapidement un accord tacite : je lui laissait le champ libre au maximum et en échange de quoi il me permettait de travailler de façon complètement autonome en se contentant d'appliquer son nom sur les documents officiels dont j'avais besoin. C'était inespéré pour moi et nous étions tous les deux gagnants.

Mais cela ne dura pas longtemps. Lorsqu'il se rendit compte de la nature de mes travaux il se mit à me demander régulièrement des parchemins pour faire plier telle ou telle personne peu réceptive à ses avances. Au début je n'y trouvais aucun inconvénient particulier, mais ses demandes finirent par être de plus en plus nombreuses et de plus en plus fréquentes, me prenant de plus en plus de temps.

Un soir, je finis par refuser. Je travaillais dans mon laboratoire sur le cerveau d'un chien à même la bête lorsqu'il frappa à la porte et, sans attendre ma réponse, entra. Il avait une expression guillerette sur le visage et de la rougeur sur les joues qui m'aurait permit même sans être télépathe de savoir la raison de sa venue ici. Lors que ses yeux se posèrent sur le crâne ouvert en deux de l'animal devant moi son expression fondit pour être remplacée par un dégoût qui me fit sourire intérieurement. Il sembla faire un effort détourner ses yeux et se reprendre.

—Yeo-Yin, j'aurais besoin de … enfin, vous savez.

—Je n'ai pas de parchemins en réserve. Et je n'en ferais plus.

Il se figea sur place.

—Pourquoi ?

Je ne répondis pas tout de suite et il commença à s'énerver.

—Si c'est parce que vous trouvez que c'est mal, vous êtes mal placée pour me juger, fit-il en pointant du doigt l'animal.

Celui-ci émit un gémissement et mon hôte-malgré-moi sursauta.

—Il est vivant ?

Son attitude commençait à m'exaspérer. Comment avais-je pu supporter aussi longtemps un individu pareil ?

—Bien sur, imbécile. Sinon comment voudrais-tu que j'étudie son esprit en même temps que son cerveau. Et maintenant si tu veux bien me laisser, j'aimerais continuer avant qu'il ne meurt.

Le teint rosé de ses joues avait maintenant laissé place à une pâleur qui indiquait qu'il n'allait pas tarder à tourner de l'œil. Mais il ne renonça pas.

—J'exige un parchemin. Ou alors, venez faire votre petite manipulation vous-même.

—Je ne te donnerais rien et je ne bougerais pas d'ici.

Pourtant, j'avais pitié de cet homme. C'était un magicien, et il se comportait comme le dernier des paysans. Je le lui fis remarquer et cela sembla l'affecter. Je le renvoyais à lui-même, à cet homme qui en était arrivé à demander de l'aide à une petite fille pour qu'elle lui permette d'avoir une vie sexuelle épanouie. J'appréciais cette réaction mais je redoutais que ce changement ne fut que temporaire et je le renvoyais sans autre forme de procès.

Cela marqua un changement dans notre relation. Il s'astreignit à suivre mes expériences et à comprendre ce que je faisais. Je voyais parfaitement clair dans son jeu – il espérait mettre la main sur cette connaissance qui lui permettrait de créer lui-même ses parchemins – mais cela ne me dérangeait pas : nous avions tous nos buts, et je ne prétendais pas juger ceux des autres. Sa présence au quotidien m'ennuyait davantage, car je devais constamment expliquer ce que je faisais. Il était l'élève et j'étais le maître et cette position nous dérangeait tous les deux. Mais c'était l'unique solution viable sur le long terme, car le mensonge sur lequel nous avions basé notre relation dans le passé aurait forcément été découvert un jour avec de fâcheuses conséquences pour nous : il aurait été interrogés tôt ou tard par des personnes compétentes qui auraient eut tôt fait de comprendre qu'il n'y comprenait rien et que je tournais en roue libre.

Au printemps et à l'été succéda l'automne. Il était particulièrement doux, mais je savais par expérience que sous ces climats cela signifiait que l'hiver serait rude. Les fruits allaient à nouveau se faire rares et disparaître et j'allais devoir recommencer à me sustenter de confiture, ce qui ne m'enchantait guère.

Un matin, je décidais de partir seule en forêt pour pouvoir profiter une dernière fois des couleurs chatoyantes de cette saison avant que la neige n'étende son manteau et n'endorme les paysages pour des mois. Ma décision ne fut pas bien accueillie, en particulier parce que je refusais d'être accompagnée même d'un garde. Mais je fus inflexible et rapidement je parvins à m'éclipser de ces murs épais qui avaient aussi bien été ma maison que ma prison.

L'air commençait déjà à se refroidir, froid accentué par le vent qui soufflait alors. Je savais déjà que j'allais passer la prochaine semaine dans un lit à me remettre du rhume que je ne manquerais pas d'attraper. Mais pour le moment je m'amusais à courir et à tourbillonner sous la pluie lente des feuilles cramoisies. Je revivais, un peu. Mes pas me guidèrent vers un ruisseau et, après m'être désaltérée je me laissai aller en arrière sur le sol couvert de feuilles morte, plongeant mon regard dans le ciel infini. Ici, je me sentais bien. Si l'atmosphère studieuse et oppressante de ma salle d'étude m'avaient séduit pendant un temps, elles me détérioraient à long terme. Je restai ici longtemps, immobile et ce ne fut que lorsque le soleil commença à décroître sur l'horizon et à me

baigner de ses rayons orangés que je me redressai. À mon retour au château, la décision que j'annonçai fut encore plus de bruit que celle du matin.

—Je veux qu'on m'installe un laboratoire là-bas.

« Et je ne veux plus baigner dans vos intrigues politiques minables ». Je ne prononçais pas à haute voix cette dernière partie, mais l'intention y était. Je savais que ma requête n'étais pas extravagante dans le sens où construire une maison à cet endroit était tout à fait faisable pour une faible somme. En revanche, montrer aussi ouvertement que je ne voulais pas continuer à vivre entouré d'eux était comme un mollard craché à leurs visages.

Ma demande provoqua de vives réactions, mais celles-ci ne m'atteignaient déjà plus. Ma décision était prise, il ne me restait plus qu'à en préciser les détails. Mes connaissances en architectures étaient hélas assez faible, et je fus bien incapable de dessiner un plan digne de ce nom. J'y passais une semaine, puis abandonnait l'idée de le faire toute seule et demandait à ce qu'un architecte me soit envoyé. Il arriva avec les premières neiges, qui marquaient la fin des voyages jusqu'au printemps suivant. Le château s'était refermé sur lui-même, et la vie qui avant s'étalait dans ses jardins envahissait maintenant les couloirs, amenant son tintamarre avec elle. Je mis mes recherches entre parenthèses pour me consacrer à l'élaboration de mon futur laboratoire. Cela ne fut pas plaisir à mon nouveau maître mais il ne protesta pas outre mesure : le volume de connaissance que je lui laissais à étudier était bien assez conséquent pour l'occuper tout l'hiver. Il avait du retard à rattraper pour pouvoir prétendre être légitime à son post.

De son côté, l'architecte travaillait bien et vite, et ce dans un silence courtois. Il ne savait rien de moi, et même si l'idée de construire une maison sous la direction d'une enfant l'avait amusé dans un premier temps, il avait très rapidement compris que je n'étais pas exactement une fille comme les autres et que je ne souhaitais pas une maison rose pleine de poupées. J'allais vivre seule là-bas, et cela ne m'étais encore jamais arrivé. J'appréhendais ce moment, mais je savais qu'il n'y avait pas d'autres solutions. Même si je m'efforçais de ne pas me laisser marcher sur les doigts, j'avais une certaine tendance à me plier à ce que l'on attendait de moi. Je ne pouvais pas réellement insulter une personne qui me saluait dans le couloir, et ce même si je savais qu'elle me méprisait et ne pensait pas un des mots qui sortaient de sa bouche. La bienséance exigeait que je réponde sur le même ton, mais ces « bonjours » avaient plutôt tendance à gâcher ma journée qu'autre chose. Les larbins détestaient leurs patrons qui le leur rendait bien. Les femmes souhaitaient la mort de leurs époux, qui eux-mêmes les trompaient et se cherchaient des excuses pour avoir bonne conscience. Les enfants se méfiaient des adultes qui en retour les considéraient la plupart du temps comme des punitions divines que comme des êtres humains. Tout cela, tout le monde le savait, bien sur. Mais ils ne le *vivaient* pas, ils en avaient juste la connaissance consciente, ils n'étaient pas obligés de l'expérimenter quotidiennement. Mais moi je devais faire un effort quotidien pour faire taire ces pensées qui venaient me parasiter et à la longue cela m'usait. Lorsque j'étais sortit cet automne, l'air frais n'avait pas empli que mes poumons mais aussi mon esprit. Et je voulais goûter à ça une nouvelle fois.

Les premières neiges étaient tombées de façon précoce, si bien que même si nous mîmes près deux mois à finir les plans nous n'étions pas encore à la moitié de l'hiver. Une nouvelle fois le temps sembla s'arrêter, immobilisé et endormi sous l'épais manteau de neige qui ne disparaîtra qu'au retour d'un printemps qui s'annonçait déjà tardif. Pourtant, quelque chose allait se produire. En fait, je ne fus informée de l'événement que lorsque celui-ci fut déjà mis en route. Je me balançais dans un fauteuil en écoutant le bois craquer dans la cheminée, le regard perdu sur les landes rendues blanches et caressant un chat sur mes genoux lorsque le maître de ces lieux vint frapper à la porte et ouvrit sans attendre ma réponse. C'était la seconde fois qu'il m'adressait la parole, la première fois depuis les quelques mots qu'il avait été plus on moins obligé de prononcer lorsque j'avais été accueillie ici.

—Mademoiselle Yeo-Yin …

Il était poli, mais je sentais que c'était par peur plus que par affabilité.

—… Un messager est arrivé il y a peu. Je l'ignorais, mais il semblerait que votre anniversaire approche à grand pas et …

—Ne vous embêtez pas avec ça, l'interrompis-je. Ne faites rien.

—Ça ne sera pas possible, reprit-il plus apeuré que jamais. Ce messager précède des invités de marque. Ils seront là pour assister à votre fête. Il semblerait que vos petits travaux aient été beaucoup appréciés à la cour.

—Eh bien renvoyez-leur le messager et dites leur de rentrer chez eux.

Je ne souhaitais qu'être en paix et que l'on ne s'occupe pas de moi. J'ignorais de quelle façon ma date de naissance avait été découverte étant donné que je n'en parlais presque jamais. La seule personne qui pouvait être à l'origine de cette mauvaise idée était mon ancien maître. Quoiqu'il en fut et malgré mon refus je savais que cette fête aurait lieu :je n'avais pas assez d'importance pour renvoyer des nobles chez eux comme des malpropres, surtout en plein hiver. Je finis par me résigner, mais obtint tout de même que la fête soit décalée de quelques jours. Ce n'était presque rien, mais je trouvais dans cette inexactitude un refuge où préserver mon intimité. Alors que le seigneur s'en allait je le rappelais.

—Mademoiselle ?

—S'il vous plaît, dans la mesure du possible … j'aimerai que celui qui a eut l'indélicatesse de dévoiler ma date de naissance ait sa tête au bout d'une pique.

Bien sur cela fut refusé :il n'y avait pas affront et j'aurais du le prendre avec le sourire en m'estimant heureuse qu'une personne pense à moi. Mais j'espérais que ma demande fut au moins entendue pour que le prochain clampin venu y réfléchisse à deux fois avant de prendre des initiatives à mon égard. Et cela m'éviterait de devoir subir la même chose l'année prochaine.

Ainsi, alors que j'espérais pouvoir passer le reste de l'hiver à me détendre et à reprendre des forces s'installa une agitation toujours croissante pour préparer l'événement. On vint me consulter quelque fois mais je fis rapidement comprendre que non seulement cela ne m'intéressait pas mais que ma patience en la matière avait des limites qu'il valait mieux ne pas franchir. J'étais aigrie alors que je n'avais que 9 ans – bientôt dix – et cette pensée suffisait généralement à me faire rire intérieurement.

Mais on ne me laissa pas tranquille pour autant :on m'enseignât à la va-vite comment me tenir, m'habiller, manger et milles autres choses qui ne présentaient aucun intérêt à mes yeux. Les jeunes demoiselles devaient apprendre tout cela dans l'espoir de séduire un puissant homme et de devenir une de ses futures concubines ou même d'être repérée par des parents cherchant à marier leur fils. Cela ne me concernait pas :j'étais une magicienne et ma valeur aurait dut me permettre de choisir moi-même mon mari – et parmi des jeunes hommes contraints de suivre les mêmes codes ridicules que ceux que l'on essayait de m'enseigner. Je le fis remarquer à ma maîtresse de conduite qui partie d'un grand rire. Ce fut là sa seule réponse mais je ne pus lui en vouloir pour cela. À son grand âge elle avait vu passer d'innombrables jeunes filles qui, comme moi, s'était rebellée contre ce système. Et la plupart d'entre elles avaient été ravies lorsque des yeux de valeurs s'étaient posées sur elles pour les choisir parmi toutes les autres et les sortir de leurs conditions.

Fort heureusement les cours ne durèrent pas longtemps, parce que la fête se rapprochait à grand pas. On m'avait donné un verni, et selon toute probabilité ce serait la dernière fois que j'aurai à subir cela. Vint ensuite le moment d'enfiler ma robe et je faillis piquer une crise lorsque je me rendis compte que je ne pouvais pas la mettre seule. Elle était visiblement mal conçue et s'attachait derrière, là où je ne pouvais avoir accès sans me contorsionner et risquer de là déchirer. J'étais pourtant bien plus mince que toutes les filles que j'avais pu croiser et je m'étais attendu à flotter dans mes vêtements. Au lieu de cela, les multiples couches de tissus me serraient au corps en plus de me donner l'allure d'un sac. La vieille fille qui m'habillait m'assura que j'étais magnifique, mais

elle me mentait : je ressemblais à une paysanne qui aurait enfilé des vêtements de noble et cela transpirait à chacun de mes gestes. Je ne pouvais faire des grands pas, je ne pouvais lever les bras au dessus de l'horizontal – et encore, cela tordait ma robe – et même ma respiration était rendue difficile. Le maquillage n'aida pas, car j'avais l'impression que si je ne transpirais même que d'une goutte il allait se mettre à couler. Je redoutais même d'avoir des expressions

J'appréhendais cette fête de plus en plus, mais au moins ce serait la dernière … et ma première ! J'avais énormément entendu parler de ces banquets, car il s'agissait d'une sorte de rêve que tous les paysans avaient : pouvoir manger à sa faim, dans d'immense pièces bien chauffés avec des larbins pour les servir, etc. L'image pouvait être séduisante. De ce que j'avais pu percevoir comme bribes de mémoire sur le sujet, ça ressemblait plutôt à de grandes batailles ou chacun essayait de se placer et n'hésitait pas pour ce faire à assassiner – au sens figuré – les autres. Mais il était vrai qu'il y avait cette sorte de chaleur et d'ivresse qui, à la fois portée par les liqueurs et les musiciens, semblait avaler la nuit. Je redoutais un peu d'y prendre goût et de trahir ce que j'étais aujourd'hui. Lorsque le jour arriva j'avais les mains moites et des cernes sous les yeux, ayant dormi encore moins que d'habitude la nuit dernière, privée de sommeils par les inquiétudes des autres convives qui venaient me hanter sans relâche. Je passais la journée à essayer de rattraper un peu de ce sommeil, sans grand succès. Lorsqu'on vint me chercher dans ma chambre j'eus le sentiment que c'était pour mon exécution. Sans conviction je me laissais habiller et maquiller et j'esquissais même un sourire lorsqu'on me le demanda.

—Vous êtes parfaite !

Tant que je ne bougeais pas, oui. Mais au moindre pas j'aurai l'être d'être un canard en robe. Mais je ne répondis pas, me dirigeant tant bien que mal vers la porte. Il me fallu plusieurs minutes pour descendre les escaliers et arrivé en bas j'avais le souffle court. Je mis encore une poignée de minutes à rejoindre la salle de réception. Les gardes ouvrirent la porte à mon arrivée, dévoilant une table immense est bien garnie, des bougies à profusion, des belles robes et des beaux costumes à ne plus savoir qu'en faire. J'étais écœuré que tout cela fut fait pour moi – en particulier parce que cela faisait de moi le centre de l'attention – mais la petite fille que je n'avais pas cessé d'être était émerveillée. Un instant plus tard le fumet mêlant chaire ruisselante et alcool me parvint et je me sentis légèrement partir, si bien qu'on du me retenir pour que je ne tombe pas. Me reprenant rapidement je me redressais et fit de mon mieux pour descendre les quelques marches en ayant l'air le plus digne possible. Le seigneur se leva et demanda le silence.

—Yeo-Yin, vous êtes resplendissante, commença-t-il d'une voix forte. En ce jour très particulier qui vous a vu naître, nous en remercions les dieux. Avec votre aide l'avenir de notre empire s'annonce radieux. Il était déjà doté d'un bras, par la force de son armée, mais vous lui avez offert des yeux, et une voix. Même si le roi n'a pas pu se déplacer en personne aujourd'hui il vous transmet toute son estime et son affection.

Il marqua une pause puis repris en détachant finalement son regard de moi pour le porter sur le reste de la salle.

—L'empire que va devenir notre royaume est au porte de jours d'abondance et de félicité. Ce que vous voyez devant vous n'est rien en comparaison de ce qui s'annonce. En ce jour, mes amis, réjouissons-nous … et mangeons.

Cela marqua la fin de son discours et fut le signal de départ. Comme un seul homme les convives se jetèrent sur la nourriture mentalement, même s'ils s'obligèrent à le faire avec une certaine réserve dans les actes. Je me contentais pour ma part d'un morceau de pain et de noix confites, sachant que tout excès ne serait pas toléré par mon corps. Les choses se passaient mieux que prévu, puisque la nourriture détournait l'attention générale de ma personne.

—Je peux m'asseoir ?

Je sursautais. La personne qui venait de parler était un garçon assez jeune qui ne devait pas avoir 4

ans de plus que moi. Il se tenait debout, immobile, et je mis quelques secondes à réaliser qu'il attendait une réponse.

—Oui.

Je n'étais pas d'humeur à parler, mais je ne pouvais pas vraiment le renvoyer. Le bruit mental ambiant m'empêchait de savoir ce qu'il voulait et cela m'intriguait.

—Ce discours était …

—Fade, oui. Mais une assiette de gras s'était renversée sur le discours qu'il avait préparé, alors il a dut plus ou moins improviser.

Je le savais parce que l'éclat de voix mental que cela avait généré m'avait empêché de dormir pendant plus d'une heure. Le garçon retint un éclat de rire et repris :

—Vous êtes directe. C'est ce qu'on m'avait dit.

—Et si vous en veniez au fait ?

Je le mettais mal à l'aise, mais cela me faisait intérieurement sourire. Au moins je n'étais plus la seule dans cette situation.

—C'est compliqué. Vous savez pourquoi le roi n'est pas venu ? Parce qu'il …

—… Ne voulait pas venir, oui, je sais.

Et je le savais depuis longtemps. Même s'il me félicitait à distance pour ce que je faisais, il avait peur de me rencontrer.

—Yeo-Yin …

« … Je sais que vous pouvez m'entendre ».

Cette pensée m'était directement adressée et me fit sursauter. Il me fit signe de me calmer et je fis un effort pour faire comme si de rien n'était. Il reprit :

« Je sais que vous pouvez m'entendre. Je n'aurais pas du être là aujourd'hui, mais j'étais de passage lorsqu'ils ont décidé de venir ici fêter votre anniversaire. J'appartiens à un royaume … concurrent, pour dire le moins. Fort heureusement je suis parvenu à maintenir un certain flou sur ma position, et chacun pense que je suis un membre de la famille de l'autre. Si mon mensonge est découvert me tête ira remplir un seau avant le lever du soleil. »

Je ne pouvais pas lui répondre de la même façon, car j'avais trop peur de blesser son esprit dans le processus – mes pensées étant plus mortelles que les siennes. Je murmurais donc sans quitter mon pain des yeux.

—Poursuivez.

« J'ai pris tous ces risques, car je pense que vous êtes en danger. Si ce n'est pas aujourd'hui ça sera demain, ou dans un an. Mais le temps vous est de toute façon compté. Je vous propose de changer de bord. Une tempête se prépare et vous êtes celle qui en a semé les graines. Avec les outils que vous leur avez fourni, leur armée va marcher sur toutes les autres. Ça sera sanglant. Ça ne sera pas une guerre mais un massacre. La seule chose qui peut les arrêter, c'est vous. Combien de temps pensez-vous qu'ils mettront à vouloir vous éliminer ? Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour le bien de la cause. Rééquilibrez la balance. »

Puis il se leva et après une magnifique révérence s'en alla. J'étais perplexe. Non pas qu'il m'ait appris quelque chose que je ne savais déjà à mon sujet, mais je découvrais qu'il existait peut-être une échappatoire. J'avais pris l'habitude de vivre avec l'idée de la mort, la pensée que la pomme que je mangeais était peut-être empoisonné, mais je venais de découvrir qu'il existait une façon de retarder l'inévitable. L'inévitable, car même si je changeais de camp il ne faudrait pas si longtemps avant que je ne sois à nouveau inutile et dangereuse. Je me promis d'y réfléchir, mais ce n'était pas

possible ce soir, pas avec cette agitation.

La soirée avançait et, l'alcool aidant, une sorte de brume avait à envahit tous les esprits – même le mien, malgré le fait que je n'avais bu alors que de l'eau. Je me laissais faire, car cela me permettait d'oublier mon *costume* trop serré. Les ménestrels accusaient le coup, mais ils seraient capables de tenir encore plusieurs heures. Je me levais de mon banc et me faufilais entre les invités pour parvenir jusqu'à la terrasse. Ici, il y avait moins de monde et l'ambiance sonore était amoindrie, car les sons se perdaient dans la voûte étoilée. Mon maître d'arme – qui avait laissé ses vêtements de militaire pour enfiler une tenue d'un bleu vif – m'aperçut et vint me rejoindre.

—Quelle soirée ! Je ne m'étais pas autant amusé depuis le couronnement du roi, et cela doit bien remonter à une vingtaine d'années.

—Ravie que vous vous amusiez. Quant à moi, je n'attends que minuit pour pouvoir m'éclipser sans manquer aux codes et aller pioncer.

En réalité je savais que je serais incapable de dormir et j'avais prévu une escapade dans les sous-sols du château – lieux paisibles, car très peu fréquentés et bien isolés.

—Je ne vous ai jamais vu vous amuser, dit-il tristement. À votre âge je courrais dans les bois et chipais des friandises lorsque ma nourrice avait le dos tourné. Vous ne serez jeune qu'une fois, vous devriez en profiter. Et si c'est votre … don qui vous en empêche, vous devriez essayer de le noyer dans une bonne choppe de ponch.

—Je ne bois jamais, objectais-je, légèrement choquée de me voir proposer de l'alcool alors que je n'avais que dix ans.

—Vous devriez peut-être, marmonna-t-il en haussant les épaules et en s'en allant.

Je ne pouvais cependant pas entièrement lui donner tort. Je n'étais pas une enfant normale, et il ne pouvait pas s'imaginer ce que cela faisait d'être à ma place.

Je restais dehors encore un moment à inspirer l'air glacé par grande goulée puis, lorsque le froid eut pénétré tous mes os, décidais de revenir à l'intérieur. Je n'étais vraiment à l'aise nulle part. Ici, les rires fusaient de toutes parts et les mains se faisaient plus osées. Il était temps que je me retire. Décidée à emporter un bocal de noix confites dans ma chambre je me dirigeais vers la table principale où je trouvais celui qui était supposément mon maître en train de draguer une fille qui semblait moins grise que lui. Elle se défendait de ses avances et repoussait ses mains, sans oser mettre une gifle à cette personne qui occupait une position bien plus importante qu'elle. Je l'aidais à ma façon et le bruit de sa main sur la joue du malotru claqua au-dessus du vacarme. Le silence se fit, lourd et pesant immédiatement grignoté par des murmures. Sentant tous les regards braqués sur elle la jeune fille tenta de se défendre.

—Je … je suis désolée mais … mais …

Devant cette scène, avec cet homme rougit par l'alcool, la honte et la colère qui montait, une marque de main imprimée sur sa joue, avec ce cercle de curieux dévoré d'un voyeurisme pervers qui se formait je partis d'un grand rire. Un rire incontrôlable, un rire qui me prit tout le corps et qui ne s'arrêta que quelques minutes plus tard. Je riais comme jamais je n'avais rit. Lorsque finalement mon fou rire pris fin je réalisais qu'il se perdait dans un silence assourdissant, amortit par ces murs de pierres, avalé par les tentures. Tous les yeux étaient fixés sur moi. Fixés sur cette robe de satin trop belle, fixés sur ses yeux trop profonds, fixés enfin sur cette bouche trop joyeuse, trop pleine de sincérité.

Alors, devant cette foule d'inquisiteurs, entouré de ce silence qui semblait ne pas avoir de fin, je pris ce pour quoi j'étais venue – mon bocal de noix confites – et, tournant le dos à cette marée d'yeux je leur adressais un superbe :

—Allez tous vous faire foutre.

Une fois dans ma chambre je déchirais ma robe pour être plus confortable et m'asseyait en taileur sur mon lit, le bocal de noix calé entre mes jambes et les doigts rapidement couverts de miel. En bas l'agitation avait reprise, mais le son était différent. Tant mieux. Je n'avais pas voulu cette fête, et je constatais à rebours que cette fête n'avait pas non plus voulu de moi. Ce monde d'hypocrites se complaisait dans sa fange et les beaux vêtements dont ils pouvaient se parer n'était qu'une façade pour tenter de dissimuler la laideur de leurs âmes. C'était eux les monstres, pas moi.

Mon corps se détendit et je me rendis compte que j'avais accumulé énormément de tension. J'étais fatiguée et je m'endormis dans cette position inconfortable mais baignant dans l'odeur sucrée qui émanait de mon butin.

Au matin j'émergeai alors que les premières lueurs du soleil commençaient à peine à pointer à l'horizon. Tout était calme maintenant, et après avoir vérifiée que j'étais toujours décente malgré les déchirures de ma robe, je sortis de ma chambre. Le malaise qui m'avait pris depuis une semaine et qui ne m'avait pas lâché depuis venait de se dissiper et je me rendais compte que j'étais affamée. Enfilant les couloirs en volant presque sur le sol, je me glissais dans la salle de réception principale où je dérobais quelques petits pains et un fond de soupe avant de me retirer aussi subrepticement que je m'étais introduite, puis je me dirigeais vers les sous-sols. J'y avais fait déplacer le vampire depuis un bon moment et je ne m'en étais pas occupé depuis. Il était toujours là, attaché, immobile, mort en apparence, mais encore bien vivant. Il ne pouvait pas me surprendre, je sentais à la fois son appétit et sa curiosité s'éveiller à mesure qu'il entendait mes pas se rapprocher. Sa faim se mêlant à la mienne j'avalais goulûment quelques pains bien trempés de soupe en l'observant. Il rompit finalement le silence en premier. Sa voix était éraillée par sa gorge desséchée mais je parvenais à comprendre ses mots.

—Jolie fête. Quel dommage qu'un couple ne se soit pas aventuré par ici. J'aurai pu … pimenter leur soirée.

Il raclait sur chaque mot et toussa plusieurs fois. J'eus la politesse de le laisser terminer, même si sa pensée allant plus vite que sa langue – finalement repoussée mais pas complètement fonctionnelle – je savais déjà ce qu'il allait dire.

—Des gardes sont postés et surveillent que personne ne viennent ici par mégarde. De plus, je suis la seule à posséder les clefs de tes chaînes. Ouvre la bouche.

Utilisant un bol prévu à cet effet je puisais de l'eau dans un seau plusieurs fois et la lançait sur son visage aux yeux toujours bandés. Cela ne suffirait pas à calmer sa soif mais au moins ses tissus organiques se détendraient un temps et notre conversation en serait facilitée. Lorsque j'eus finit, je retournai m'asseoir pour continuer mon repas et il reprit :

—Mais il est trop tôt pour fêter le solstice. Ici, je n'ai rien d'autre à faire que de compter les jours et … ce n'est pas ça, n'est-ce pas ?

Comme je ne répondais pas il poursuivit :

—Je ne vous connais pas bien mais … cela vous concerne. Et j'entends à votre cœur que j'ai vu juste. Votre anniversaire ? À moins que … non, c'est bien de votre anniversaire dont il s'agit. Votre cœur s'emballe. Comme c'est touchant.

Il essaya de rire mais cela ressembla plus à une toux. J'étais rouge et je fus heureuse qu'il ne puisse pas le voir. Mais il le sentait.

—Et vous vous énervez maintenant ? La petite fifille qui …

Il ne termina pas sa phrase et hurla de douleur alors que ses testicules tombaient sur le sol, détachées du reste du corps par un solide coup de couteau. Le choc de sa douleur me fit moi-même vaciller mais je me barricadais, surprise que cela fut aussi efficace mais remplie d'un profond soulagement de l'avoir fait taire. Il hurla, puis serra les dents à s'en faire saigner les gencives. Je

tournais les talons et m'apprêtais à partir mais alors que j'étais sur le seuil il me héla.

—Att... attendez !

Je m'immobilisais et le regardais. Cela ne lui suffisait-il pas ?

—Attendez ! J' … J'ai fait une erreur. Pardonnez-moi.

Il calait sur chaque mot, peinant à le formuler correctement tant la douleur irradiait son corps.

—Je … je suis un vampire. Depuis longtemps, depuis bien trop longtemps. Je me moquais de vous mais … J'ai oublié ma date de naissance, le jour de mon propre anniversaire. Ça a l'air ridicule, je sais. Mais même ça je l'ai perdu. J'ai tout perdu. Ma famille, mes amis, mes … conquêtes. Je me suis perdu moi-même. Je ne suis plus que cette … soif que vous pouvez sentir en moi. Elle remplie mes journées et mes nuits, mais elle n'est rien de plus que ça. Alors j'ai appris à … me moquer de tout ce qui peut avoir de l'importance. C'est une forme de défense de ma part. Rire, pour ne pas pleurer. Rire pour s'empêcher de penser.

Il était sincère et au fond de moi j'étais touchée. Je restais néanmoins silencieuse, attendant de le voir arriver là où il voulait en venir.

—Lorsque j'ai été capturé, lorsque j'ai été attaché … je me suis dit que tout ça c'était terminé. J'avais lutté pour survivre et, même s'il m'a fallu cette captivité pour le réaliser … je pense que j'ai eut tort. *Damisela*, mademoiselle, ma dame et maîtresse … je vous en prie, achevez-moi.

Je laissais quelques secondes s'écouler pour qu'il reprenne des forces et pour que l'écho de sa voix cesse avant de répondre.

—Je regrette, mais c'est impossible.

Je le sentis s'effondrer intérieurement, se laisser aller à l'esprit de bête qui habitait son corps depuis qu'il avait cessé d'être mortel. Je ne pouvais pas le laisser s'abandonner ou il ne me serait plus d'aucune utilité. Je repris, revenant sur cette proposition qui semblait devoir m'accompagner partout où j'allais :

—Je peux faire que la souffrance et la solitude disparaissent. À tout jamais.

Il réfléchit un instant, même s'il peinait à le faire avec la douleur qui lui remontait du bas-ventre. Lorsqu'il recommença à parler, je connaissais déjà sa réponse.

—Vous êtes trop aimable. Mais si je suis condamné à vivre des jours sans lendemain ni veille, je souhaiterais pouvoir au moins les vivre au présent. Ne m'enlevez pas ça, s'il-vous-plais.

Je quittais donc ces sous-sols en le laissant baigner dans sa douleur si chère. Alors que je remontais je croisai quelques domestiques et rapidement je me rendis compte que quelque chose s'était produit pendant la nuit. Ça n'était pas dit tout haut, mais il ne me fallu qu'une minute pour que je sache de quoi il s'agissait : un homme avait été exécuté pendant que je dormais. Il était pendu par les pieds aux remparts, la tête séparée du reste du corps et mise dans un sac, lui-même attaché au poignet. Je n'eus pas besoin d'aller voir ce corps pour savoir de qui il s'agissait : l'homme qui m'avait proposé de m'enfuir avait été découvert, assommé par-derrière pour qu'il n'ait pas le temps d'appeler à l'aide mentalement, puis décapité dans la foulée. Ça avait été un meurtre plus qu'une exécution, mais c'était bien pensé. Maintenant son corps oscillait au rythme du vent et ces membres qui étaient si plein de vie hier lorsqu'il dansait étaient maintenant raidis par le froid et la mort.

Je n'étais pas pendue à côté de lui parce que j'étais utile, mais c'était bien là l'unique raison de ma survie. Cela me poussa à me remettre au travail et je terminais l'hiver entre la bibliothèque et le sous-sol. Mes relations avec le vampire s'étaient petit à petit détendues et même si sa faim ne diminuait jamais il apprenait à vivre avec. Nous étions des ennemis, bien sur, mais au moins il n'essayait pas de me le cacher et je le lui rendais bien.

Lorsque finalement le printemps commença à pointer je fus face à un dilemme : avec mon nouveau

laboratoire je ne passerais probablement presque plus au château et il ne faudrait alors pas longtemps pour que le vampire soit tué. Je ne pouvais pas l'emmener avec moi, ni demander à ce qu'il fut libéré. Je ne lui en avais pas parlé directement, mais il savait que j'allais déménager, et il n'était pas idiot. Il finit par me poser de but en blanc la question qui lui brûlait les lèvres.

—Pourriez-vous me faire échapper ?

Bien sûr que je le pouvais, mais je n'étais pas certaine de le vouloir. C'était un vampire après tout, et on m'avait inculqué depuis mon enfance à quel point ces créatures étaient dangereuses. Je connaissais l'histoire du smilodon et du gentilhomme qui libéra celui-ci de sa cage pour qu'il puisse aller boire et je n'étais pas certaine de trouver un ragnard pour l'y remettre si d'aventure le vampire en voulait à ma vie une fois libérée. Mais je ne le craignais pas non plus, car contrairement au gentilhomme de la fable je disposais de pouvoirs pouvant plier mentalement mon agresseur aussi facilement qu'une brindille. Un seul problème subsistait.

—Les gens … les gens ne sont pas idiots. Je suis la seule personne à venir ici. Si je te relâche, ils sauront que je l'aurais fait de mon plein gré. Même si j'amène ici une personne en la commandant pour qu'elle te libère, je ne pourrais pas cacher mon implication dans ton évasion.

—Les gens ne sont pas idiots. C'est ça le problème.

Je pouvais lire dans ses pensées, et même sans la formuler il venait de m'apporter la solution que je cherchais. Je me mis immédiatement au travail, et il me fallu une pleine semaine pour venir à bout de la tâche. Peu de temps après je quittais le château comme je l'avais prévu depuis plusieurs mois et emménageais dans ma maison individuelle.

Je laissais derrière moi ce vampire emprisonné, sachant qu'il ne faudrait pas longtemps pour qu'une équipe soit dépêchée dans les sous-sols pour le tuer. J'éprouvais une certaine compassion pour ces personnes : elles marcheraient vers leur mort sans le savoir. À l'instant où la porte s'ouvrirait mon piège se refermerait sur eux, affaiblissant leur volonté et les soumettant de facto au vampire qui n'aurait alors aucun mal à les manipuler. J'étais lavée de tous soupçons, cela passerait pour une incompétence de la part d'une équipe envoyée sans que j'en fus informée.

Je n'eus jamais vent de l'incident. Laissée seule avec moi-même je repris ce que j'avais abandonné pendant trop longtemps et me plongeais dans des expériences sur ma propre personne, reprenant ce chemin qui avait été emprunté maintenant plusieurs années auparavant. Ca ne faisait que deux ans, mais cela me semblait être une éternité. Je ne repensais presque plus jamais à mes parents ni à ma famille et lorsque cela se produisait ce n'était jamais sans une certaine colère mêlée de tristesse. Ils étaient enfermés dans leur condition à un tel point que l'idée même d'en changer les dépassait. Avec le recul je comprenais un peu mieux ce qui avait poussé mon père à me maltraiter et ma mère à l'ignorer : j'étais une fille chétive, et selon toute vraisemblance je n'étais pas la fille de mon père, car celui-ci – comme ma mère – était une force de la nature. En fait, tous ceux de mon peuple avaient des carrures adaptées à leurs conditions de bûcheron, et j'étais la preuve que ma mère avait eut une relation avec un homme d'une autre race d'elfe. Mon père me battait, et elle préférait se taire, car elle savait que ces coups m'étaient infligés pour ne pas être tournés vers elle. D'une certaine façon elle aimait mon bourreau parce qu'il n'était pas le sien, parce qu'il ne l'avait pas puni pour ce qu'elle estimait être une faute.

Et c'était moi qui avais payé les pots cassés. J'étais fragile de nature, pâle et souvent malade, étrangère où que je sois, utilisée comme un outil mais jamais vu comme une personne … Yeo-Yin, l'enfant indésiré. Mais cela n'était pas venu qu'avec des inconvénients. J'avais ce pouvoir, cette curiosité, et probablement une certaine force de caractère qui devait faire défaut aux enfants de mon âge. Ma simple présence dans ce laboratoire conçu sur mes ordres et dans lequel j'explorais des domaines encore inconnus en était la preuve. Il n'avait fallu que deux ans pour qu'en saisissant l'opportunité qui m'avait été donnée j'accède à cette position. J'étais jeune, et même si je ne savais pas exactement quel genre d'elfe j'étais je pouvais espérer mener une longue vie.

L'année passa en un clin d'œil et je fus stupéfaite lorsque revinrent les premières neiges. J'avais passé tout mon temps entre quatre murs et une routine, rédigeant sans arrêt des notes donc j'envoyais des copies aux mages de la cour.

Alors que je passais au château une dernière fois avant de me calfeutrer dans mon habitation pour l'hiver on m'informa de la mort du roi. Il était décédé depuis plusieurs semaines déjà – emporté par l'âge et par une mauvaise pneumonie – et je n'apprenais la nouvelle qu'avec du retard. Pourtant, l'agitation qui était présente ici était encore fébrile et l'inquiétude était sur tous les visages. La succession était assurée, mais contrairement à ce qu'avait été son père le nouveau roi passait pour un homme belliqueux et le pays n'était pas prêt pour une nouvelle guerre. L'hiver empêchait toute prise d'initiative militaire, mais cela ne durerait pas éternellement. Je savais qu'il faudrait cependant une poignée d'année avant que cela ne commence vraiment. Les nouvelles circulaient lentement, et il fallait réchauffer les cœurs avant de faire parler l'épée, sous peine de n'essuyer que des défaites. Les hommes ne se battaient jamais aussi bien que lorsqu'ils pensaient que c'était pour leur vie, et la situation géopolitique telle que je la connaissais mettait notre pays dans une situation assez confortable où il serait difficile de trouver une excuse pour attaquer les voisins. De plus, nos frontières s'étendaient déjà jusqu'à où la nature nous le permettait aisément, limité par des chaînes de montagnes qui formaient, par leurs reliefs, des murs quasiment infranchissables à l'exception des cols qui ne permettaient pas à de grandes armées de passer, car celles-ci seraient alors complètement exposées aux archers cachés dans les hauteurs.

Cette géographie particulière avait assuré une paix relative lors des trente dernières années, lorsque le précédent roi était finalement parvenu à un accord avec ses voisins. Aujourd'hui les choses semblaient vouloir changer, mais cela prendrait encore plusieurs années.

Je retournais dans ma maison et y consacrait une nouvelle année de travail assidu. Cependant, alors que l'automne commençait à poindre, je reçus une lettre des plus étranges, m'annonçant la venue du roi en personne chez moi. Je ne l'avais jamais rencontré, car cette interdiction de l'approcher à moins de dix lieues n'avait toujours pas été levée.

La lettre stipulait la date exacte de son arrivée et j'en fus légèrement surprise, car c'était assez rare de pouvoir prédire ses déplacements avec une telle exactitude. En réalité, il résiderait probablement au château pendant quelques jours avant notre rencontre, et je pris cette précision pour une marque de respect.

Cette nouvelle brisa cependant le cycle tranquille de mes journées. Il s'était installé tranquillement un désordre et je ne passais pas le balai tous les jours, trop plongée dans mes lectures et mes expériences. Il me fallait également acheter de la viande, car je me voyais mal le recevoir avec uniquement des fruits pour repas.

Je souriais constamment, et cela faisait tellement longtemps que ça ne m'étais pas arrivé que les muscles de mes joues me faisait régulièrement mal. Rencontrer cette personne qui était à la tête du pays était un honneur, même pour une personne aussi spéciale que moi. On m'avait tout dit à son propos, sa jeunesse, son audace son impétuosité, mais également des compliments plus habituels comme son sens de la justice ou sa bonté, si bien que je ne savais pas à quoi m'attendre.

La veille du jour prévu j'attendais sagement chez moi, allongée sur le côté dans mon lit, le regard perdu dans le vague et l'esprit galopant. Je ne savais pas à quelle heure il devait arriver, et j'avais donc revêtit ma robe – bleue, spécialement achetée pour l'occasion – avant d'aller me coucher. Mes yeux étaient fixes mais mes mains trahissaient mon état, jouant avec mes longs cheveux ébènes qui étaient – fait exceptionnel depuis deux ans – propres. J'étais nerveuse, mais une partie de moi était pleine de confiance et retrouvait même un peu d'espoir pour le genre humain. Rien n'avait pu obliger ce roi à faire ce trajet, je ne l'avais pas demandé, il venait de son plein gré.

Et puis le monde sembla s'écrouler sur moi.

En un instant, en une fraction de seconde, ce décor familier qui j'avais côtoyé pendant deux ans disparu. Le plafond explosa dans un vacarme assourdissant et une pierre à moitié aussi grosse que moi vint s'écraser sur mes jambes, les brisant net en plusieurs endroits. Presque immédiatement, elle fut suivie par une autre pierre, puis encore une autre. Les flammes avaient également commencé à prendre et remontait maintenant les longs de ce qui avait été des murs de bois. Je hurlais de peur alors que je sentais que les flammes courant sur la plancher avaient pris sur le lit et commençaient à lécher mon visage. Je hurlais de douleur, alors que mes jambes ne me répondaient plus mais que leurs os dépassaient de ma chair éclatée. Je hurlais de rage, alors que je comprenais que j'avais été trahie. Je hurlais de désespoir, alors que je réalisais que j'étais seule. Et que j'allais mourir.

Le feu s'était étendue, et maintenant l'univers tout autour de moi n'était que flamme et air déformé par la chaleur. Ma peau elle-même semblait avoir fondu mais le sang qui aurait pu couler de mes chairs à vif était immédiatement desséché par la chaleur et formait des croûtes noires.

« Je vais mourir ici ? »

Ce son de ma propre voix m'interrogeant était étrangement cristallin et semblait résonner au-dessus du grondement des flammes comme s'il emplissait le ciel. Et puis, tout aussi fort, mais semblait cette-fois émerger des profondeurs de la terre.

« Non ! »

Ce fut comme un coup de fouet. L'instant d'avant je m'abandonnais à la douleur, l'instant d'après la petite fille toujours si résolue que je n'avais cessé d'être était de retour. J'étais toujours incapable de bouger, mais je pouvais faire ce que j'avais toujours fait, la seule chose que j'avais toujours fait.

« *Vis* ! »

Comme si une autre personne avait pris possession de mon corps, je vis mes mains se tourner et bander tous les muscles qui étaient encore attachés par leurs tendons pour soulever légèrement la pierre qui me retenait – légèrement, mais suffisamment pour que je m'en dégage. Je commençais à ramper en direction de la rivière qui courrait à quelques mètres. Si proche …

Rongés par les flammes, les murs ne retenaient plus rien et une poutre s'abattit sur moi, me coupant le souffle et me brisant la colonne vertébrale. Au moins, je n'avais plus mal aux jambes.

« *Vis, vis, vis, visvisvisvisvis* ! »

Chaque injonction était comme un nouveau souffle, mais l'air qui m'emplissait s'échappait de plus en plus vite. Je mourrais. Rampant, grattant chaque centimètre, je finis par atteindre le bord de ma maison et me jetais dans l'eau. Le contact de l'eau glacé ne me fit pas que du bien et toutes mes dents éclatèrent sous le choc thermique.

Alors que le courant m'emportait je sentais ma conscience s'affaiblir et luttais pour ne pas sombrer dans les flots de l'inconscience qui m'amèneraient sur les rives de la mort. Mon heure n'étais pas encore venue.

Combien de temps restais-je ainsi, à flotter entre la vie et la mort, tantôt happée par les remous tumultueux des eaux sur lesquelles je flottais et tantôt laissée à la dérive sur des eaux plus calmes ? Je l'ignore. Cela me sembla être une éternité, mais tout était confus dans mon esprit. Je ne dormais pas, mais je n'étais pas non plus réveillée, et des démons s'agitaient devant mes yeux grands ouverts alors que mon esprit luttait pied à pied pour ne pas rendre les armes. Au-dessus de moi la voûte étoilée offrait à cette farandole démoniaque une trame de fond de plus originales, et les petits points étoilés étaient tantôt les yeux les dents ou les sorts de mes créatures imaginaires. Lorsque le ciel disparu de devant moi je crus un instant que j'étais morte. Mais ce n'était pas le cas, et après

quelques instants je compris que j'avais été amenée dans une grotte. Je ne pouvais plus me laisser porter ainsi, car le courant restait de devenir souterrain et même si les flammes n'avaient pas eut raison de moi, un trajet de plusieurs heures sous l'eau me serait immanquablement fatal. Puisant dans les maigres réserves d'énergie que j'avais réussi à reconstituer je m'efforçais d'incliner ma dérive et direction de la rive où je m'accrochais tant bien que mal à un rocher avant de me traîner sur la terre ferme. Ici, je devais à nouveau faire face au poids de tout mon corps et cela suffit à me clouer au sol. J'y restais une heure, puis deux, puis cédais finalement aux charmes du sommeil, la peur au ventre.

Je rêvais. Je volais par-dessus les montagnes, sentant l'air glacé s'engouffrer dans mes vêtements, caresser ma peau et engourdissant mes membres. La vue était magnifique et je filais à travers les cieux à toute vitesse, enivrée de ce sentiment de liberté. Très loin en dessous de moi je pouvais distinguer ces petits êtres toujours attachés au sol, petit comme des fourmis et s'activant de même. Cependant, alors que je virevoltais au-dessus des nuages une voix tonna au-dessus de moi et je fus immobilisée. Puis, avec une grâce indescriptible une femme magnifique apparut dans le ciel à quelques distances de moi et s'avança dans ma direction. J'étais paralysée, incapable de même respirer, mais l'air ne me manquait pas. Elle s'approcha, puis, lorsqu'elle fut tout près de moi tendit un doigt en ma direction et prononça d'une voix claire mais puissante et qui semblait emplir les cieux « Prends la bonne décision, Yeo-Yin ». Puis le rêve s'effaça, me laissant dormir paisiblement.

Lorsque finalement j'émergeais je sus que je n'étais plus seule. Je tentais de me redresser mais le bas de mon corps était paralysé. Rapidement la douleur qui m'avait pour un temps donné un répit revint et recommença à m'assaillir. Sans perdre un instant je me projetais mentalement dans l'esprit de cet autre être que j'avais perçu, et le découvrais déjà endommagé. C'était la première fois que je rencontrais un esprit ainsi mais en un instant je compris à qui j'avais affaire. Le vampire ! Mon piège n'avait pas dû fonctionner exactement comme prévu et il avait absorbé une partie de la déflagration. J'éprouvais une certaine peine, mais je me repris très vite et le guidai jusqu'à mon corps. Je n'étais pas belle à voir. Mes jambes étaient brisées en de multiples endroits, ma peau était brûlée sur tout le corps, mes dents étaient brisées et mes cheveux avaient complètement disparus. J'étais une loque. Mais je vivais, et je disposais d'un corps sain pour me servir et me nourrir.

C'est ainsi que commença ma nouvelle vie. J'envoyais régulièrement le vampire me chercher de la nourriture et le reste du temps je le faisais préparer des onguents pour calmer mes douleurs et réparer autant que possible ce qui pouvait l'être. Je m'y connaissais assez peu, mais ce que j'avais pu lire dans ce premier livre que j'avais ouvert à la bibliothèque du château était suffisant. Il n'existait aucune potion permettant de réparer mon dos brisé, pas plus qu'il n'en existait pour que ma peau redevienne comme avant.

Manipuler précisément les gestes du vampire était également exténuant et dès que je fus en mesure de me déplacer en rampant j'arrêtais complètement de le faire. Si par mégarde je le cassais, je me retrouverais seule et condamnée. Mon bras droit avait plus souffert que le gauche, si bien que je n'utilisais que celui-ci pour me déplacer lorsque mon serviteur n'était pas là. Incapable de mâcher, je me nourrissais exclusivement de soupe et de compote.

Mais ce qui me dérangeait le plus était d'être enfermée ici. J'étais condamnée à passer le reste de mon existence ici, terrée loin des miens et ne voyant la lumière du jour que rarement et toujours dans la peur d'être repérée et chassée à nouveau. Je n'étais pas transportable, si bien qu'à partir du moment où ma présence ici serait connue je ne pourrais pas fuir et finirais par succomber, par la faim en étant emmurée vivante ou par asphyxie s'ils décidaient de m'enfumer. Je devais rester discrète.

Yeo-Yin, l'enfant indésirable … cela n'avait jamais été aussi vrai que maintenant.

Celui qui me servait de serviteur était hélas confiné à ce rôle. Son esprit avait été endommagé et l'intelligence l'avait presque entièrement quitté. Je ne pouvais pas y penser sans en être triste, car je savais que j'étais la cause de son état. Mais au moins il n'en souffrait pas.

Pendant un temps j'entrepris de continuer à faire ce que je faisais avant l'incident, mais cela ne dura qu'un temps. Je n'avais plus goût pour cela, car la moindre manipulation que j'effectuais avant sans même y prêter attention me coûtait maintenant en efforts et en souffrances. Et pour quel but ? Tout cela disparaîtrait avec moi. Je ne pouvais pas écrire dans cette obscurité et sans matériel, mais quand bien même je l'aurais pu je ne l'aurais pas fait : je ne devais rien à ce monde.

Je fus alors une erreur. C'était arrivé par hasard : j'avais donné ordre au vampire de ramener les corps ici lorsqu'il devait se nourrir, afin d'être certaine que personne ne les trouve. Cela me permettait également de les fouiller et de gratter un livre par ci et des vêtements par là.

Un jour, il revint avec un corps d'un Khajiit. C'était la première fois que cela arrivait, et je m'attelai alors à le fouiller minutieusement. C'est au fond d'une de ses poches que je trouvais ce qui allait devenir mon nouveau calvaire : une fiole de skouma. J'ignorais alors ce que c'était et, considérant qu'elle n'était pas entièrement pleine, assumait que c'était comestible et en avalais une petite quantité pour satisfaire ma curiosité toujours intacte.

L'effet fut immédiat, me délivrant de mes souffrance et m'offrant un moment de bonheur ou, extatique, j'avais l'impression de flotter entre deux eaux dans un monde emplit d'une douce chaleur et de couleurs chatoyantes. J'ignore combien de temps je restais ainsi à baver sur le sol dans un état de trans, mais lorsque je revins à moi la seule chose qui me faisait envie était d'en reprendre. Plus rien d'autre n'avait d'importance, seule cette petite fiole à la forme étrange comptait. Elle s'était cependant renversée lorsque je m'étais évanouie et son contenu avait été absorbé par le sol. Je tentais d'en ingurgiter la terre dans l'espoir d'en avoir encore un peu, mais en vain. La douleur revenait, et avec elle la solitude et l'horreur de ma propre personne. J'avais peur de cette lucidité que je n'avais que trop combattu, je voulais pouvoir fuir à nouveau dans ce monde où le temps ne passait pas et où seul le bonheur existait.

La semaine qui suivit fut l'une des plus éprouvantes. Je ne me sustentais plus, je ne bougeais plus, je restais juste prostrée, incapable de faire preuve de la volonté nécessaire pour même ordonner à mon larbin de me nourrir, hantée par ces souvenirs qui s'effaçaient malgré moi et que je ne parvenais pas à retenir. Mon corps était en manque et à la douleur causait par mes brûlures s'ajoutait une autre forme de souffrance, plus insidieuse mais plus profonde, celle du manque.

Je ne pouvais pas me concentrer sur autre chose que ça. Les longues journées qui étaient déjà pénibles à l'époque semblaient s'étirer infiniment et je ne dormais jamais bien.

J'avais fouillé le corps des dizaines de fois, dans l'espoir d'avoir omis une autre précieuse fiole, mais je dus finir par me rendre à l'évidence et me forçais à le balancer dans la rivière pour ne pas y retourner sans arrêt.

Ironiquement, c'est dans ces instants où j'avais le plus besoin de mes pouvoirs qu'ils m'étaient le moins utile. La dépendance était avant tout physique, et je n'avais aucun impact dessus. Dans l'état qui était le mien, je savais que de toute façon il serait extrêmement dangereux de faire une opération sur mon propre esprit. Il me fallait attendre.

C'est ainsi que commença ma cure. Immobile, allongée sur plusieurs couches de vêtements m'isolant du sol, fixant le plafond de la grotte et attendant, j'eus tout le temps de penser à ce qui m'avait amené jusque-là.

De mon enfance jusqu'à ce jour particulier où mon père m'avait vendu, puis à ma vie au château, mon isolation et finalement cette trahison. J'avais toujours été de trop, où que je fus et les seules fois où l'on ne m'avait pas exclu c'était lorsqu'on avait voulu abuser de ma personne. Lorsque je n'avais plus été utile, on m'avait jeté.

Et pendant tout ce temps j'avais lutté pour survivre. J'avais lutté pour me nourrir en étant enfant, volant de la nourriture que je payais de coups de cravache. J'avais lutté contre ce squelette qui en voulait à ma vie. J'avais lutté pour donner de mon maximum, pour retarder ce moment où je ne serais plus d'aucune utilité et où ma vie serait en danger. J'avais lutté alors même que les flammes

m’entouraient, alors que les flots me happaient, alors que la mort m’appelait.

J’étais une miraculée, plusieurs fois miraculée. Et c’était pour cela que le monde me haïssait, parce qu’en dépit de toute la hargne qu’il employait pour me détruire je résistais. Et je gardais cette flamme en moi, qui me poussait à apprendre, toujours plus.

Mais qu’en était-il aujourd’hui ? Cette lutte avait pris fin, même si le monde n’était pas parvenu à m’éliminer physiquement, au moins je n’apparaissais plus à ses yeux. Il avait gagné, j’avais perdu.

—J’ai … perdu.

Ma voix était cassée, mes lèvres brûlées et ma langue à peine fonctionnelle, si bien que le son qui sortit de ma bouche était indistinct. Mais je l’avais dit. J’aurais pu pleurer si ma face cadavérique me l’avait permise, mais je soupçonnais que cette partie en moi, qui me permettait de verser des larmes, avait également été brûlée.

Il ne me restait donc pour compagnie que l’amère constatation.

« Rire, pour ne pas pleurer ». Je pouvais maintenant y rajouter « Pleurer, pour ne pas penser ». Mais tout cela m’était interdit.

Ce jour-là, lorsque le vampire rentra de sa chasse – bredouille comme souvent, la prudence étant de mise plus que le résultat – je lui demandais ce qu’il aurait accepté avec grande joie de faire quelques années plus tôt, et qui s’annonçait depuis quelques semaines déjà comme une évidence inévitable, inéluctable.

« Tue-moi. »

Son esprit avait continué à se dégrader et je savais que cela ne s’arrêterait pas. Pourtant, il me comprit, et je crois qu’il en fut triste. Mais il m’obéit et plaça ses mains autour de mon cou avant de commencer à serrer.

Je fermais les yeux pour me laisser aller, cherchant un souvenir pour m’occuper l’esprit le temps que ça se fasse. Un câlin ? Une berceuse ? Un regard ?

Je me focalisai sur cette dernière idée.

« Le regard fuyant de ma mère. Le regard plein d’espoir de ce garçon de cuisine. Le regard désapprobateur de mon maître … »

L’air commençait à me manquer.

« Le regard apeuré de cet animal en cage que j’avais calmé. Le regard lubrique du pédophile et celui, embarrassé, du garde qui m’y avait emmené … »

Incapable de contenir la réaction réflexe qui accompagnait l’asphyxie j’ouvris la bouche pour aspirer un peu d’air, mais rien ne parvint jusqu’à mes poumons.

« Le regard … »

La panique m’envahissait, ma vision explosait de flammes multicolors et tous les muscles de mon corps étaient prit de crampe.

« Le regard réprobateur des convives, que j’exposais à leurs propres turpitudes … »

Quelque chose se réveilla en moi, déferlant du plus profond de mon être et m’insufflant une énergie nouvelle. Je voyais à nouveau, je voyais cette créature en train de me tuer. Je sus alors que je m’étais trompé. Je n’allais pas me laisser faire. Ni maintenant, ni jamais.

Il dut lire cela dans mes yeux, car il me relâcha aussitôt. Je toussais, m’étranglais et finit par me mettre sur le côté pour vomir tant bien que mal. J’étais toujours paralysée, j’étais toujours brûlée. Rien n’avait changé. Mais maintenant j’étais décidée à me battre, à combattre le monde avec autant de hargne qu’il avait employé à me détruire. S’il fallait me battre contre tout ce que j’étais, je le ferais. J’étais faible et j’avais survécu. J’étais mortelle, et cela aussi allait changer. Je n’allais pas

faire le cadeau au monde de mourir un jour, il allait devoir supporter ma présence pour toujours. Même si cela signifiait qu'il me fallait devenir vampire.

Ma décision avait été prise mais il restait un obstacle sur ma route. Je ne voulais pas disparaître de la surface du monde, je voulais l'obliger à me regarder. Avant de devenir vampire il me fallait donc trouver une façon de ne pas craindre la lumière du jour.

Je savais, par mes expériences passées, que le vampirisme était une maladie. Cette maladie était généralement transmise par morsure uniquement, car les germes ne survivaient pas longtemps à l'air libre. Après la morsure, et en l'espace de quelques jours, la maladie se propageait dans tous le corps, dans chaque tissu organique et, bien sur, dans le sang. Cependant elle craignait la lumière du soleil, et une exposition même pendant une courte durée aux rayons du soleil tuait la maladie et les tissus infectés en même temps, laissant une poudre noire bien connue des chasseurs de vampire. C'était à peu près tout ce que j'avais pu découvrir sur les vampires et j'allais devoir faire avec ça.

Soit. Rapidement je demandais à mon serviteur de ramener un être humain vivant, car je savais qu'il ne faudrait plus très longtemps avant que le vampire ne s'éteigne. Je ne pouvais pas prendre le risque de perdre le seul porteur de l'hémophilie porphyrique à ma disposition. Lorsque j'eus plusieurs laquais à ma disposition et la certitude de ne pas être interrompue au milieu de mes expériences j'entamais la deuxième phase. Tous les matins je faisais déposer hors de la grotte – mais à l'abri des regards – un bol rempli de sang fraîchement prélevé puis contaminé par une version constamment modifiée par mes soins, au travers d'expériences alchimiques toutes plus étranges les unes que les autres. Le soir, je récupérais le résultat, qui pendant presque quatre années ne fut que de la poudre noire. Mais j'étais persévérante, et un soir de printemps on me rapporta enfin un premier résultat : une partie du sang n'était pas morte. Avec le temps, la mutation tant attendue s'était enfin produite. Réutilisant cette souche dans les suivants bols de sang, je parvins à la purifier jusqu'à ce que l'intégralité du précieux liquide demeure intact après une semaine d'exposition au soleil.

J'étais arrivé au bout de mon attente. Après avoir brûlé mes notes et tué mes serviteurs pour que le secret de la préparation demeure à jamais secret, je restai un long moment à scruter la fiole dans laquelle j'avais versé le sang tant recherché. Je sentais que des choses plus grandes que moi allaient se jouer en cet instant, comme si les cieux m'observaient et retenaient leur souffle. Était-ce un sacrilège ? Au vu de tout ce que j'avais dut accomplir pour récupérer cet échantillon, il n'était pas impossible que j'ai offensé un ou deux dieux dans le procédé. Mais je n'avais pas été élevée dans la croyance, mon peuple tout entier n'ayant aucun culte.

Lorsque finalement je portai la bouteille à ce qu'il me restait de lèvre et en ingurgitai le contenu, je sentis qu'une page venait de se tourner. Puis l'enfer s'abattit sur moi.

À rebours, je comprends pourquoi. L'hémophilie porphyrique a été sélectionnée pendant des siècles pour ne pas tuer son hôte lors de l'infection. La transformation effectuée sur celui-ci est profonde, puisqu'elle s'incruste jusque dans les plus petites unités qui le compose. Pourtant, pour la plupart des gens cela ne se traduit que par quelques cauchemars.

Dans mon cas, j'avais sélectionné une souche pour sa résistance à la lumière du soleil, mais elle avait également acquis une toxicité qui faisait de la transformation un enfer. Pendant trois jours entier je me convulsais et dans les très rares instants de lucidités qui me furent offert alors j'eus l'impression de revivre l'incendie de ma maison tant mon corps me brûlait de l'intérieur. Puis mon calvaire prit fin.

Lentement, la douleur commença à s'estomper, et je compris que j'avais passé un cap. Plus rien ne serait jamais comme avant. À l'intérieur de moi-même, j'avais ressentit que non seulement mon corps mais l'univers même avait changé. Les dieux s'étaient crispés, l'espace d'un instant.

Lorsque finalement la douleur fut passée, je me relevais sur mes avant bras et constatais avec stupeur que je sentais à nouveau mes jambes. Ma vision dans l'obscurité était plus développée que jamais et je dévorais du regard ce nouveau corps dont le destin m'avait fait cadeau. Pris d'une envie soudaine de me voir, je jetais mes guenilles et allait me planter devant mon plan d'eau. Je me rappelais avoir fait ce même geste lorsque j'étais arrivée au château, quelques années plus tôt, mais cette fois-ci la situation était différente. J'étais belle, mais plus comme une enfant peut l'être. Non, mon corps s'était entièrement réparé et je pouvais maintenant admirer ma peau lisse et ma silhouette svelte mais formée. Seuls mes yeux n'avaient pas changés, toujours aussi grands et effrayant, car doté d'un regard bien trop profond. Ne croyant pas mes yeux, je passais un doigt sur mon visage, m'arrêtant sur la pointe de mon nez, effleurant mes lèvres, pour descendre sur le menton, puis le cou, et s'arrêtant finalement à la pointe de mon sein. Allais-je utiliser ce corps trop beau ? Je n'en n'avais pas besoin, je pouvais tordre n'importe qui par la seule force de mon esprit. Pourtant, je savais que mon charisme serait un avantage pour la suite de mes plans. Je ne pouvais pas tordre toutes les personnes que je croiserais, c'était impossible. Mon corps serait un outil au service de mon esprit. Poursuivant mon inspection, j'arrivais au creux des reins, et j'eus un mouvement de recul. C'était mon corps, et uniquement le mien, je refusais de le partager avec un homme un jour. Mais serais-je en mesure de contrôler cet outil, de réprimer ses envies ? J'étais un vampire à présent, je ne vieillirais plus. J'étais condamnée à rester pour toujours à cet âge, le corps chargé d'hormones me poussant à explorer certains aspects de ma féminité qui me ramenaient à l'état d'animal.

Je haussais les épaules. Soit. Ce n'était pas le premier problème que je rencontrais, ni le premier poids qu'il me fallait traîner. Après tout, je pourrais éliminer en un instant toute personne qui aurait l'audace d'essayer me séduire.

Je finis par me détourner de l'eau lorsqu'une goutte vint en troubler la surface. Étais-je en train de pleurer ? Je ne voulais pas le savoir. J'avais faim, et lentement cette faim prenait le contrôle sur moi. Mais, contrairement à cette autre demande de mon corps, cela ne me dérangeait nullement de devenir pour un temps uniquement un prédateur. Je filais hors de la grotte et me mis en chasse. Jamais la nuit n'avait été aussi claire, mais cela ne valait pas que pour la luminosité : mon ouïe était décuplée et même ma perception du temps semblait affecter, comme si le monde se mouvait au ralenti. C'était jouissif au-delà de toute description. Je me détachais légèrement de mon corps, laissant une partie de moi s'abandonner à cette chasse, galopant à quatre pattes et jouissant de la caresse des herbes entre mes orteils et sur mes jambes. Au bout de quelques minutes, je localisais ma proie. Elles étaient deux, un jeune homme et une jeune femme qui s'étaient visiblement éloignés du village en douce pour batifoler loin des regards. Je fus sur place en quelques instants, mais je m'immobilisais dans les buissons pour les écouter, les étudier. De là où j'étais, le bruit du battement de leur cœur était assourdissant mais aussi terriblement attirant. Le jeune homme murmura quelque chose à l'oreille de la fille mais je perçus distinctement ce qu'il prononça. Mais cela ne m'intéressait pas. En plus du bruit de leur cœur, les effluves de la peur de la fille me parvenaient. Elle l'avait suivit mais craignait que cela ne se sache et que sa famille ne la punisse. Elle se détourna du jeune homme.

—Écoute, je ne pense pas que ça soit une …

Il ne m'en fallut pas plus. Je bondis hors de mes fourrés et vint percuter le garçon de plein fouet, l'entraînant dans mon élan un peu plus loin. Il n'eut pas le temps de souffrir, tué sur le coup. Je plongeais mes crocs dans son cou, mais son cœur avait arrêté de battre et le sang sortit timidement

de l'entaille. J'eus l'impression que le monde venait d'exploser dans ma bouche tant mes sens gustatifs étaient, comme le reste de mes sens, hypertrophiés. Cette jouissance suffit à emporter les dernières traces de civilisations en moi et je me retrouvais à déchiqueter le corps de ma victime et à en lécher les lambeaux pour avoir plus de sang. J'étais dans un tourbillon de folie et de plaisir dont l'apothéose fut atteinte lorsque ma main extirpa son cœur de sa poitrine et que je pus avoir une vraie gorgée de ce si précieux nectar.

Un cri résonna alors à quelques mètres de moi. Je me vis alors par les yeux de la jeune fille : pâle comme un linge, entièrement nue et recouverte de sang, les cheveux sales et mes grands yeux la fixant. C'était une fille courageuse et intelligente, car elle ne partit pas en courant. À la place, elle se mit à genoux et, joignant les mains, elle m'implora de l'épargner – du moins c'est ce que je compris en lisant son esprit, car seul un borborygme immonde sortit de sa gorge serrée par la peur et les sanglots.

Laissant ma précédente victime derrière moi, je m'approchais lentement d'elle et passant une main sur ses cheveux, lui murmurait à l'oreille.

—Tu n'auras pas mal, laisse-toi aller.

Et je ne mentais pas. D'un revers mental, je balayais de son esprit tout ce qui pouvait engendrer de la douleur, puis, doucement, je plantais mes crocs dans sa jugulaire palpitante. Cette fois, le liquide jaillit avec la force souhaitée, et je m'abreuvais sans en perdre une goutte. Elle pleura tout le long mais ne résista pas. Je sentais les sanglots parcourant son corps s'affaiblir à mesure qu'elle se vidait se son sang, mais ils ne se turent jamais. À la fin, je lui dis au revoir et lui brisait la nuque d'un geste sec. Sa dernière pensée fut « au moins mes parents ne me gronderont pas ». Puis, elle s'éteint.

Ma faim était calmée et je retrouvais mes esprits. J'étais nue et dehors en pleine nuit et cette situation avait quelque chose de cocasse parce que je n'avais malgré ça absolument rien d'une proie. Mais je ne pouvais pas en rester là. Je n'étais pas un simple vampire, et même si l'excitation de la chasse était probablement la chose la plus merveilleuse qu'il m'ait été donné d'expérimenter, j'avais un monde à conquérir. Je dépouillais donc la défunte de ses vêtements puis l'enterrais dans une tombe creusée à même le sol à l'aide de mes doigts, faute d'outils. Ensuite, j'enfilais ses guenilles puis, m'orientant l'aide des étoiles, pris la direction du Sud.

Lorsque le matin pointa, je sentis un pincement au cœur. Cette nuit avait été une expérience unique mais je craignais de m'être trompée et de disparaître aux premiers rayons du soleil. Il n'en fut rien, et je restais immobile à contempler pour la première fois en face cette énorme boule de feu. Mes yeux s'abîmaient mais se réparaient en même temps, et même si la douleur était présente, j'avais du mal à quitter du regard cet astre au sein duquel je distinguais ce qui semblait être un immense lac de lave. Finalement, après plus d'une heure passée immobile au milieu de ce chemin, je repris ma route. Je marchais, et cela suffisait à faire monter en moi une excitation qui me donnait envie de bondir et de chanter. J'ignorais cependant jusqu'à quel point je pouvais pousser mon corps, et même si je mourrais d'envie de tester mes limites, il me fallait être en pleine possession de mes moyens lorsque j'arriverais à destination. Je bifurquais donc et arrivais à une bourgade d'une taille assez impressionnante, probablement un lieu de passage et d'arrêt pour les commerçants qui descendaient du Sud et pour ceux qui s'y rendaient. Les montagnes formaient en effet une chaîne qui canalisait les voyages dans quelques chemins, favorisant les endroits tels que celui-ci mais également les attaques de bandits. Cependant, pour tout fréquenté qu'était cet arrêt il n'en demeurait pas moins un lieu principalement paysan. L'accent était sensiblement différent de celui qui se pratiquait au château, mais la puanteur était exactement la même que celle de mon village natal.

À mon passage les gens se retournaient sur moi, mais cela ne me dérangeait plus. Certain étaient dégoûtés par le sang qui couvrait le bas de mon visage, d'autres effrayés, mais tous avaient cette attitude que j'abhorrais et qui consistait à faire comme s'ils n'avaient rien vu. Mais ils se retournaient tout de même. Je localisais l'auberge et du même coup l'écurie, où j'allais récupérer un

cheval. C'était du vol, mais personne n'essaya de m'arrêter sur le moment. Ce ne fut que lorsque je sortis de l'écurie avec l'animal derrière moi que l'aubergiste jaillit de sa bicoque comme si quelqu'un l'avait jeté dehors. L'image me fit sourire, mais je balayais de son esprit toute velléité de s'opposer à moi avant d'enfourcher le canasson et de partir au petit trot. C'était un cheval bien moins élégant que ceux que j'avais pu chevaucher lors de mes cours d'équitation, mais c'était également une bête bien plus solide qui ne flancherait pas en cours de route. Je repris alors mon voyage et quittais les lieux de la même façon que j'y étais arrivé, sous les regards des badauds à la recherche d'un événement inconnu pour donner un peu de sel à leurs vies répétitives. Bientôt, ils regretteraient ces moments d'insouciance.

Il me fallut encore une semaine pour non seulement traverser les frontières mais également arriver aux abords du château où résidait l'empereur. J'avais croisé plusieurs groupes de soldats et ils m'avaient confirmé sans en avoir conscience ce dont j'étais persuadé : les deux pays, celui duquel je venais et celui dans lequel j'étais maintenant étaient pratiquement en guerre. J'avais eu le temps de l'apprendre lors de mes cours sur les stratégies martiales et la situation géopolitique, mais je craignais que les choses n'aient trop changé en 4 ans. Il n'en n'était rien.

En fait, si la guerre n'avait pas encore été déclarée, c'était à cause des formations rocheuses qui séparaient les deux pays. Il était difficile d'amener des hommes d'un côté à l'autre, et encore plus de s'assurer de ne pas être pris à revers une fois dans les rocheuses. Le terrain lui-même formait une sorte de troisième faction, capable d'éliminer des régiments entiers par une avalanche ou une tempête de neige. Dans une telle situation, il était délicat de déclencher des hostilités. Les deux armées campaient donc de chaque côté de la frontière, séparées par cette vallée balayée par les vents glacés et qui avait vu couler tant de sang par le passé que la végétation elle-même en était affectée. S'aventurer dans cette vallée c'était être visible par les troupes ennemies et être une cible facile à cribler par les archers cachés dans des positions difficilement délogeables.

Je fis une pause au village au pied du château pour m'acheter des vêtements dignes de ce nom et me laver longuement. J'avais été attaqué deux fois par des bandits qui visiblement faisaient payer une taxe à tous les commerçants passant par ces chemins et je disposais de suffisamment de pièces de cuivre pour ne pas avoir à utiliser mes pouvoirs pour obtenir ce que je souhaitais.

Mon cheval m'avait accompagné pendant 4 jours, mais il avait finit par succomber sous la marche forcée. En effet, pour une raison qui m'était inconnue, je ne trouvais pas le sommeil, jamais. Je pouvais rester des heures immobiles dans le noir, aussi longtemps que je le souhaitais, je ne ressentais pas la moindre once de sommeil monter en moi et, bien sur, je ne parvenais pas à m'endormir, même un peu. Si je m'étais forcée à attendre la première nuit, j'avais décidé de ne pas m'arrêter les nuits suivantes, et ma monture n'avait pas tenu le coup. Mais cela ne me dérangeait pas outre mesure : je courrais incroyablement vite, et avec une endurance difficilement domptable. À cette allure il ne me faudrait plus longtemps pour réellement arriver au cœur du pays, et de là les routes empruntées par les marchands me traceraient une voie royale jusqu'au château.

En même temps que j'apprenais l'état du monde extérieur je me redécouvrais. J'avais des limites, mais elles ne me limitaient aucunement tant elles étaient difficiles à atteindre. Le froid ne me ralentissait que légèrement, et les vêtements que j'enfilais supportaient bien moins le voyage que moi, à tel point que j'étais obligée d'en changer à chaque relais. Un autre élément me dérangeait cependant: je ne parvenais pas à me contenir à l'odeur du sang, redevenant un prédateur affamé, et je m'en retrouvais recouverte, immanquablement.

Deux jours s'écoulèrent encore, puis comme si j'avais dépassé une ligne invisible, les rochers acérés et glacés firent place à la terre fertile et à l'herbe verte. Je continuais encore sur une trentaine de kilomètres puis décidais de m'arrêter un moment. Je devais réfléchir, et arrêter pour un moment d'agir. Mon éternité ne faisait que commencer, je ne devais pas la gâcher par un mauvais choix. Moins d'une semaine de marche me séparait maintenant de ma destination, et il ne faudrait pas

longtemps une fois franchies les douves du château pour que le pays connaisse des changements qui n'auraient rien de comparables avec ceux qu'il avait pu traverser par le passé. L'auberge du village ne me paraissait pas accueillante tant le vacarme des chopes et des esprits semblait assourdissant même à l'extérieur et j'allais me loger dans une demeure individuelle. La maîtresse de maison protesta légèrement mais je tus ces plaintes d'un revers mental et l'envoyais s'asseoir dans un coin. Elle me servirait de repas le moment venu. Je me lavais avec de l'eau froide puis m'allongeais nue sous les draps, profitant de ce confort qui m'avait manqué pendant le voyage. Je n'avais pas sommeil, mais l'idée de pouvoir faire semblant d'être ce que je n'étais plus m'amusait. Je savais que cette composante ferait partie de ma vie désormais, car qu'importaient les actions que j'allais être amenée à faire, mon corps et mon visage garderaient à jamais cette innocence et cette beauté de jeunesse.

Ma méditation fut interrompue par le fracas de la porte d'entrée et la beuglante que poussa l'homme qui venait de l'ouvrir. C'était visiblement le mari de la femme, et, à en juger par les relents mentaux qui parvenaient jusqu'à moi, il venait de rentrer de la taverne, plus aviné que de raison. Quelques instants plus tard il passa le seuil de la chambre et vint s'effondrer tout habillé sur le dessus du lit, où il s'endormit aussitôt, ronflant à en faire trembler les murs. J'avais été élevée avec des paysans, et je savais que ce genre d'état était tout de même assez rare. L'alcool fort était cher et la plupart des personnes de cette classe tournaient avec un mélange de cidre et de quelques autres produits pour lui donner du corps – et raccourcir considérablement leurs durées de vie par la même occasion.

Mais ici c'était de l'alcool de bonne qualité et comme ses ronflements m'empêchaient de me concentrer, je commençais à sonder son esprit à la recherche de la source de cette exubérance. Il ne me fallut pas longtemps pour la trouver : son beau-père venait de mourir, léguant à sa fille une somme assez conséquente qui représentait probablement les économies de toute une vie. Il était partit à la taverne pour se vanter de sa bonne fortune et arroser ses copains, et la soirée s'était éternisée. Mon premier réflexe fut de lui en vouloir, car je trouvais ce comportement particulièrement stupide. Puis, une fois passé cette première réaction, je mesurais la différence qui existait entre lui et moi et pris lentement conscience qu'en un temps pourtant très court je m'étais déjà glissée dans ma nouvelle condition d'immortelle. Cet homme ne voyait que le court terme, il brûlait les jours comme ceux-ci venaient en ne prenant que soin de ne jamais regarder derrière lui, sachant que cette course effrénée prendrait de toute façon fin un jour. C'était un porc, prenant et dilapidant l'argent qui aurait dû revenir à sa femme pour son plaisir personnel. C'était un porc, mais la vie ne lui avait pas laissé le choix d'être autre chose. Je pouvais changer son comportement et en faire le plus dévoué et travailleur des maris, mais cela ne changerait rien à sa nature profonde.

À cet instant il sembla émerger légèrement de son sommeil et se rendre compte de ma présence. Cependant, l'alcool embrumait encore ses sens et il ne me fallut qu'une seconde pour comprendre qu'il me prenait pour sa femme.

—C'est qu'la Marie elle veut un câlin. Viens par ici.

Sa main se referma sur mon sein droit et je sursautais, surprise et effrayée mais également en proie à une excitation aussi soudaine que puissante. Il ne savait pas qui j'étais. Si je ne faisais rien, juste rien, si je me contentais d'attendre … J'étais à l'aube d'une nouvelle vie, une vie où j'allais m'isoler du reste du monde. J'avais une chance de mordre dans cette ancienne vie une dernière fois avant de la quitter.

Sa main parcourant mon corps commençait à altérer le cours de mes pensées. Mon sang de vampire bouillait encore en moi et rajoutait à l'ivresse venant de son esprit et qui irriguait le mien. Il sentait mauvais, il était pauvre et de petite condition, c'était un humain … mais tout cela n'avait plus d'importance en cet instant. Je voulais continuer, aller plus loin, sans attendre. M'abandonner.

Puis comme un verre brisé par une seule note, le charme se rompit. Au travers de son ivresse il s'était rendu compte que mon corps n'était pas celui qu'il connaissait.

—Qu'est-ce que…

Je voulais qu'il continue, mais déjà je sentais ses mains ralentir, puis s'arrêter. Dans un réflexe désespéré je me projetais mentalement vers lui et lui intimait de me prendre.

Et il mourut. En un instant son esprit avait disparu, brisé par mon élan incontrôlé. Privé de vie, il retomba sur moi de tout son poids et me coupa le souffle. Je m'en dégageais et me roulais en boule en pleurant. Tout le plaisir que j'avais pu ressentir avait fait place à un vide qui semblait infini. Je fermais les yeux en espérant pouvoir fuir dans le sommeil, mais celui-ci ne vint pas, sans surprise. J'étais prisonnière d'un présent qui ne se ferait jamais passé. Dans quelques heures le soleil se lèverait. Pour mes semblables, aussi bien elfes que vampires, cela marquerait un nouveau jour. Mais pour moi, cela ne serait que la continuation du jour précédent.

Je me remis en route sans plus attendre, mais je ne me dirigeais plus vers le château. L'expérience de la nuit passée m'avait fait réaliser que la fragilité de cet homme était présente en tout un chacun – y compris en moi-même. J'avais donné au monde des outils pour manipuler et détruire les esprits et même si mon corps était maintenant immortel ce n'était pas le cas de mon âme. Je ne pouvais pas me révéler maintenant, car il ne faudrait pas longtemps avant qu'un mage ne retourne contre moi ce que j'avais créé.
Mais ce n'était qu'un obstacle, un contre-temps. Comme un général apprenant une défaite sur un front, j'avais déjà trouvé une solution à ce problème. Mon pouvoir n'était pas magique, mais tout ce que j'avais pu faire pour le reproduire était basé sur la magie. Il me fallait un enchantement pour me protéger des sorts, quelque chose que je pourrais porter sur moi et qui écarterait à tout jamais ce risque.
Il n'existait à ma connaissance aucune organisation regroupant les connaissances magiques, car ces secrets étaient jalousement gardés. Les royaumes qui avaient la chance de découvrir un nouveau sort obtenait, au moins pour un temps, un avantage décisif sur leurs voisins, et même si la plupart de ces conflits locaux ne rentreraient jamais dans l'Histoire cela suffisait pour tuer dans l'œuf tout projet visant à créer quelque chose ressemblant à une organisation de magiciens.
Je disposais en réalité d'une piste, même si elle était mince : Vvardenfell. La légende des outils de Kagrénac n'avait pas manqué de m'intéresser lors de mes cours militaires, et leur existence prouvait qu'il existait là-bas une forge capable de créer des outils quasi-divins.

J'embarquais donc pour Vvardenfell, laissant derrière moi pour un temps ce continent qui m'avait vu naître et où j'avais grandit. Durant la traversée j'entamais un document que j'allais poursuivre pendant longtemps et dans lequel j'essayais d'esquisser les traits d'un bon pouvoir. J'avais été au cœur de turpitudes politiques, et je pouvais confirmer à l'aide de mes cours d'histoire que les conflits internes à un pays lui causait bien plus de mal que les aléas naturels. Une sécheresse ne durait qu'un temps, parfois qu'une année, là où les luttes intestines vérolaient en profondeur le bien-être commun. J'avais la chance de savoir lire et écrire, mais j'avais parfaitement conscience que c'était exceptionnel. Il fallait modifier les institutions en profondeur pour sortir de l'ignorance la masse de la population qui, bien que ne vivant que le temps d'un battement d'aile de papillon ne, ne vivait que dans l'instant présent. Peut-être existait-il dans le monde plein de Yeo-Yin, d'enfants maltraités, car incompris, aux pouvoirs extraordinaires mais inutilisés qui finissaient leurs jours sous les coups de la maladie et de la cravache. Il était illusoire de croire que le bonheur serait offert à chacun, mais il fallait qu'il soit accessible. Chaque livre produit représentait une quantité considérable de travail, car il fallait préparer le papier, trouver quelqu'un sachant lire et écrire pour recopier le texte à la main et finalement conserver le résultat dans un endroit où il ne moisirait pas, ou pas trop vite. Un seul exemplaire représentait plus de travail que la construction d'une maison, et il ne durait jamais beaucoup plus longtemps qu'un siècle ou deux. Il me fallait trouver une solution

pour pallier à ce problème, et j'annotais dans le bas d'une page qu'il pourrait être intéressant d'aller voir comment les dwemers avaient fait.
Dès que je fus arrivé sur Vvardenfell je ressentis la différence qu'il existait entre ce lieu coupé du monde et le continent. Les habits étaient moins beaux et les gens moins maniérés mais l'air était plus pur et le soleil en semblait plus brillant. Il y avait une certaine authenticité qui n'était pas pour me déplaire, mais je n'étais pas là pour faire du tourisme et je m'installais à l'étage d'une auberge pour quelques jours, le temps de trouver ma prochaine destination.
Je profitais de la mâtinée suivant mon arrivé pour aller faire un tour du côté du marché. Coeurébène était une ville magnifique et imposante, mais lorsque le vent marin du matin caressait les pavés sous les bottes des badauds qui se pressaient autour des étalages, la ville alors couverte par les rayons orangés du soleil pointant semblait se draper d'une aura de fragilité et d'humanité. Les murs de pierres semblaient s'effacer derrière les mains manipulant les septims et les étoffes et l'austérité qui était le prix de la grandeur s'amenuisait sous les pleurs des enfants en bas âge.
Je flânais entre les étalages, quelques pièces de monnaies dans la poche, cherchant du regard un élément susceptible d'éveiller mon intérêt. Au fond de moi, je regrettais un peu de ne pas être née dans cette ville, mais je savais que si cela avait été le cas j'aurai été incapable d'apprécier la magnificence du spectacle qui m'était offert, comme un homme peut cesser de s'émerveiller de la voûte étoilée alors même que celle-ci ne perd rien de sa splendeur et, au regard de la vie d'un être, ne change pas.
Quelques piécettes me permirent d'acheter une poignée de fruits d'une sorte que je n'avais jamais vu et, satisfaite d'avoir ainsi pu acquérir une partie de la magie qui s'opérait ici, je regagnais mes pénates avant que le soleil s'élevant ne risque de trahir ma nature.
Ce même jour, alors que je rédigeais des notes sur les renseignements que j'avais pu acquérir simplement en écoutant ce que les gens disaient autour de moi, une personne vint frapper à ma porte. Je lui indiquais d'entrer. C'était un Dunmer, fort bien vêtu et sa présence dans cette gargote était plus que surprenante. Il me déshabilla du regard puis m'adressa une révérence parfaite.
—Reina ?

C'était le nom d'emprunt que je m'étais trouvé. Il le fallait aussi éloigné que possible de mon nom d'origine, et celui-ci en contenant une forme de « reine » m'avait semblé approprié.

—Oui. Et vous, qui êtes-vous ?

La question n'était pas indispensable, car je savais qu'il s'agissait d'une personne haut placée même sans lire dans ses pensées. Mais je devais faire semblant d'ignorer les choses pour cacher mon identité.

—Llovyn Dren.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Les Dren étaient les représentant de l'empereur en Vvardenfell et incarnaient donc le pouvoir. Il me dévisagea pendant encore quelques secondes puis repris :

—Pardonnez ma … perplexité, et ma question : de quelle … race êtes-vous ? À votre peau je serais enclin à penser que vous êtes une Falmer, mais … je n'en ai jamais vu avec des cheveux tels que les vôtres.

Puis ses yeux se posèrent sur mes écrits et sa stupéfaction grandie encore.

—Du Sunamerien ? Mais votre nom …

Je ne le laissais pas aller plus loin et clarifiais ma nature.

—Oui, l'interrompis-je, je suis une Sunamer. Je m'appelle E-In-A, mais comme ce nom n'existe pas dans vos contrées j'ai préféré en changer, pour que les gens puissent s'en rappeler plus facilement.

—Cela fait fort longtemps que je n'ai pas parlé à des gens de votre peuple mais, d'autant que je m'en souvienne, je n'ai jamais croisé de Sunamer telle que vous.

« Qui sache lire et écrire, et qui ne ressemble pas à un Orsimer croisé avec un ours. »

L'image me fit sourire et il haussa un sourcil sans comprendre la raison de mon hilarité. Je me repris bien vite et lui expliquais.

—Je suis … une exception. Ma mère est une haute elfe qui fut séduite par un Sunamer. Cependant, étant déjà mariée elle ne pouvait garder l'enfant et me plaça dans une famille d'assez bonne condition sociale où je pus apprendre ce qu'une fille de bonne naissance doit savoir.

—Voilà une fort intéressante histoire, Ei-Na. Que cela signifie-t-il d'ailleurs ? Le … solipsisme à l'âge mûr ?

Une nouvelle fois il m'arracha un sourire et seule la politesse m'empêcha d'éclater de rire.

—Non, vous n'y êtes pas. Ce n'est pas Ei-Na mais E-In-A, « la douleur d'une vie de savoir ».

—E-Ina ?

—Non, toujours pas. Vous devez inverser votre souffle sur la seconde partie, sinon vous dite « la douleur du sage », ce n'est pas exactement pareil. Mais ne vous embêtez pas avec cela, appelez-moi tout simplement Reina. Et, je vous prie, dites-moi ce qui vous amène ici, votre altesse.

Je n'avais probablement pas le droit de lui parler ainsi, mais il ne sembla pas mal le prendre.

—On m'a tout simplement informé de l'arrivée d'une personne visiblement noble, et je n'avais pas été prévenu d'une visite officielle. De plus, il semblerait que vous ayez fait peur à certain marins, alors il était bon que je sache de quoi il retournait précisément.

—J'espère que vous êtes maintenant rassuré, votre altesse. Je ne vous ai pas informé de ma visite pour la simple raison que je n'escomptais pas me rendre au château. Je ne suis pas ici en visite officielle, ni même en visite de courtoisie, je ne fais que passer et je quitterais Coeurébène d'ici quelques jours.

Il était déçu, même s'il faisait des efforts pour le cacher.

—Notre belle ville ne vous plaît pas ? Ma chère … mmh Reina, si vous ne devez rester que pour quelques jours, soit. Mais alors, faites-moi au moins le plaisir de les passer au château.

Je lui plaisais, bien sur. Même sans être télépathe cela aurait été évident. Je ne pouvais pas refuser, pas sans le vexer ou sans utiliser mes pouvoirs pour qu'il m'oublie. Ces longues journées de solitude dans ma grotte m'avait pesé, et l'idée de passer quelques nuits dans le château du seigneur de Vvardenfell me séduisait, mais il ne me fallait pas oublier la discrétion qui m'était imposée pour le moment. Je fis donc mine de réfléchir pour être certaine qu'il ne soit pas en mesure de répondre autrement lorsque je fis ma demande.

—J'accepterais volontiers mais … Dren – vous permettez que je vous appelle Dren ? – il faut que ma présence passe aussi inaperçue que possible. Si je me suis fait remarquer dans ce bateau, c'est bien à cause de la promiscuité qui m'était alors imposée et j'aurai préféré que ce ne fut pas le cas – même si cela impliquant que je vous aurais pas rencontré une part de moi-même est heureuse que je ne fus pas assez discrète au cours de ce voyage. Je quitterais la ville d'ici quelques jours, en direction des terres-cendres. À mon retour, j'accepterais volontiers de prendre quelques jours de repos au château avant de reprendre la mer. Mais il est indispensable que personne ne sache que je suis ici. Ma sécurité … ma vie en dépend. Auriez-vous l'amabilité de … ne pas toucher un mot à qui que ce soit de mon existence ?

Il accepta, m'indiqua qu'il m'enverrait un guide puis se retira. C'était plus que je n'avais espéré. J'avais craint pendant un temps qu'il ne comprenne que j'étais une vampire, mais il ne pouvait pas savoir quelles caractéristiques venaient de mon étrange métissage.

Je le revis le lendemain soir. J'étais en train de terminer les préparatifs de ma prochaine expédition – ce qui se limitait à des rouleaux de papiers vierges et de l'encre – lorsqu'il frappa à la porte. Cette fois-ci je pris bien soin de refermer mon journal avant d'aller lui ouvrir. Il ne savait probablement pas lire couramment le Sunamer, mais il était en mesure de le déchiffrer.

—J'arrive, Dren, un instant.

Je lui ouvrit la porte, surprise d'une visite aussi tardive … et dans cette tenue. Il ne portait plus ses vêtements luxueux mais une bure à capuche au tissu grossier et sombre si bien que sans lire dans ses pensées je ne l'aurai pas reconnu. Il était lui-même étonné de ne pas m'avoir surprise.

—Comment saviez-vous que c'était moi ?

Je réalisais à rebours que je l'avais appelé par son nom avant même d'ouvrir la porte et bafouillais une justification.

—À cet heure-ci … je ne pensais pas qu'une autre personne viendrait me rendre visite.

C'était pauvre et mal ficelé mais il s'en contenta. Il reprit :

—Je venais vous dire que le guide est arrivé en ville. C'est l'un des meilleurs du pays, il sait très bien se battre et pour l'avoir eut dans ma jeunesse je peux vous garantir qu'il est très professionnel.

Je savais que ce n'était pas la seule raison de sa venue, car pour m'informer de cela, il aurait aussi bien pu m'envoyer un messager. Je le lui fis remarquer et il rougit légèrement.

—En effet, vous êtes perspicace. Non, la vraie raison de ma présence ici est la nécessité. Je pars moi-même demain à l'aube pour une visite prévue de longue date à l'un de mes cousins. Je ne peux décemment pas annuler, pas pour l'unique plaisir de vous dire au-revoir lors de votre propre départ. Ayant été mis au courant par les marins que vous ne dormez que très peu je me suis dit que nous pourrions échanger quelques mots avant mon départ. Et … à l'abri des oreilles indiscrètes.

Cela signifiait « pas ici », même si ce n'était dit qu'à demi-mot. Les auberges étaient connues pour ne pas bien isoler des bruits, et il était de notoriété presque publique que les fentes du plancher et du plafond des chambres n'étaient pas là par hasard mais pour permettre à quelques vieux bedonnants de se rincer l'œil sur les ébats de couples amoureux qui venaient y passer du bon temps hors de leurs maisons respectives. Je passais donc une cape longue et sombre et rejoint le seigneur qui m'attendait en face de l'établissement. Sans dire un mot je lui emboîtais le pas et ce ne fut qu'après une poignée de minutes, alors que nous longions les quais où l'eau clapotait à quelques distances en dessous de nos pieds qu'il prit finalement la parole, mais en gardant un ton bas.

—Je vous remercie de me faire confiance. La confiance est une chose très rare en ces temps troublés.

—C'est la moindre des choses, répondis-je d'une voix neutre.

—Reina … est-ce même votre vrai nom ? Je sais que l'histoire que vous m'avez raconté hier n'est pas vraie. Et vous n'êtes probablement pas celle que vous semblez être.

Je ne répondis pas, et attendit qu'il poursuive. Il prit mon silence pour de la gêne et s'excusa.

—Je suis trop … sec n'est-ce pas ? J'ignore pourquoi vous m'avez mentit, pas plus que je ne sais si vous comptez me dire la vérité maintenant.

Je ne l'écoutais plus vraiment. Une pensée avait capté mon attention, quelqu'un nous suivait et ne voulait pas être vu. Je répondis distraitement, essayant de localiser d'où venait cette pensée furtive et lointaine.

—Je ne peux rien vous dire sur moi, votre altesse. Pas pour le moment, pas tant que je n'aurai pas trouvé ce que je suis venue chercher. Je … votre altesse, nous somme suivit.

Je l'avais finalement repéré. Caché derrière des caisses à deux-cent mètres de nous l'individu nous épiait, attendant peut-être un signal.

—Reina, décidément vous me surprenez. Ne vous inquiétez pas, cet individu est là sur mon ordre. Comment avez-vous su ?

Il était curieux, et j'appréciais ce trait de caractère, toujours trop rare. Mais je ne pouvais pas

répondre à sa question.

—Si plutôt vous me disiez ce que vous vouliez me dire ? Je ne pense pas que vous n'êtes là que pour me dire que vous avez compris que je ne vous avais pas dit la vérité, je me trompe ?

—Non, en effet. Reina – ou qui que vous soyez – vous savez probablement ce qui est en train de se tramer sur le continent. Je n'en connais pas les détails, mais je n'en ai pas besoin pour savoir qu'une guerre est imminente. Regardez ce ciel un instant.

Je levais mes yeux et les plongeais dans la voûte étoilée. Il n'y avait aucun nuage et une myriade de petites lumières illuminait les cieux, se reflétant sur la surface de la mer. C'était magnifique, et l'air délicieusement glacé qui emplissait mes poumons ne faisait que renforcer ce côté à la fois sauvage et magique.

—Ce ciel, reprit-il, je l'ai déjà vu embrasé par des flammes, tant que l'on se serait cru en plein jour. Je ne veux pas que mon peuple revive cela, encore une fois. J'aimerai que nous puissions rester en dehors de ces conflits de pouvoirs qui ne nous apporterons jamais rien mais pour lesquels nous devons toujours payer. Vous vous en doutez, j'ai prêté allégeance à l'empereur lorsque mon père décéda et que je lui succédai. Pourtant, je ne suis pas prêt à payer du sang de mes sujets mon honneur, et si je dois revenir sur ce serment je le ferais.

—Pourquoi me parlez-vous de tout cela ?

Il soupira et resta silencieux pendant un long moment. Il avait peur de s'être trompé à mon sujet, il craignait que j'aille raconter tout cela à l'empereur et qu'il le paie de sa tête. Il était sincère dans ses propos, ses yeux avaient vu trop de massacres pour qu'ils ne voient autre chose que de la folie dans ces jeux de pouvoirs.

—Reina, qui êtes-vous ?

—Je suis une fugitive. On a déjà tenté de me tuer par le passé, et si l'on apprend que j'ai survécu à ma tentative d'assassinat on recommencera. Mais ils pensent que je suis morte. Je suis venue ici, en Vvardenfell, dans l'espoir de trouver un artefact légendaire qui me permettrait de sauver mon peuple de la destruction. Oui, je sais que la guerre arrive, et les miens vont être réquisitionnés comme guerriers.

Sous nos pas, la pierre glacée laissa place au bois grinçant. Je me sentais infiniment petite face à l'immensité de la mer et du ciel, juste supportée par une frêle passerelle qui semblait sur le point de céder et de me précipiter dans les abysses.

—Je comprends. Nous poursuivons le même but, éviter la guerre et protéger les nôtres. J'ai besoin que vous fassiez quelque chose pour moi, ici, en Vvardenfell. Ma position n'est pas publiquement tenable, si l'empereur l'apprenait, je le paierais probablement de ma vie. Il me faut faire comprendre aux Grandes Maisons que nous ne partirons pas en guerre, pour que nous puissions refuser d'une seule voix lorsque le continent voudra nous mêler à ses querelles inutiles.

—S'enfermer le temps que les choses se calment, n'est-ce pas ?

—Oui, exactement.

—Comme une chrysalide.

Je n'avais pas voulu choisir ce mot, mais des images de mon enfance me revenaient. Ce garde si gentil qui me disait :

—« Lorsque l'hiver arrive, les petites chenilles s'enferment là-dedans pour dormir, pour ne pas avoir froid. Elles dorment et, lorsqu'elles se réveillent, le mauvais moment est passé. »

Un silence s'abattit. Une chrysalide …

—Reina, vous pleurez ?!

Je sentis à son exclamation une agitation venant de la personne qui nous suivait, et j'en fus ramenée à la réalité. J'essuyai rageusement les larmes qui coulaient sur mes joues et me tournai vers le seigneur.

—Cette stratégie … ne marchera pas. Vous ne serez pas épargné par l'empire, et lorsque la guerre prendra fin il s'assurera de vous faire payer pour des générations le prix du sang que vous n'aurez par versé. Et les Grandes Maisons ne seront pas aussi altruistes que vous, l'une d'entre elle vous trahira pour obtenir les bonnes faveurs du continent, qui vous remplacera au pied levé.

—C'est pourtant la seule solution que nous ayons. Si nous ne tournons pas le dos à l'empire cela équivaudra à déclarer la guerre à Morrowind et dans la semaine Coeurébène sera sous le feu de catapultes, embarquées dans des navires et hors de portée de nos flèches.

—Il existe une autre solution, et c'est pour elle que je suis venue en Vvardenfell. Je mettrais fin à toutes les guerres et permettrait à chacun de vivre une vie heureuse. Mais il faut m'accorder votre confiance.

Il réfléchit un long moment pendant lequel nos pas nous guidèrent jusqu'au bout de la jetée. Ici la civilisation s'arrêtait et la nature reprenait ses droits. Nous restâmes longtemps immobiles les yeux perdus sur l'horizon, écoutant le ressac des vagues et le souffle des embruns mourants sur les rochers. Puis, je sentis sa main chercher la mienne et lui laissait la prendre. Il me répondit enfin.

—La confiance est une chose très rare, en ces temps troublés. Mais vous avez la mienne.

Puis il pouffa et me lâche la main.

—Et vous avez les mains gelées Reina, vous devriez vous hâter de rentrer. Mes excuses les plus sincères de vous avoir tenue réveillée pendant tout ce temps. Nous nous reverrons, si ce n'est à mon retour ce sera au vôtre. Et alors nous pourrons reparler de tout cela autour d'une tasse de thé chaud confortablement assis dans de confortables fauteuil. Hâtez-vous, Reina, et revenez-moi aussi vite.

De retour à l'auberge j'écrivis quelques pages sur cette soirée inhabituelle. Ici aussi je retrouvais ces jeux politiques, mais contrairement à ce qu'il m'avait été donné de voir par le passé, il ne s'agissait nullement ici d'acquérir du pouvoir ou de le conserver, mais de protéger la population. Sans le savoir il avait redonné des lettres de noblesse à une classe qui jusqu'alors ne méritait à mes yeux que la destruction :on pouvait être à la fois souverain et soucieux de ce qu'il se passait *hors des murs*.

Sa dernière remarque m'avait fait beaucoup rire intérieurement. Il n'avait pas conscience de mon état de vampire – ce qui était normal, le fait que je puisse me promener en plein jour tuant dans l'œuf cette hypothèse – mais pendant cette soirée la faim dévorante du prédateur en moi n'avait pas cessé une seule seconde. Je l'avais étanché sur les marins lors de mon voyage, en prenant soin de leur vider la mémoire après m'être nourrie, mais depuis cela je n'avais pas mangé et maintenant le besoin s'en faisait à nouveau ressentir. Lorsqu'il m'avait pris la main cette envie s'était faite encore plus pressente, si bien qu'il ne devait probablement sa vie qu'au fait que nous ayons été suivis. Je ne l'aurai probablement pas tué, mais si ma maladie pouvait être transmise il faisait partie de ceux qui méritaient la vie éternelle et j'aurais aimé lui faire ce don, à lui, juste parmi les justes, prêt à se dresser devant la tempête de la guerre tel une brindille face à un ouragan, et cela juste pour le bonheur d'individus qu'il n'avait pour la plupart jamais rencontré et qui devaient probablement lui vouer une certaine haine pour les taxes qu'il faisait collecter.

Mais nous avions le temps. J'avais l'immortalité et lui, en tant qu'elfe, était assuré de vivre encore longtemps.

Lorsque l'on frappa à ma porte, j'eus l'impression que seulement quelques heures s'étaient écoulées. Pourtant, le ciel commençait à s'éclaircir sous les premiers rayons dardant du soleil, m'apprenant que j'avais passé toute la nuit à réfléchir et à écrire. Je criai au travers de la porte à

mon guide de m'attendre dehors et après avoir enfilé une tenue de voyage et pris mon baluchon sur l'épaule je le rejoignis. C'était un Dunmer dont le corps sec et couvert de cicatrices et l'œil manquant trahissait son expérience sur le terrain. Il sourit en me voyant, dévoilant une magnifique rangée de dents que le temps semblait avoir épargné.

—Reina ? demanda-t-il avec une voix éraillée. On m'a dit qu'il vous fallait un guide pour les terres-cendres, mais je ne sais pas où vous vous rendez exactement.

—Dans un premier temps, il faudrait que je me rende à Ald'ruhn. Mais ce ne sera qu'une étape avant la suite. Où sont les chevaux ?

Son sourire se mua en éclat de rire. Je n'étais pas la première personne qu'il guidait qui posait cette question.

—Il n'y a pas de chevaux en Vvardenfell. Non, ils sont effrayés par les Braillards des falaises. Nous devrons voyager à pied, au moins jusqu'à Vivec où nous pourrons prendre un échassier. Ça va faire une petite trotte, j'espère que cela ne vous dérange pas. Oh, et avant que nous partions …

Il sortit un paquet enveloppé de tissus de sa tunique et me le tendit.

—C'est de la part de celui qui m'envoie.

Je déballais le présent pour découvrir qu'il s'agissait d'une dague recourbée en argent. Elle était finement ciselée et avait visiblement été faite pour être portée par un seigneur. L'éclat de la lame avait attiré l'attention de badauds et le me dépêchait de la ranger dans les replis de mes vêtements puis m'adressai au guide.

—Elle est magnifique. Si d'aventure il devait m'arriver quelque chose, vous ferez savoir à qui vous savez que j'apprécie énormément son geste. Maintenant, mettons-nous en route sans plus tarder.

Ce fut sur ces mots que mes pas prirent le chemin qui allait m'éloigner de Coeurébène pour un long moment. D'abord marchant, nous entamâmes le trot pour finir au pas de course, ne ressentant pas le besoin de lambiner et pouvant supporter cet effort. Vivec n'était pas très éloignée de Coeurébène à vol d'oiseau, mais l'échassier se trouvait en face du quartier étranger qui, lui-même, était bien plus au nord. Nous formions un étrange duo, galopant sur les routes pavées comme deux fugitifs en cavale et courant pour leurs vies. Sans surprise, ce fut lui qui demanda en premier à ralentir le rythme. Il était en sueur et avait le souffle court, car il s'était imposé un effort supplémentaire pour ne pas perdre la face, en vain : j'étais une vampire, et je pouvais courir ainsi des jours durant avant que mon corps ne commence à m'indiquer un début de fatigue.

—Vous avez … de bonnes jambes … Reina. Nous sommes … presque arrivés.

« *Et je ne voudrais pas être vu dans cet état.* »

Il me faisait pitié et je lui proposais de s'asseoir un moment avant de terminer le voyage, prétextant que j'étais également épuisée pour qu'il puisse accepter sans honte. Mais ma tentative de feindre la fatigue – avec une main sur le front et les yeux à demi-clôt – était tellement évidente qu'il partit d'un rire gras. Son rire était contagieux, si bien que nous finîmes par nous écrouler dans l'herbe, riant de nous même et du reste du monde. Il ne s'en rendit pas compte, mais je riais en jouissant de chaque goulée d'air qui emplissait mes poumons et en pleurant, tant j'avais crains de ne plus jamais pouvoir rire après cette grotte horrible. Peut-être que mon principal problème était que je m'entourais de gens trop sérieux, après tout.

—Vous ne feriez pas une bonne actrice *damisela*, fit-il lorsqu'il eut retrouvé son souffle. Mais vous savez courir, ça oui. Ça fait longtemps que je suis guide et je n'avais jamais vu une personne tenir aussi bien la distance. Peut-être que je vieillis.

—Ne vous en prenez pas à vous-même :je ne suis pas une personne ordinaire. Parlez-moi de Vivec, ajoutais-je pour changer de sujet.

—Vivec ? C'est une grande ville, bien plus grande que Coeurébène. Elle est séparée en quartiers

mais chacun d'entre eux est tellement immense qu'il est pratiquement une petite ville à lui tout seul. Ces quartiers sont reliés par des ponts et bâtit en pierre, au-dessus de la mer, ce qui est à la fois un miracle technique et architectural. Technique, car le sol vaseux sous la ville n'est pas stable – surtout pour des constructions de ce poids – et que le moindre glissement ou enfoncement ferait s'écrouler les ponts. Architectural, car l'endroit est doté d'un charme que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans Tamriel.

Il continua à me parler d'un moment de Vivec et de ses quartiers pleins de vie, mais aussi de son système d'égouts qui permettait de garder la ville dans un état de propreté relatif. En fermant les yeux et en me laissant porter à la fois par sa voix et les images qui passaient dans sa tête je ressentais presque physiquement cette agitation autour de moi d'une foule d'inconnus qui se pressait sous l'œil vigilant des Ordonnateurs et à l'ombre du Ministère de la Vérité. J'étais …

« *Un enfant courant dans les rues, se faufilant entre les jambes. Dans sa main, une bourse dérobée qu'il sert contre lui comme si c'était son bien le plus précieux, comme si sa vie en dépendait. La faim qui lui noue le ventre le fait encore accélérer. Derrière lui, une clameur s'élève. Ils vont venir le chercher, ils vont le renvoyer en prison. Sans hésiter, il bifurque, court vers la rambarde, saute prestement par-dessus et plonge dans l'eau une vingtaine de mètres plus bas. Au-dessus de sa tête, la clameur se transforme en cri, mais il est sauf. Toujours sous l'eau, il nage jusqu'à une grille qu'il sait ouverte et la soulève juste assez pour s'engouffrer dans l'ouverture. Ses poumons commencent à lui brûler alors qu'il regagne la surface où il avale goulûment l'air fétide des égouts. Dans ses petites mains il serre toujours la bourse, tellement fort que ses doigts lui font mal. Une fois remonté sur le bord de l'eau, il en desserre les cordons et l'éclat brillant des septims dans l'obscurité le fait presque pleurer de bonheur. Mais il se relève rapidement : il ne faut pas rester ici, ce n'est pas un endroit sûr. Enfilant les couloirs qu'il connaît par cœur il arrive rapidement à sa cachette.*

—Relinda, c'est moi, chuchote-t-il en écartant la planche qui masque l'entrée. J'ai de l'argent, je vais aller acheter tes médicaments, je …

Il s'interrompe. Sur la paillasse au sol, celle qui répondait au nom de Relinda n'est plus. Ses yeux maintenant vitreux sont grands ouverts fixant un plafond qu'elle ne voit plus. La lumière de l'unique bougie se reflète dans se reflète sur ses pupilles et éclair son teint devenu blafard. Sa fièvre a disparut, remplacée par le froid de la mort. Il s'agenouille à côté d'elle, et prend son corps glacé dans ses bras. Il ne pleure pas, les larmes ne viendront que bien plus tard. Mais il réalise que maintenant il est seul.

Il reste quelques minutes comme ça, immobile, à tenir le cadavre de celle qui fut son amie contre lui, puis il desserre son étreinte et la laisse aller. Puis, il éteint la bougie, ressort de sa planque en remettant la planche devant l'entrée, et part sans se retourner. »

—Reina ? Reina !

Les images s'effacèrent devant mes yeux et je revins à la réalité, mon guide penché au-dessus de moi et m'appelant d'un nom qui n'était pas le mien. Il me fallut encore une poignée de seconde pour me rappeler où je me trouvais et ce que je faisais là.

—Vous êtes un merveilleux conteur, finis-je par lâcher, la langue encore empâtée.

Il était rassuré et me souris.

—C'est mon gagne-pain. Je guide les gens et je leur conte des merveilles pour les faire rêver et gagner quelques sous supplémentaires. Mais je n'avais jamais vu quelqu'un réagir comme vous. Vous allez bien, vraiment ?

J'aurais aimé lui poser plus de question sur cette Relinda, et sur ce qu'il avait fait après cet événement, mais cela faisait partie de son intimité et je m'y étais introduite sans son accord. Je me contentais donc de me relever et d'épousseter les brindilles accrochées à mes vêtements.

—Oui, je vais bien. Je pense que nous devrions nous remettre en route sans plus attendre.

Vivec était telle qu'on me l'avait décrite. Si elle avait dû porter un titre cela aurait probablement été « la magnifique » ou « la grandiose », mais ces termes me paraissaient encore trop faibles. Je ne l'observai cependant que de loin, car cette créature appelée l'échassier se trouvait en dehors des limites de la ville. Je n'avais jamais vu pareille créature mais l'on m'apprit qu'elle était unique en son genre dans tout Tamriel. Ressemblant à une puce d'une dizaine de mètres de haut, elle avait sa carapace entaillée pour que les voyageurs puissent s'y asseoir. Une fois à bord je compris pourquoi un moyen de transport aussi étrange avait été retenu et pourquoi d'autres possibilités comme les chevaux et les carrioles avaient été rejetés : l'animal se déplaçait rapidement, ses longues pattes lui permettant d'enjamber les arbres et les rochers. Les quelques animaux que j'identifiai comme hostiles n'osaient pas approcher, incapable d'attaquer les pattes recouvertes d'une carapace naturelle. Restaient ces oiseaux, les Braillards des falaises, mais même eux restaient à bonne distance pour ne pas être transpercés par un carreau d'arbalète. J'avais la sensation de flotter entre deux airs, transportée sans une oscillation dans cette nacelle rendue stable par les 6 pattes de l'animal. Les paysages magnifiques défilaient devant mes yeux, qui les dévoraient du regard comme ceux d'un enfant peuvent le faire avec une friandise. Cela ne ressemblait en rien à ma province natale et ce d'autant plus que ma vision était maintenant celle d'un vampire, plus affûtée qu'elle ne l'avait jamais été. J'étais ébaubie mais, à mesure que je voyais les plantes et les lacs défiler, l'envie de visiter chaque recoin et d'analyser chaque plante prenait le dessus. J'avais faim de savoir et de sang.

En fin de journée nous arrivâmes à Ald'ruhn. J'avais choisi cette destination, car les paroles de Dren m'avaient touché et que, même si je pensais encore que sa solution n'était pas la bonne, je n'avais aucune raison de ne pas lui donner une chance. L'une des Grandes Maisons avait son quartier ici, dans l'imposante carapace, et non loin se trouvait la Porte des âmes qui me permettrait d'accéder à l'intérieur du rempart invisible où se trouvaient les ruines dwemers contenant probablement la forge convoitée.

L'heure était trop tardive pour une visite même officieuse, mais j'avais d'autres affaires à m'occuper. Après m'être repue sur un garde attiré dans une ruelle transversale, j'avais les idées plus claires. En l'état, il me faudrait probablement des mois pour parvenir à mettre d'accord toutes les Grandes Maisons par des moyens conventionnels. Le plus simple restait de rencontrer le chef des clans par tous les moyens et d'inscrire dans son esprit son allégeance au seigneur Dren. Une fois cela fait, il me faudrait trouver une bonne excuse pour passer la porte des âmes, sauf si je parvenais à passer par-dessus le rempart invisible. Ou par-dessous. Mais quoi que fut le moyen d'accès, une fois à l'intérieur je n'aurais d'autres choix que de chercher au bonheur de la chance quelque chose qui n'était peut-être même pas là, et cette idée me déplaisait. En tant que vampire j'étais probablement protégée des maladies du fléau, mais mon guide ne me pourrait et ne voudrait pas me suivre. Les cartes de la région étaient rares, car personne n'empruntait ces chemins depuis que le rempart avait été dressé et les exemplaires datant d'avant cette époque avaient, pour la plupart, été détruits au cours du temps.

En réalité, même si je n'étais même pas certaine que cette recherche aboutirait, l'idée de pouvoir explorer des ruines dwemers probablement laissées intactes avait quelque chose d'incroyablement excitant.

Je passai le reste de la nuit à l'écart de la ville à réviser les mouvements de combats que l'on m'avait enseigné plus jeune, fendant l'air de ma dague, luttant contre des ennemis invisibles et virevoltant avec une endurance qui m'avait fait défaut lorsque je pratiquais ces mêmes mouvements quelques années auparavant. J'appréciais également la qualité de cette lame. Elle était parfaitement équilibrée et, même si sa poignée était un peu grande pour ma main, elle s'accordait mieux avec le poids de mon corps qu'aucune autre dague que j'avais pu manier jusqu'alors.

Mais elle n'avait pas vocation à se tâcher de sang un jour : je devais maintenir une distance aussi grande que possible entre mes ennemis et moi, car malgré toute ma puissance je restais vulnérable. J'attendis que le soleil se lève avant de faire un rapide saut à l'auberge pour me changer puis d'aller me présenter à la maison Rédoran. Je n'avais aucune raison officielle d'être là mais sur cette île il semblait plus facile d'obtenir une audience auprès des puissants que sur le continent. Notre entretien fut assez court :la maison Rédoran vouait une totale dévotion à Vvardenfell et préférait éviter la guerre autant que possible. Il n'y avait aucune fidélité ni admiration envers Llovyn Dren, mais aucune animosité non plus : ils défendaient leurs intérêts et ceux-ci passaient par ceux de Dren.

La fidélité de cette maison était assurée, mais je devais en rester là pour le moment. Il me faudrait, dans un avenir plus ou moins lointain, me rendre à Balmora pour y rencontrer le chef des Hlaalu, mais cela ne se ferait qu'après mon escapade sur le mont écarlate. Je m'y attelai le jour même et quittais la ville en emportant le strict minimum. Je n'espérais pas aller bien loin, mais il me fallait voir le rempart invisible de mes propres yeux … et l'éprouver sans être vue de personne. Seule, je pouvais enfin me déplacer sans entrave et je retrouvai avec plaisir l'ivresse de la vitesse.

La barrière était telle qu'on me l'avait décrite. Immense et semblant toucher le ciel, elle était également d'une solidité à toutes épreuves. Je m'esquintai un moment les mains dessus avant de renoncer à cette idée. Creuser le sol ne semblait pas non plus une option, car la barrière semblait s'enfoncer assez profondément.

Les piliers qui soutenaient cette barrière semblaient également être son point faible. Je pourrais les escalader sans trop de problème pour passer de l'autre côté. Seulement, une fois à l'intérieur ne n'aurais aucune façon rapide de sortir et s'il m'arrivait un accident je n'aurais peut-être pas non plus la force de faire le trajet en sens inverse.

Je n'étais venue ici que pour observer, mais l'envie de poursuivre était trop forte pour que je m'arrête là : je voulais savoir ce qu'il y avait au-delà de cette barrière bleu.

Escaladant ce qui n'aurait dû me servir que bien plus tard, je passais rapidement de l'autre côté du Rempart Invisible. Ici, l'air été plus sec et je sentais en son sein les germes du fléau qui faisaient frissonner le reste du monde. La visibilité était quasi-nulle, même pour moi et rapidement à la peur de croiser une créature que je ne pourrais dompter s'ajouta celle de me perdre. Ici, la tempête ne cessait jamais et la lumière du soleil perçait à peine.

Mais cela n'affectait pas mon pouvoir. Je percevais des formes de vie et les évitais soigneusement. Pour la plupart d'entre elles il s'agissait d'infectés, d'ancienne personne contaminée par la peste au corps boursouflé et à l'esprit ravagé par cette maladie incurable. Mais il y avait autre chose : des créatures tout droit sortit de l'Oblivion, aussi maléfiques que dangereuses, même pour le vampire que j'étais. Et, au travers de cette brume qui ne se dissipait jamais, je pouvais également ressentir une présence qui m'observait, comme un œil invisible. L'endroit était effrayant, et je me trouvais prise d'agoraphobie alors même que cela ne m'était jamais arrivé avant.

Mais la peur ne m'avait jamais arrêté. Lentement mais sûrement je progressais, m'enfonçant toujours plus profond sur ces terres qui n'avait probablement pas été foulée depuis des siècles par des pieds humains. Je ne savais pas quelle heure du jour il était, pas plus que je ne savais depuis combien de temps je marchais ni si je tournais en rond. Je remerciais intérieurement cette raison inconnue qui me permettait de ne pas dormir, car se reposer ici aurait probablement été synonyme de mort.

Lentement, une nouvelle peur commença à s'installer, plus lancinante. Je ne pouvais pas faire demi-tour ni même m'arrêter, car j'ignorais quelle créature avait pu tomber sur mes traces de pas et me suivre.

Me fallait-il courir ? Courir signifiait risquer de ne pas repérer un ennemi à temps et ne pas pouvoir l'éviter. Ne pas courir signifiait risquer de se faire rattraper. Une force me poussait à continuer à

avancer, mais peut-être était-ce là la forme prise par ma terreur enfouie pour me faire fuir l'inconnu.

Je n'eus pas à faire ce choix. Alors que je méditais dessus, une silhouette sombre sembla se dessiner dans la tempête. C'était un bâtiment, Dwemer au vu de son style et du fait qu'il était étonnamment bien préservé. Il me fallu encore un long moment pour trouver l'entrée, mais ce fut sans stress, l'envie de découvrir me faisant oublier mes inquiétudes. Le grincement de la porte d'entrée les réveilla, mais brièvement.

À l'intérieur, le bruit de la vapeur et des machines remplaçait celui de la tempête. Ces murs en métal avaient arrêté les vents furieux pendant des siècles et continuaient à le faire sans changer, immuables rempart contre la fureur du vent, séparant la technologie et la force sauvage des éléments. Mes habits n'avaient pas aussi bien tenu le coup et ce qui était autrefois un magnifique tissu ressemblait maintenant à une loque que même un miséreux n'aurait pas osé porter.

Dégainant mon arme, je m'enfonçai dans ces galeries enfumées. Je ne percevais aucune présence mentale, mais les infimes bruits dans les murs que me permettaient d'entendre mes sens de vampire ne laissaient pas place au doute : l'endroit était encore en activité. Réduite à son minimum et probablement pas sous un contrôle humanoïde depuis la disparition des Dwemers voilà des siècles, mais elle était bien présente. J'étais aveugle, plus que je ne l'avais jamais été. Ici, la vapeur bloquait mon champ de vision et le vacarme du métal couvrait les bruits d'un ennemi potentiel qui, étant mécanique, échappait à ma perception mentale et à ce talent qu'avaient les vampires pour sentir le sang. Je progressais à pas de loup, minimisant le bruit que je faisais et guettant les alentours pour essayer de déterminer d'où l'attaque viendrait.

Elle vint de face. Je n'avais pas reconnu cette sphère comme un ennemi si bien que lorsqu'elle se déplia et fondit sur moi je fus prise de cours. Son épée s'enfonça dans mon thorax, se glissant entre deux côtes et perforant mon poumon. J'aurai dû m'évanouir, mais cette même chose qui m'empêchait de dormir me forçait à rester consciente. Repoussant l'assaillant d'un coup de dague je pus me libérer mais la douleur m'empêchait de réfléchir à une façon de le vaincre. Je ne le voyais plus à travers la vapeur et une nouvelle fois cette sensation d'être aveugle me frappa.

Lorsqu'il attaqua à nouveau, je pus cette fois-ci dévier son coup et lui en porter un en retour, mais ma lame ne pouvait causer de réels dommages à cet être de métal. Je lui faisais face, mais ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne détruise mon arme ou me l'enlève avant de me réduire en tas de chairs sanguinolent. Malgré la douleur, je souris intérieurement de l'ironie de la situation.

« Après toutes ces années à être entourée de personnes souhaitant ma mort c'est cet être froid de métal qui va mettre fin à mes jours ».

Nouvelle attaque et nouvelle parade, mais cette-fois sa lame m'entailla le bras. Je réalisai alors que je parvenais à le repousser et mesurai ce que cela impliquait. Cette machine avait été conçue pour se déplacer dans ces galeries au sol tantôt recouvert de fer et tantôt de grille, et pour cette raison ceux qui l'avaient créé lui avait donné cette forme si particulière qui lui permettait de se déplacer à peu près correctement partout. Mais il n'avait pas particulièrement été conçu pour lutter contre une vampire. Changeant de position pour pouvoir utiliser mon bras valide, j'attendis son prochain coup, certaine cette-fois de pouvoir l'emporter.

Il frappa, esquivant l'assaut plutôt que de le parer, je laissai passer sa lame au-dessus de ma tête puis la saisie pour amplifier son mouvement et la planter dans le mur avant de me reculer précipitamment. Cette créature-sphère qui avait été créé ainsi pour se déplacer sur tous les sols n'accrochait pas suffisamment sur le métal pour pouvoir se dégager. Elle patinait à présent, tentant en vain de sortir sa lame du mur et, malgré la douleur, je pris le temps de l'observer. Elle était constituée de métal Dwemer, mais celui-ci avait été finement ciselé, comme si ses créateurs n'avaient pas seulement voulu créer une machine à tuer mais en créer une *belle*. À l'intérieur de sa tête se trouvait un petit cristal communément appelé « pierre spirituelle » permettant de capturer des âmes et de créer des enchantements. J'en déduis qu'il devait s'agir là de la source d'énergie de la machine, car lorsque je la retirai celle-ci s'immobilisa comme si elle n'avait jamais été animée.

Lorsque je remis la pierre spirituelle en place la machine ne se remit cependant pas en mouvement, comme si l'ininversible mort l'avait touché.

Une pensée me frappa : si cette machine avait été activée par une pierre spirituelle, se pouvait-il que toute l'installation qui m'entourait fut dans le même cas ? Une ville entière basée sur un réseau de pierre spirituelle ou – pensée plus folle encore – sur une énorme et unique pierre contenant en son sein une âme d'une valeur inouïe. Si une telle âme existait, la puissance de l'enchantement qu'elle permettrait de faire dépassait l'entendement … et serait probablement suffisante pour réaliser cette carapace qui me protégerait des forces que j'avais moi-même relâché dans le monde.

Mes blessures commençaient à se refermer mais avec la guérison venait la faim. J'avais pu affronter une de ces créatures, et découvrir son point faible, mais j'ignorais quels autres dangers m'attendaient au fond de ces galeries.

Combien de temps s'était écoulé depuis que j'étais descendue ici ? Je l'ignore. Les galeries s'enchaînaient, ponctuées de temps en temps par des salles plus grandes et quelques fois par des créatures hostiles. Elles ne représentaient cependant plus un grand danger, car après quelques affrontements j'étais parvenue à m'assembler une armure Dwemer qui me protégeait de leurs assauts. Cela m'empêchait également d'être discrète et nuisait à ma mobilité, mais l'un dans l'autre j'y gagnais.

Cependant, quelque chose me dérangeais : malgré la très grande complexité de ces installations ce n'avais trouvé aucun ouvrage Dwemer, tout juste quelques messages laissés par les habitants qui avaient occupé ces lieux des siècles plus tôt. Tout avait été laissé en place, des assiettes où restaient des poussières de ce qui avait été autrefois de la nourriture aux lits dont les matelas avaient disparus, moisis puis désagrégés par le temps. Mais pas la moindre trace d'un livre. Je me refusais à croire que ce peuple avait tout fait avec une transmission de la connaissance orale et pourtant tout semblait l'indiquer.

Au bout d'un temps qui me paru interminable j'arrivai dans une galerie de roche qui me fit déboucher dans une salle plus grande que les autres. Elle était circulaire et son diamètre devait facilement faire cent mètres de diamètre pour une vingtaine en hauteur. Les murs eux-mêmes étaient incurvés et recouverts de petits trous sur toute la surface. En son centre, une boule lumineuse flottait au-dessus d'un petit autel et éclairait la pièce d'une lumière uniforme et rassurante. Mis à part cela la pièce était entièrement vide et complètement silencieuse, hormis l'écho de mes bottes en métal qui résonnaient sur ces parois curvilignes. Mais ce qui était le plus frappant était la couleur : au jaune-orangé typique des installations Dwemer venait de succéder un blanc nacré éblouissant.

J'étais intriguée, dévorée par la curiosité, mais aussi inquiète, apeurée et … affamée. J'ignorais à quel peuple disparu appartenait cet endroit mais il était évident que je n'étais plus dans des ruines dwemers. Je repensai à cette sensation d'être guidée que j'avais eut alors que je marchais dans la tempête du mont écarlate et je compris que je n'étais pas arrivée là par hasard. Quelqu'un ou quelque chose avait voulu que je découvre cet endroit.

Contournant l'autel, je découvris quelque chose qui me figea sur place et mon corps fut parcouru de frissons. J'ignorais qui avait construit cet endroit, mais derrière l'autel se tenait une porte dont la fermeture ne laissait aucun doute quant à la nature du langage utilisé pour l'ouvrir : du Sunamerien.

C'était impossible, ça allait à l'encontre de toute logique. Mon peuple était un peuple de bûcherons et de guerrier, sans la moindre connaissance architectural en dehors des maisons, sans science. Et sans religion, alors que cet endroit en suintait. Cela devait être une coïncidence, ça ne pouvait pas en être autrement.

Je retirai mon armure puis m'approchait du cadran. Lentement, je laissai mes doigts caresser le cadran, appréciant son contact glacial malgré la profondeur et la proximité du volcan, essayant de comprendre pourquoi il existait, et quel en était le code. À tout hasard je rentrai mon nom, mais rien

ne se passa – à mon grand soulagement.

Je restai encore dans la pièce un long moment, arpentant les murs en cherchant un indice, mais il n'y avait rien, uniquement des trous de la taille d'un doigt parsemant l'intégralité de la paroi.

Je finis par me résigner et faire demi-tour. Il y avait ici quelque chose qui ne demandait qu'à être compris plus complètement, mais pour le moment j'avais une mission à accomplir. Et il me fallait également donner rapidement signe de vie, sans quoi ils finiraient par penser qu'il m'était arrivé ce qui arriverait à toute personne normale s'aventurant seule sur le mont écarlate. Je me promis cependant de revenir, car même si cela n'était pas ma spécialité, je savais qu'il n'existait pas de verrou dont on ne puisse crocheter la serrure. Il ne me restait plus qu'à trouver la bonne personne, mais pour cela, j'avais l'éternité devant moi.

La remontée à la surface se fit assez rapidement, car, n'ayant plus à craindre d'être attaquée, je pouvais me dépêcher. La haut, la tempête n'avait pas cessé et s'abattait sur les parois des ruines dwemers avec une violence sans cesse renouvelée. Je pris alors une direction arbitrairement et m'éloignais de ces ruines en sachant parfaitement que les retrouver plus tard ne serait pas facile. Une nouvelle fois je fus perdue dans cet espace qui semblait flotter entre deux mondes mais mes pas m'amenèrent rapidement sur un nouveau sol, plus régulier. Cela avait été une route par le passée même si maintenant plus personne ne l'empruntait. La région était si aride que la nature n'avait pas repris ses droits, en attestait cette terre desséchée par la chaleur et la cendre.

L'empruntant, j'arrivai rapidement à une grande structure que j'identifiai comme la Porte des Âmes. À l'intérieur de ces murs se tenaient Exaltés et Ordonnateurs, garants de la protection du reste du monde contre les créatures difformes du mont écarlate.

Je me présentai à la grille et, après un moment d'agitation, on vint m'ouvrir. Mes vêtements étaient en loque et je devais moi-même avoir mauvaise mine, car même si l'on m'apporta de quoi me couvrir et que l'on me mit dans une pièce chauffée, on posta également un garde à l'entrée.

J'étais épuisée, ce qui me surpris particulièrement tant mon corps de vampire avait semblé jusqu'alors impossible à affaiblir. Cette tempête dehors n'était pas d'origine naturelle et la lutte contre les maladies du fléau que devait mener mon corps l'éprouvait. Mais impossible de trouver le sommeil. Cela n'avait rien de surprenant, je n'avais pas dormir depuis des semaines, depuis que j'étais devenue vampire.

Je passai la nuit allongée dans mon lit à scruter le plafond, luttant contre l'envie de me lever pour aller me repaître sur le garde somnolant devant ma porte. Mon arrivée ici avait semé une certaine agitation, mais je l'avais voulu. Il m'aurait été facile de contourner la Porte des Âmes et de sortir du Rempart Invisible de la même façon que j'y étais rentré, mais je voulais me forger une légende et pour cela il était préférable que mon voyage au cœur de la tempête fut connu.

Le lendemain on vint m'examiner mais je pris soin d'instaurer un certain brouillard dans l'esprit de la guérisseuse pour qu'elle ne remarque pas ma nature de vampire.

—Vous avez l'air d'aller très bien, fit-elle lorsqu'elle eut terminé. Et vous pouvez vous considérer chanceuse pour cela. Depuis combien de temps êtes-vous là-dedans ?

—Je ne sais pas. Quel jour sommes-nous ?

Elle me répondit et j'appris ainsi que mon voyage avait duré près de deux semaines. Deux semaines à errer dans cette tempête et ces souterrains ! Après avoir demandé à ce que Llovyn fut informé de ma présence ici, je décidais d'y rester encore un moment pour me reposer et me documenter. Le journal de la Porte des Âmes était particulièrement intéressant, retraçant toutes les attaques subies depuis sa création. Il parlait de créature difformes à la force physique titanesque, d'anciens humains réduit à l'état de cadavres boursouflés et de zombies aux visages sans yeux. Les descriptions étaient accompagnées de croquis et je comprenais entre quelles atrocités j'avais slalomé pendant ces deux

semaines.

Llovyn arriva quelques jours plus tard et dès que je le vis je sus qu'il savait. Il savait que j'étais un vampire, mais il ignorait que j'étais Yeo-Yin.

—Je sais ce que vous êtes, commença-t-il de but en blanc dès que nous furent en privé. Donnez-moi une bonne raison de ne pas appeler la garde pour vous tuer. Et ne me mentez plus.

Il était en colère, mais également inquiet. Nous étions seuls, et si l'envie me prenait je pouvais le déchiqueter et aucun garde n'aurait le temps de s'interposer. Cette sincérité m'émut et je me décidais à lui raconter toute mon histoire, de ma plus tendre enfance jusqu'à cet instant présent, de comment j'étais rentrée à la cours et comment celle-ci avait voulu me tuer lorsque je ne lui avais plus été d'aucune aide. Je parlai pendant des heures, si bien qu'il finit par demander à ce qu'on lui apporte à manger. Je finis mon discours en parlant de cette salle blanche découverte sous les ruines et de cette porte inexplicable, puis me tut, laissant le silence s'installer. Il mit un temps pour digérer toutes ces informations, mais lorsqu'il reprit la parole il n'y avait plus aucune trace d'énervement dans son ton de voix.

—C'est une histoire peu banale. Et très triste, Rei … Yeo-Yin. J'ai du mal à croire que vous vouliez vraiment la paix, mais on m'a informé que vous aviez fait ce que je vous avais demandé de faire, à Ald'ruhn. Je ne sais que penser, il va me falloir un moment pour … accepter tout ça et pour le comprendre. Et vous dites que vous pouvez influencer les gens, n'est-ce pas ? « Tordre leurs esprits », pour citer vos mots. Pourquoi ne l'avez vous pas fait sur moi ?

C'était une question légitime, mais je n'avais pas vraiment de réponse. Je dis ce qui me vint :

—Je l'ignore. Tordre un esprit n'est jamais anodin, il faut le faire avec délicatesse pour ne pas le casser. On peut l'effleurer pour le perturber sans conséquences, mais, en général, aucune opération n'est vraiment sans danger. Ce que j'ai pu lire en vous, c'est de la sincérité et de la curiosité, deux choses bien trop rares dans ce monde.

Il se tut un moment et lorsqu'il reprit la parole il avait changé de sujet.

—Je vais demander à mes mages de faire des recherches pour créer l'artefact qu'il vous faut. Je fais peut-être une bêtise, mais le destin semble vous avoir choisit et vous êtes peut-être celle qui sauvera les miens. Permettez-moi également de renouveler ma proposition de venir vivre au château. Vous ne serez en sécurité nulle part de toute façon mais au moins là-bas vous bénéficierez de la protection de la garde, à condition que vous me promettiez de ne mordre personne, bien sur. Et je pourrais vous présenter à ma femme.

Dame Dren était ce qu'on pouvait appeler une femme ronde. De visage, ses grands yeux toujour rieurs semblant perdus au milieu d'un visage immense, de corps, son embonpoint marqué ne pouvant être dissimulé même sous ses robes amples et finalement d'esprit, car on sentait dès le premier contact que c'était une personne très simple et impossible à fâcher. Elle aimait la vie et l'instant présent, fait très rare pour une Dunmer, cette race ayant tendance à ne sortir la mort de leur esprit. Dame Dren – ou Llunela Dren Hlaalu, comme j'appris rapidement qu'elle s'appelait – venait d'avoir un enfant et je compris que c'était là la raison de la visite de Llovyn à son cousin, ainsi que de ses inquiétudes croissantes sur la guerre. Les Dunmer enfantaient très rarement si bien que même s'il pouvait atteindre les milles ans ils n'avaient jamais plus de deux ou trois enfants.

Mon passage au château fut cependant assez bref, cas je n'y séjournai qu'un quinzaine. L'endroit était très chaleureux et le bruit du ressac, s'il ne parvenait pas à me faire m'endormir, me berçait. J'aurais pu vivre ici des dizaines d'années si je n'avais pas été ce que j'étais. De plus, il me fallait préparer mon coup suivant, pour que dès que j'aurai l'objet en ma possession je puisse m'atteler à mon projet initial sans plus tarder.

Je rembarquais donc pour le continent, en direction de Cyrodiil, mais avec un pincement au cœur de

laisser derrière moi ce qui avait été le plus proche d'un foyer à mes yeux jusqu'à maintenant. Je ne partais cependant pas les mains vides, car Llovyn et moi avions pris le temps de déterminer sur une carte les emplacements les plus probables où je pourrais trouver ce que je cherchais.

Cyrodiil était telle que me l'étais imaginé : verdoyante et riche, son sol particulièrement fertile avait toujours assuré la prospérité de ceux qui l'occupaient et, en conséquence de son armée. Cette terre était cependant bien plus bénéfique aux humains qu'elle ne l'était aux elfes, car ceux-ci ne pouvaient en profiter pleinement à cause de leur faible démographie naturelle.

Avec le continent je retrouvais ce que j'étais presque parvenue à oublier : l'arrogance était omniprésente et avec elle venait les mensonges et les faux semblants. Cela aurait pu m'énerver, mais j'en retirais au contraire une certaine sérénité, à l'idée que lorsque le moment viendrait où je passerais à l'action je n'aurais pas à faire face à des remords.

Je voyageais à pied au pas de course et en évitant les sentiers et les grands axes pour ne pas me faire repérer, mais la végétation dense était un obstacle à une progression rapide. De temps à autre je m'invitais la nuit dans un village pour me sustenter, mais lorsque j'agissais ainsi je ne pouvais me départir d'une certaine inquiétude.

J'arrivai finalement en face de ma première destination. L'emplacement était une grotte à l'allure anodine mais mes recherches semblaient indiquer qu'un groupe de vampire s'y terrait. Depuis ma fuite de ma cachette lors de ma transformation je n'avais pas revu de vampire, et j'ignorais de quoi j'étais réellement capable face à mes alter ego. Je dégainai mon arme et m'engageait prudemment dans l'ouverture. Il faisait plein jour, si bien que mes yeux mirent un instant à s'habituer à l'obscurité. Je percevais des formes de vies et les tant recherchés vampires. Ma présence en avait réveillé un, mais mon absence de température corporelle le troublait. Ne souhaitant pas cacher ma présence plus longtemps je m'exprimai d'une voix forte :

—Réveillez-vous, mes frères.

L'effet fut immédiat, pas celui escompté. Considérant que j'étais arrivée en plein jour et nonobstant mes signes vitaux le vampire conclut que j'étais humain et se jeta à ma gorge, prêt à, sinon me dévorer, au moins me déchiqueter pour défendre son territoire. Cependant, mon séjour dans les ruines dwemer m'avait forgé à ce genre de situation et, usant d'une figure mille fois répétée en cours, je le fis voler par-dessus par tête et s'écraser contre la paroi derrière moi. Il fut à nouveau sur pied en une fraction de seconde mais son regard avait changé. Il était aussi rapide que moi, aussi fort et mortel, mais j'avais l'avantage sur lui. Je pouvais anticiper ses mouvements et j'avais combattu des ennemis plus fort que moi récemment, là où il ne s'était attaqué qu'à des proies sans défense depuis des années.

Nous nous tournions à présent l'un autour de l'autre, guettant l'ouverture pour pouvoir attaquer. J'avais déposé ma lame, car je savais que le respect ne pourrait s'acquérir que par un combat à la loyale contre l'un de mon espèce. Mon pouvoir ne me servait à rien, car je ne pouvais pas tous les contrôler d'un coup, au mieux les détruire et alors il me faudrait trouver une autre colonie.

Ils s'étaient attroupés en cercle autour de nous, silencieux, leurs yeux luisant dans l'obscurité. Et sans le savoir, ils m'aidaient. Je profitais indirectement de leur vision, mais également de leurs expériences. Je percevais chaque mouvement de mon adversaire, mais je profitais également d'une connaissance parfaite du sol et de ses moindres aspérités.

Lorsque mon adversaire attaqué, je l'avais anticipé depuis plusieurs secondes déjà et, l'esquivant, j'en profitai pour le faire trébucher et le bloquer au sol avec une clé de jambe à la nuque. Je ne pouvais pas le tuer de cette façon, même en lui brisant la nuque, mais la douleur était toujours présente. Il tenta de se débattre pour se dégager, mais je resserrai la pris jusqu'au point de rupture et il s'évanouit.

Je me relevai et fit face aux visages qui me regardaient en silence. Une certaine forme de respect s'y lisait, même si la méfiance prédominait.

—Mes frères, repris-je d'une voix qui se voulait ferme, nous devons parler.

Et nous parlâmes. Toute la journée et une partie de la nuit qui suivie, nos mots emplirent la caverne, se réverbérant sur les murs de pierre nue. Je parlais, ils objectaient, je réfutais leurs objections, encore et encore. Lorsque finalement le silence se fit, j'avais gagné.

—Nous t'aiderons, Yeo-Yin. Ce sera probablement notre dernière erreur, mais … même si les chances pour que ça marche sont faibles, nous devons le faire. Vous pouvez compter sur nous.

Après cela, ils m'indiquèrent où ils pensaient que d'autres vampires résidaient et je pris congé. Cette première étape avait été un succès, était un succès, mais toutes ne se passèrent pas aussi bien. Les différents clans de vampires ne se supportaient pas les uns les autres – et c'était pour cela qu'ils m'avaient attaqué à vue – et je ne pouvais donc pas utiliser des convaincus pour m'annoncer à ceux que j'allais visiter. Si la plupart des vampires acceptaient de me suivre une fois que je leur avais exposé mon plan, d'autres étaient plus réfractaires et m'obligeaient à user de mes pouvoirs. Je ne pouvais pas me permettre de laisser derrière moi des éléments susceptibles de faire tout capoter, même si tous les vampires savaient qu'ils n'auraient de toutes façons rien à retirer d'une alliance avec les mortels. Je leur proposais un avenir auquel ils avaient renoncé depuis longtemps, un rêve. Et ils n'avaient plus l'habitude de rêver, s'étant résignés à la vie – ou plutôt la non-vie – qu'ils menaient.

Il me fallu plus d'un an pour faire le tour des plus grandes familles. Cyrodiil était immense, et elles étaient disséminées un peu partout, généralement à l'écart des zones fréquentées et facilement accessibles, pour minimiser les chances d'êtres découverts. Au bout d'un moment je finis par sentir que ma réputation m'avait précédée, et vers la fin de mon voyage il fut fréquent que l'on m'accueille avec tous les honneurs.

Cependant, lorsque j'arrivai à Longsanglot pour repartir pour Vvardenfell une terrible nouvelle m'attendait : la guerre avait été déclarée.

Le continent avait fait une demande de soldats, et le refus de la part de Vvardenfell avait été pris comme une rébellion. Les voies maritimes étaient coupées on les navires de guerre étaient déjà partis en direction de Coeurébène. Le couvre-feu avait été déclaré en ville et les troupes patrouillaient dans les rues. Les contacts passés de cette ville avec l'île avaient été nombreux, et cela avait aboutit à plusieurs mariages dans le passé. Aujourd'hui, ces couples étaient traités comme des espions potentiels et traqués puis jetés en prison. La terreur régnait, chacun se méfiant de l'autre et craignant d'être dénoncé à la milice pour intelligence avec l'ennemi.

Cela ne me concernait qu'à moitié et je décidai rapidement de rejoindre l'île à la nage. L'eau était glacée et le trajet fut long, mais en me dépêchant j'arrivai à rejoindre ma destination en une semaine, utilisant les étoiles pour être certaine de ne pas dévier de ma trajectoire.

Les navires de guerre se pressaient à quelques distances des côtes, hors de portée de flèches mais assez proche pour pouvoir bombarder la ville à l'aide des catapultes embarquées dans les navires. Une colonne de fumée s'élevait déjà depuis la silhouette sombre de ce qui avait été une ville paisible il y avait encore peu de temps.

Il fallait faire cesser le feu. Je m'agrippai à la coque de l'un des navires puis l'escaladai pour monter à bord. J'étais affaiblie par le voyage et la faim, mais ce second problème fut rapidement réglé. Le marin mourut sans un cri, la nuque brisée, ignorant mon absence jusqu'au moment où mes doigts glacés se refermèrent autour de son cou. L'extase que je ressentais était comparable à celle qui s'était emparée de moi lors de ma transformation et alors que le sang s'écoulait hors de son corps jusqu'au mien je sentais monter en moi une rage meurtrière que je laissai déferler en moi sans essayer de la retenir.

J'étais devenue une bête sauvage, glissant sans un bruit d'ombre en ombre et fauchant ses victimes aussi silencieusement que mortellement. Le bruit des catapultes et des vagues couvraient les gargouillis du sang dans lequel s'étouffaient mes victimes et après quelques minutes je fus maître du navire. J'avais gardé l'un des marins en vie, et utilisant son savoir j'orientai les armes de jet vers les navires proches et commençai à les bombarder. L'effet de surprise joua en ma faveur, car le temps qu'ils comprennent que l'ennemi venait de derrière et qu'ils déterminent de quel navire venait les projectiles – tache rendue d'autant plus difficile que la nuit noire les masquaient – j'eus le temps d'en couler une dizaine avant d'essuyer les premières ripostes. Je me jetais alors à l'eau et nageais jusqu'à un autre navire où je m'infiltrais de la même façon. Cette fois-ci, les flammes qui s'élevaient de l'alcool répandu des coques brisées rendaient mes mouvements plus repérables et je décidais d'attendre en me cachant. Le principal était fait, les tirs contre la ville avait cessé et la puissance de feu était affaiblie. Une fois mon ancien navire coulé, ils reprirent l'attaque sur la ville. Choisissant quelques marins, je leur intimai l'ordre de tuer tous ceux qu'ils voyaient, puis quittai le navire pour aller au suivant et recommencer.

À présent, le chaos était total : de ça et là des explosions retentissaient et les cris s'élevaient. Dégrisée, je contemplai avec une certaine *peur* les dégâts que j'avais occasionné et mesurait l'impact de mes capacités. La magie de la destruction avait déjà été utilisée en guerre, mais jamais avec de tels effets. Je comprenais maintenant toute l'importance que j'avais pu avoir aux yeux de ceux qui m'avaient sortit de mon village. Eux avaient compris avant moi ce qu'impliquait la manipulation des esprits. Plus que pour n'importe quel animal, les hommes et les elfes utilisaient des outils, qui devenaient autant d'extensions de leur propre volonté. Manipuler les esprits c'était prendre le contrôle de ces outils et détourner alors tout ce qui faisait que les êtres intelligents avaient sur leurs semblables animaux. C'était la capacité de retirer à l'adversaire tout ce qu'il avait eut besoin d'utiliser pour asseoir sa position au sein du règne animal.

Au matin, les quelques navires restant firent demi-tour. Il ne restait rien de la flotte militaire qui avait probablement mis des décennies à se former, juste l'eau rougie par le sang dans laquelle les survivants qui s'accrochaient désespérément aux morceaux de bois se faisaient dévorer par les requins attirés et rendus fous par l'hémoglobine. C'était une mer de mort, témoin d'une bataille qui n'avait pas eut lieu, d'un fratricide de frères d'armes.

Je m'étais retirée dans une chaloupe depuis laquelle j'observais le départ des derniers survivants. Que raconterait-il une fois revenus au port ? Des légendes sur des hommes devenus fous, sur des démons, sur la main de Mehrunes Dagon venue frapper les cœurs d'une lame forgée par Shéogorath …

Lorsqu'ils furent tous partis, je ramai en direction de Coeurébène. La colonne de fumée avait diminuée mais en approchant de la ville je pus voir que les ravages avaient été faits. Le château était effondré sur toute la partie ouest et la ville elle-même était parsemée de morts et de blessés. Je fus reçue par un comité d'accueil de soldats armés d'arbalète qui me mettaient en joue. Je débarquai, puis, levant les mains en signe de paix, je déclinai mon identité.

—Je m'appelle Reina. Je viens en paix. Je dois voir monseigneur Llovyn Dren.

L'un des gardes fit signe aux autres de baisser leurs armes et s'avança.

—Qu'est-ce que vous lui voulez ?

—Dites-lui juste que je suis là, et que c'est important. Il vous confirmera qu'il me connaît.

Le garde me dévisagea un moment puis envoya quelqu'un transmettre le message. Quelques minutes plus tard le messager revint et m'indiqua que je pouvais passer et que le seigneur était dans la cour du château.

Les blessés avaient été sortis et il était occupé à aider les guérisseurs en transportant de l'eau et des tissus qui étaient déchirés pour en faire des bandages. Il avait abandonné ses vêtements de nobles et, avec la poussière mêlée de cendre qui le recouvrait, il était méconnaissable. Lorsqu'il me vit son

visage ne s'éclaira pas et je sus qu'il s'était passé quelque chose …

« *… La fumée. Étouffante, brûlante. Des cris, partout. Puis ce bruit, ébranlant les murs jusque dans leurs fondations. Les cris se font plus forts, plus nombreux. Ils m'appellent.*

—Monseigneur, venez, on n'a plus le temps.

Llunela, oh Llunela mon amour, où es-tu ? Je cours, vite, aussi vite que me le permettent mes jambes malgré le manque d'air. Elle doit-être restée dans la tour Ouest. Je dois me dépêcher.

On m'attrape par la main, on me retient. Je me dégage et je cours à nouveau, mais on me rattrape, on me ceinture. Je frappe, je frappe à l'aveuglette, de toutes mes forces pour qu'on me lâche.

Llunela …

Je l'entends crier, mais je n'arrive pas à me dégager. D'un seul coup, d'un coup, d'un seul, le couloir devant moi disparaît dans un vacarme assourdissant. Et avec lui, Llunela, ma Llunela …

L'air frais de l'extérieur s'engouffre dans le couloir, mais je n'ai plus envie de respirer. Je tombe à genoux, l'emprise qui me retenait se dessert, mais je ne veux plus avancer. Je veux pleurer mais la chaleur sèche mes larmes sur mes joues. Je veux crier mais ma gorge est prise par la cendre. Je veux mourir, mais déjà on me traîne, on m'amène hors de cet endroit. Mais je n'y suis déjà plus. Ce lieu où j'ai grandit ne sera plus jamais le même.

Llunela n'est plus, je le sais, je le sens.

Llunela … »

—Reina !

Le visage de Llovyn était penché au-dessus de moi. Pendant un instant je crus avoir rêvé, mais l'odeur de brûlé mêlée à la vision de cette personne qui semblaient avoir terriblement vieilli dissipa rapidement cet espoir.

—Reina, que s'est-il passé ? Vous vous sentez bien ?

Je m'en voulus de le faire s'inquiéter pour moi après ce qu'il avait vécu. Je le rassurai et expliquai les événements de la nuit passée.

—La flotte n'est plus, la plupart des navires ont été envoyé par le fond, et ceux qui restent vont avoir besoin d'un nouvel équipage. Je regrette de ne pas être revenue plus tôt, je ne savais pas, je …

Il m'interrompit :

—Il n'y a pas à besoin d'excuses. Je devrais, non, je dois être heureux de cette nouvelle. Nous avons des morts …

Il s'arrêta et sembla faire un effort sur lui-même pour ne pas pleurer, puis repris.

—Nous avons des morts mais peu, en comparaison de ce que cela aurait pu être. C'est surtout le château qui a pris, la ville a été relativement épargnée à part dans sa partie Nord où les dégâts sont plus importants. Nous pouvons reconstruire, et même si j'ignore comment vous vous y êtes pris pour les repousser, quelque chose me dit qu'ils ne sont pas près de revenir. Vous nous avez peut-être gagné notre droit à la paix.

Je ne pensai pas comme lui, mais je ne fis pas part de mes inquiétudes. Les soldats et les blessés autour de moi avaient besoin d'espérer. Llovyn me glissa encore quelques mots pour me dire que nous parlerions plus tard, puis prit congé et retourna aider les guérisseurs.

Non, la guerre n'était pas terminée. Le sang avait été versé, et il faudrait qu'il coule encore et encore avant que l'aube de la paix ne vienne illuminer les ténèbres des conflits dans lesquels nous nous étions engagés. Mais ces hommes et femmes n'avaient pas besoin de le savoir. Je ne pouvais empêcher la guerre, mais je pouvais en diminuer la douleur.

Malgré la fatigue accumulée par la traversée et le combat de la nuit, je passai le reste de la journée et une partie de la nuit à aider à soigner les blessés. Certains étaient trop brûlés pour pouvoir s'exprimer correctement et je servais d'intermédiaire. D'autres étaient sous le choc ou incapable de manger sans rendre, malgré le fait que leur corps avait besoin de renouveler le sang perdu, et pour ceux-là j'atténuai leur douleur et forçai leur ventre à accepter la nourriture et l'eau.

Il y avait également les morts, mais pour ceux-là je ne pouvais rien faire d'autres que d'aider à creuser les tombes.

Lorsque finalement on vint me trouver pour me dire que Llovyn m'attendait je n'avais pas envie de poser ma pelle. Je le fis cependant, et suivit le messager jusqu'à une tente dressée à la hâte. Llovyn était à l'intérieur, penché au-dessus d'une carte et écoutant les explications que lui indiquait un habitant à propos des destructions. Lorsqu'il me vit entré il demanda à ce qu'on nous laisse seul.

—Yeo-Yin, je ne pensais pas vous revoir. Un an s'est écoulé depuis notre dernière discussion, et j'aurai aimé que nos retrouvailles se firent dans de meilleurs conditions.

—Ne vous excusez pas. La guerre n'attend pas …

« … Pas plus que la mort. », finis-je mentalement. Son visage s'assombrit, mais le ton de sa voix resta ferme.

—Yeo-Yin, je sais pourquoi vous êtes revenue. Mes mages ont étudié votre … problème, et ils pensent que nous pouvons forger cet outil, ici, en Vvardenfell. Cependant, l'enchantement lui-même posera problème, il n'existe pas d'âme assez puissante pour créer une telle protection. Il existe peut-être une solution, mais cela implique de faire quelque chose que nous n'avons jamais tenté jusqu'à maintenant. Et, pour le moment, j'ai besoin de tous mes mages pour soigner les blessés.

—Je comprends.

Puis, baissant le ton pour ne pas être entendue par les gardes à l'extérieur, je repris :

—La guerre n'est pas terminée. Si elle ne vient pas de Morrowind, elle viendra de Cyrodiil une fois Morrowind conquise. Cela fait des années que la guerre gronde, vous le savez aussi bien que moi. Maintenant que Morrowind est affaiblie, il ne faudra pas longtemps pour que ses alliés se retournent contre elle. C'est pour ça qu'il me faut agir maintenant. Et pour cela, j'ai besoin d'avancer couverte. Il me faut cet artefact.

Il soupira puis réfléchit pendant plusieurs minutes.

—Je suppose que je vous le dois bien, finit-il par lâcher presque à contrecœur. J'espère que vous avez raison. Laissez-moi encore la journée de demain, il faut absolument que nous soignions les plus graves blessés et que nous enterrions les corps, car lorsqu'ils se mettront à pourrir et à sentir la situation ici deviendra intenable. Après ça, nous nous attellerons à créer votre artefact.

Je le remerciai et me levai pour quitter la tente lorsqu'une pensée me revint à l'esprit.

—Llovyn, j'ai su pour votre femme et votre enfant. Et je sais qu'en ce moment vous en souffrez. Vous connaissez mon histoire, et savez ce que je peux faire. Il vous suffit de me le demander.

Son regard se perdit dans le lointain et je dus faire un effort pour ne pas être happée une nouvelle fois dans ces souvenirs qui n'étaient pas les miens et rester dans la réalité.

—Je vais y penser, murmura-t-il toujours perdu entre ces deux mondes. Je vais y penser.

À l'extérieur l'air glacé contrastait avec la chaleur relative de la tente. C'était la pleine lune et sa lueur blafarde éclairait le sol et la mer. Ici et là des gémissements s'élevait, mais le sommeil avait

étendu son manteau de calme sur l'agitation de la journée. Mais je savais que cet instant de paix était trompeur et que, s'il fallait y voir un signe, ce n'était que l'annonce d'encore plus de conflits sanglants. J'allais tout de même m'allonger, incapable de trouver le sommeil mais éprouvant un certain bien être à plonger mon regard dans la voûte étoilée qui scintillait devant mes yeux. C'était un spectacle magnifique, chargé de philosophie et de questionnements. Pendant des milliers d'années les hommes avaient levés leurs yeux sur ce tapis d'étoiles, y cherchant des réponses qu'ils n'y trouveraient pas. Et aujourd'hui, malgré tout le calme qui était imposé par autant de majesté, ils se faisaient la guerre. J'allais mettre un terme à cela.

Au bout d'un moment je sentis une présence à côté de moi, mais je n'eus pas besoin de me retourner pour savoir de qui il s'agissait. Llovyn !

—Vous devriez aller vous reposer, fis-je sans détourner mon regard du ciel.

Son esprit était légèrement embrumé et un rapide coup d'œil m'apprit qu'il avait bu plus que de raison. Toute la journée il était parvenu à contenir sa douleur pour faire bonne figure et donner de l'espoir, mais maintenant il s'effondrait. Il s'assit à côté de moi, une bouteille à la main, et après s'en être enfilé une bonne rasade il me répondit.

—Ouais, sûrement.

Il était frigorifié et je me levais pour récupérer le tapis sur lequel je m'étais allongé et l'enrouler autour de ses épaules.

—On est bien peu de choses, reprit-il d'une voix avinée. Un jour on va bien et le lendemain … pouf.

Il reprit une rasade. Je n'avais rien à répondre. Il n'était pas là pour écouter, mais pour parler, pour vider ce qui le hantait et qui le hanterait toute sa vie.

—Je voulais juste la protéger. Je voulais juste … la rendre heureuse.

Il vida sa bouteille puis la jeta à la mer et se mit à pleurer. Le chef de guerre, le seigneur et le mari aimant avaient tous disparus pour ne laisser place qu'au petit garçon. Ne sachant que faire, je me glissai à côté de lui sous cette couverture improvisée et le prit dans mes bras à la manière d'une mère réconfortant son enfant.

—Elle était heureuse, murmurais-je. Vous n'avez rien à regretter. C'était la femme la plus heureuse du monde.

Nous restâmes longtemps immobile, faisant face à la mer, serrés l'un contre l'autre. En tant que vampire j'étais incapable de le réchauffer et je devais luter à chaque instant contre l'envie de lui planter mes crocs dans le cou. Pourtant, c'était tout ce que je pouvais lui offrir.

Le flot de larmes finit par se calmer et peu de temps après le soleil commença à se lever. Il s'était endormi contre moi, mais la lumière sur ses paupières le réveilla.

—Nous sommes seuls, Yeo-Yin. Nous avons voulu la paix, l'un comme l'autre et le monde nous l'a refusé. Et il nous a tout prit.

Je laissai le soleil monter encore un peu puis me dégageai et me relevai.

—Il nous a tout prit, mais nous avons encore à lui donner. La journée sera longue, essayez de dormir quelques heures.

Lentement la ville se remettait de ses blessures. Les villages voisins prenaient une partie des personnes laissées sans logements, les autres allant habiter chez des amis ou des connaissances. Les esprits mettraient plus de temps à se soigner, mais le temps faisant son œuvre même les plus marqués finiraient par oublier ou mourir et laisserait dans ce dernier cas place à une génération qui ne connaîtrait ce désastre que par procuration et s'en remettrait d'autant plus facilement.

Je passai une nouvelle fois toute la journée à aider aux différentes tâches, mais cette-fois je savais exactement quoi faire et mes gestes étaient plus précis et plus rapides. L'odeur du sang m'affamait par contre, et le repas copieux que j'avais fait sur les navires était maintenant loin derrière moi.

Llovyn vint me chercher lui-même ce soir-là. Il avait repris un peu de couleur mais ses cernes trahissaient son manque de sommeil. Il m'amena à l'écart avant de me parler.

—Votre intuition était bonne. Il existe sous le mont écarlate une forge, utilisée autrefois par Kagrénac pour forger ses outils. Nous ignorons comment y accéder, mais sommes parvenus à la localiser et, avec un cercle complet de mages, nous devrions pouvoir vous y téléporter. Une fois à l'intérieur vous serez seule, et il n'est même pas certain que le chemin jusqu'à la sortie n'ait pas été effondré. Vous seriez alors coincée, si ce n'est pour toujours, au moins jusqu'à ce que nous puissions venir vous chercher, et cela signifie peut-être des dizaines d'années.

J'acquiesçai sans dire un mot, le laissant poursuivre.

—Les dwemers étaient des ingénieurs fantastiques. Nous ignorons comment fonctionne cette forge, mais nous pensons qu'elle utilise la grande température du volcan et la pression phénoménale de la roche pour forger des armes qui ne pourraient l'être dans des conditions moins extrêmes. Votre tâche une fois sur place sera de comprendre comment fonctionnent ces machines, et de les actionner. Avec un peu de chance vous trouverez des plans pour vous aider. Si vous parvenez à reproduire une arme telle que celles de Kagrénac il ne fait aucun doute qu'elle sera en mesure d'accueillir l'enchantement dont vous avez besoin.

—Et pour créer l'enchantement ? Vous m'aviez dit que c'était la partie délicate.

—En effet. Il nous faudrait une âme d'une valeur extraordinaire, et nous n'en trouverons jamais de telle. En revanche, nous pouvons essayer de créer une arme composite, contenant en son sein plusieurs enchantements qui se superposeraient pour n'en faire plus qu'un. Nous avons des textes qui parlent de la possibilité d'enchanter un objet plusieurs fois, mais je n'ai jamais vu une telle opération de mes propres yeux et cela peut aussi bien ne pas fonctionner. Tout cela est très hypothétique, j'en ai conscience, et je suis désolé de ne pas avoir mieux à vous offrir. Peut-être qu'avec plus de temps nous aurions pu trouver une autre solution, mais le monde va comme il veut et non comme toi ou moi voudrions qu'il aille.

Il soupira puis resta silencieux un moment.

—Yeo-Yin, prépare-toi avant de partir. Je … je ne sais pas exactement de quelle façon tu peux te nourrir, mais il doit probablement y avoir une façon de prélever ce dont tu as besoin sans tuer personne. Pour le reste, j'en suis désolé mais te faudra te contenter du strict minimum, car, même avec un cercle de mage, téléporter quelqu'un sans personne pour s'assurer de la réception est une tâche compliquée. Plus nous devrons téléporter de choses avec toi, plus le risque d'échouer sera grand. Tu ne pourras emporter que ta dague.

Il me tutoyait, et en temps normal j'aurais réagit, mais cette fois-ci je n'en ressentis pas l'envie. Quelque chose nous avait rapproché et, pour une raison que je ne m'expliquais par, cela comptait beaucoup pour moi.

Une heure plus tard j'étais fin prête. Je m'étais nourrie en utilisant un bol comme conteneur pour prélever du sang, me permettant ainsi de boire sans contaminer la personne, qui avait ensuite un bon repas pour reconstituer ses forces.

Je me tenais à présent au milieu d'un pentacle, nue mais digne, serrant ma dague contre moi, entourée de mages encapuchonnés. Llovyn était là également, et, même s'il essayait de détourner le regard pour ne pas me vexer, je sentais, à travers la tristesse qu'il éprouvait d'avoir perdu sa femme, gronder son désir pour moi. C'était le prix de la beauté.

—Êtes-vous prête ? fit-il sans me regarder.

J'acquiesçai et le rituel commença. Cela s'éleva comme un bourdonnement de la gorge des mages

et mon entraînement à la magie me permit de distinguer les flux de mana qui parcouraient le cercle. Ils s'entrelaçaient et s'épousaient avant de disparaître pour resurgir un instant plus tard, dansant comme les êtres de feu dans les contes de mon enfance.

Mon corps se fit plus léger, et j'eus la sensation de m'envoler, loin au-dessus du monde. Puis, les murs eux-mêmes se firent translucides puis transparents et je fus baignée dans ce son bourdonnant, incapable de distinguer le haut de bas, flottant dans un monde sans dimension, faisant corps avec ce son omniprésent qui semblait venir de partout et nul par à la fois et qui avalait même le temps.

Puis tout s'arrêta et le bruit caractéristique des ruines Dwemer remplaça celui des mages. Je n'étais plus à Coeurébène dans une tente sous un ciel étoilé mais quelque part dans les entrailles de la terre, entourée de métal et plongée dans l'obscurité. Au froid glacé de la nuit avait succédé la chaleur étouffante des machines à vapeur. Je n'étais plus en sécurité : j'entendais distinctement le cliquetis des pattes des araignées Dwemer non loin, et je savais que les sphères-centurions ne tarderaient pas à me tomber dessus. Ma vision s'habituait très rapidement à l'obscurité et déjà je distinguais ces tuyaux de métal sur lesquels le temps ne semblait pas avoir de prise. Sous mes pieds nues le sol finement ciselé émanait d'une chaleur qui semblait enfler et diminuer en rythme avec les flux et reflux des volutes de fumée qui s'envolaient des interstices entre les tuyaux. Une nouvelle fois j'avais cette sensation d'être un élément étranger dans un organisme, chassée par ses protecteurs aveugles mais pas inefficaces qu'étaient ces machines mortelles. Je me mis en mouvement sans plus attendre : le temps pressait … et il me tardait déjà de retrouver Llovyn.

Les mages ne m'avaient pas téléportés loin de la forge et je ne mis que peu de temps à la trouver. Tout avait été laissé en plan et je pus apprécier l'énorme machinerie qui permettait de canaliser toute la pression de millions de mètres cube de roche dans moins d'un mètre carré. La roche était soulevée lentement à l'aide d'un système utilisant l'ébullition de l'eau au contact de la lave, puis retombait en compressant une petite surface avec une force phénoménale qui altérait les propriétés même du métal. Elle n'avait pas été utilisée depuis longtemps et tournait à vide, s'élevant et s'abaissant dans une débauche d'énergie gaspillée. La chaleur était étouffante, bien supérieure à celle où un humain aurait pu respirer. Les machines s'activaient dans cette danse qui semblait éternelle, seuls êtres animés à supporter les conditions extrêmes qui régnaient ici. Celles-ci n'étaient pas agressives, comme si les intrus n'étaient pas les bienvenus seulement dans les couches supérieures.

La lumière provenant du magma en fusion rayonnait sur les parois et le plafond à des dizaines de mètres au-dessus de moi. Dans ce lieu de métal, mon corps de chaire nue contrastait par une apparente faiblesse et mon désœuvrement rajoutait à l'incongruité de ma présence au milieu de ces milliers d'appendices en activités. J'étais dépassée par les événements, larguée dans un milieu qui n'était pas le mien ni même celui d'aucun être organique, perdue, sans repère autre que ma propre existence et le bruit de cette presse gargantuesque qui égrenait le temps à un intervalle arbitraire.

Je restais un moment immobile à écouter cette *presque-musique*, comme hypnotisée par le spectacle que j'étais la seule à contempler depuis des siècles. Puis je me repris et inspectai les lieux. Kagrénac avait été en mesure de forger ses outils ici, et même si aujourd'hui son existence tenait plus du dieu que de l'homme, il n'en avait pas été ainsi à cette époque. En ayant cela en tête je cherchai par quel moyen il avait pu guider la fabrication et m'écartai du cœur de la forge pour en fouiller les alentours. Je finis par découvrir ce qui ressemblait à un siège surmonté d'un casque bardé de pierres spirituelles et il ne me fallu pas longtemps pour en comprendre le fonctionnement. À l'aide de ce dispositif, une personne pouvait directement se brancher aux machines et probablement leur donner des ordres ou les manipuler directement. J'éprouvais cependant une certaine réticence à le faire, me rappelant les récits contant comment Kagrénac était devenu fou. Mais je n'avais pas le choix et bien que réticente je décidai de me glisser dans ce siège trop grand pour moi et enfilai le casque.

Au début il ne se passa rien et je crus m'être trompée, puis d'un seul coup le monde explosa autour

de moi. J'étais comme expulsée de mon corps, parcourant le maillage de liens magiques qui avait été mis en place voilà des siècles, ne faisant qu'une avec les machines qui m'entouraient. Ce système avait été conçu comme un être vivant, mais il n'y avait maintenant plus personne à sa tête et il continuait à se développer dans les sous-sols. Les machines ne s'étaient pas arrêtées et creusaient encore et encore, poursuivant sans relâche une œuvre que plus personne ne regardait. J'étais branchée à cette construction tentaculaire sans maître et l'envie de m'y aventurer faillit me perdre. Cela aurait été un voyage sans retour. La complexité de ces installations, l'étendue de ces galeries était suffisamment grande pour consumer dans un brasier de jouissance n'importe quel esprit s'y aventurant. Ce n'était tout simplement pas une œuvre faite pour être observée par une âme mortelle, fut-elle dans un corps immortel.

Contenant l'envie qui me dévorait, je me concentrai sur la forge. L'immensité de sa structure physique n'avait pas d'existence dans ce plan et elle m'apparaissait minuscule, réduite à la portion congrue des fonctionnalités qu'elle proposait. Je l'activai plusieurs fois et une autre révélation sur ce monde me frappa : ici, le temps ne s'écoulait plus de la même façon. L'activation de la forge était instantanée mais cela ne signifiait pas que le temps ne s'était pas écoulé dans la réalité. À l'inverse, je pouvais réfléchir longuement et seules quelques secondes s'écoulaient alors. C'était un monde *fonctionnel*, dans lequel la réalité ne jouait qu'un rôle secondaire.

Naviguant dans cet univers de données, je conçus ce qui allait devenir mon artefact, fusionnant des connaissances nouvelles qui ne m'appartenaient pas et usant de technique que je n'avais jamais apprise. Combien de temps restais-je ainsi ? Je l'ignore, mais lorsque je redescendis dans mon corps, ce fut pour m'apercevoir que celui-ci avait en partie fusionné avec le siège et qu'une araignée mécanique s'employait à terminer ce travail. J'étais pour ainsi dire cousue à même le métal dans une tentative aussi grotesque que douloureuse de faire de moi une partie de cet ensemble. Je me dégageais violemment en hurlant alors que le métal soudé à mes os se détachait en déchirant mes chaires.

J'allais guérir, bien sur, mais pour le moment je souffrais le martyr. Ce retour à la réalité m'avait ramené dans un corps que je trouvais plus lourd que jamais et, surprise désagréable parmi d'autres, le nuage de connaissances qui m'avait envahit ne m'avait pas suivit. Pendant un temps j'avais partagé avec cette machine un savoir qui n'était pas le mien mais qui m'avait semblé si naturel que je me retrouvais telle une amnésique à essayer de me rappeler de souvenirs qui refusaient de me revenir.

Et je mourrais de faim. Boitant jusqu'à la forge, je récupérai ce bijou de conception dont les secrets de fabrication ne faisaient plus partie de moi et, après l'avoir contemplé pendant plusieurs secondes, fit demi-tour et partis à la recherche de la sortie.